RAPPORT

A

M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE

ET DES TRAVAUX PUBLICS.

IMPRIMERIE DE MICHEL FOSSONE,
avenue de Saint-Cloud, 3, à Versailles, et rue de Vaugirard, 104, à Paris.

42600

OPHTHALMIE DES ARMÉES.

—

RAPPORT

A

M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE

ET DES TRAVAUX PUBLICS,

SUR

L'OPHTHALMIE RÉGNANTE DANS LES PAYS-BAS,

ACCOMPAGNÉ

DE CONSIDÉRATIONS SUR LA STATISTIQUE DE CE PAYS.

PAR M. P.-L.-B. CAFFE,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Chef de la Clinique Ophthalmique de l'Hôtel-Dieu de la même ville, ancien Interne des Hôpitaux civils, ancien Chirurgien Aide-Major de l'armée, Secrétaire de la Société Médicale d'Émulation de Paris, Professeur de Physiologie et de Pathologie spéciales, Membre de la Société anatomique, de l'Académie de Mexico, de l'Institut historique et géographique du Brésil, Membre correspondant de la Société académique de la Loire-Inférieure, de la Société des Sciences naturelles de Bruges, de la Société Médico-Chirurgicale de la même ville, de l'Académie royale de Savoie, Membre correspondant de la Société des Sciences Médicales et naturelles de Bruxelles, de la Société de Médecine d'Anvers, des Sciences et Lettres de la ville de Blois, de la Société Médicale de Dijon, etc.

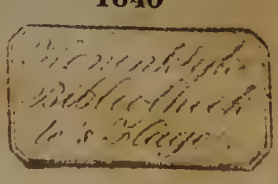
Paris.

MICHEL FOSSONE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DE VAUGIRARD, 104.

A VERSAILLES, MÊME MAISON, AVENUE DE ST.-CLOUD, 3.

—

1840



WELLCOME
HISTORIC
MEDICAL
LIBRARY

RAPPORT

A

M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE

ET DES TRAVAUX PUBLICS,

SUR

L'OPHTHALMIE RÉGNANTE EN BELGIQUE;

ACCOMPAGNÉ

DE CONSIDÉRATIONS SUR LA STATISTIQUE DE CE PAYS.

Monsieur le Ministre,

Conformément au désir que vous m'avez fait l'honneur de me manifester par votre lettre du 21 juillet dernier, je viens vous rendre compte des résultats de mon voyage dans le Nord, où je devais me rendre pour faire des recherches sur l'épidémie qui afflige l'armée belge.

Afin de remonter plus sûrement à l'origine de la maladie, d'en suivre la marche, et de bien apprécier les causes de son développement, de sa cessation temporaire ou définitive,

j'ai dû, pour atteindre autant qu'il était en moi ce but important, séjourner tantôt dans les lieux que ravageait cette épidémie, tantôt parcourir ceux qu'elle avait déjà abandonnés. En conséquence, j'ai visité, non-seulement toutes les villes de la Belgique où il y avait garnison, hôpitaux, campemens ou dépôts militaires, mais encore la Hollande, les villes de la Confédération-Germanique, toute la Prusse rhénale, etc., etc.

Partout, j'ai rencontré le concours obligeant de médecins instruits, et beaucoup plus que ne le ferait supposer la circonscription de leur pratique. C'est qu'ainsi ils ont le temps de voir et d'interroger tous les faits qui se présentent à eux, moins distraits que les praticiens des grandes villes, qui visitent trop de malades pour pouvoir observer des maladies. Ce qui explique très bien qu'un grand nombre de chefs-d'œuvre dans les sciences médicales ont pris naissance au sein d'une pratique limitée, où l'esprit est moins détourné de ses graves méditations *.

* Hippocrate, au rapport de Galien, exerça toujours la médecine dans de petites villes, dont les habitans au-

Recueillant les opinions, les idées théoriques, les résultats pratiques de ces médecins, interrogeant en leur présence les faits que j'avais sous les yeux, il m'a été possible d'arriver à des conclusions moins contestables et, j'oserais le dire, tout-à-fait positives sur tout ce qui se rapporte à l'ophthalmie des armées, sujet, qui avait déjà fait naître un très grand nombre de travaux importans, soit de la part des médecins belges, soit de la part de médecins étrangers.

Muni de tous ces précieux documens, je viens aujourd'hui, monsieur le Ministre, vous soumettre les résultats de mes observations, et me bornant à n'en déduire que des corollaires, dont la lecture peut être compatible avec vos occupations sans nombre, je laisserai en réserve les prémices de mon travail et tous

raient à peine suffi pour peupler un seul quartier de Rome. Scarpa édifia un monument de chirurgie dans une salle de trente lits. Vanhelmont n'a traité que fort peu de malades; Stalh, Brown, ont été dans le même cas, ainsi que l'illustre Boerhaave, qui ne fut consulté qu'après la publication de ses ouvrages. Au lieu d'une activité matérielle, ils avaient une supériorité d'intelligence, qui en fit à cette époque les réformateurs de la Science médicale.

les matériaux que j'ai rassemblés sur cette maladie, qui continue de faire l'objet de recherches spéciales, dans l'*Encyclographie médicale* du docteur Marinus, dans les *Annales d'oculistique et de gynécologie*, publications périodiques dirigées par de laborieux médecins placés au centre de l'épidémie régnante encore en Belgique, l'un des pays les plus riches et les plus peuplés, où le progrès général du travail et de l'aisance se manifeste cependant bien plus dans les campagnes que dans les villes; les premières ayant acquis la puissance avec la richesse, et disposant d'un ascendant que la loi électorale n'a fait que constater; c'est ainsi que la Belgique, qui compte 4,262,660 habitans, qui possède des villes plus anciennes et plus nombreuses que les autres pays, ne renferme, dans les cités, que 958,228 individus *.

* Le royaume de Belgique est situé entre 0 et 4° 15′ de longitude Est, et entre 49° 30′ et 51° 30′ de latitude Nord.

Il est borné, au Nord, par le royaume de Hollande; au Sud, par la France; à l'Ouest, par la mer du Nord; à l'Est, par le grand duché du Bas-Rhin.

Son étendue avec le duché de Luxembourg est de 530 milles carrées.

Au XVe siècle, Louvain recensait 200,000 habitans; un proverbe faisait de Gand, une

Sa population était portée en 1833 à 4,142,257 :
En 1832, la Belgique ne comptait que. 3,827,222;
En 1834, M. A. Rodenbach l'a portée à. 4,082,421;
En 1837, le chiffre a monté à. . . . 4,262,260.

Voici la distribution en 8 provinces, suivant M. Rodenbach:

	MILLES.	POPULATION.	
PROVINCES.	CARRÉS.	ABSOLUE.	RELATIVE.
Flandre occidentale. . .	59	603,214	10,224
——— orientale. . . .	55	733,938	13,334
Anvers.	51	347,590	6,815
Brabant.	60	556,046	9,367
Limbourg.	51	338,395	6,647
Hainaut.	68	608,524	8,949
Namur.	66	211,544	3,205
Liége.	66	371,568	5,630
Luxembourg.	54	311,608	5,770
	530	4,082,427	49,941

Les 96 villes de la Belgique renferment 958,228 habitans; et dans les 3,738 communes, 4,609 bourgades et villages, où l'on compte 3,124,200.

Les villes les plus populeuses sont :

	Habitans.		Habitans.
Bruxelles. . .	103,000	Louvain. . .	24,000
Gand. . . .	85,000	Malines. . .	23,000
Anvers. . . .	76,000	Mons. . . .	23,000
Liége. . . .	60,000	Namur. . . .	20,500
Bruges. . . .	42,000	Saint-Nicolas. .	20,500
Tournay. . .	29,000	Verviers. . .	20,000

ville plus étendue que Paris. Anvers et son port, créations de Napoléon, qui pourrait

La Belgique est un pays de plaines ; le sol s'élève vers le Sud-Est, où se trouvent les Ardennes. Les plus hauts sommets sont dans le Grand-Duché de Luxembourg, et atteignent à peine l'élévation absolue de 300 toises.

Une foule de rivières sillonnent le pays ; les plus remarquables sont : la Meuse et la Sambre, son confluent ; l'Escaut, qui prend sa source en France, dans les collines crayeuses du Châtelet (Aisne), n'acquiert de l'importance qu'à peu de distance de sa double bouche, voisine de celle de la Meuse. Parmi les autres rivières, on remarque : l'Outhre et la Vèdre, affluens de la Meuse; la Lys et le Rupel, qui se jettent dans l'Escaut; la grande et la petite Nethe, la Dyle, grossies des eaux de la Demer et de la Senne, qui forment le Rupel. La Lèse, ruisseau, n'est célèbre que par son passage souterrain dans la grotte de Han.

La Belgique est, comme la Hollande, favorisée par un grand nombre de canaux, parmi lesquels on distingue : le canal du Nord, qui unit l'Escaut à la Meuse; celui de Mons à Condé, celui de Charleroi à Bruxelles, celui de Bruxelles à Anvers, celui de Terneuse à Gand, celui de Bruges à Ostende, et de Bruges à Gand.

Eaux Thermales et Minérales de la Belgique.

On trouve à Chaux-Fontaines, une source d'eau assez abondante, de la température moyenne de 25 degrés. Cette eau est onctueuse, sans saveur, et contient une proportion très légère de soufre.

Le village de Chaux-Fontaines est situé à deux lieues

devenir l'une des premières villes maritimes de l'univers, reste encore sans mouvement

de Liége, sur la route de Spa. Il tend chaque jour à prendre de l'accroissement par de nouvelles constructions, on y prépare l'alun en grand. Tout près du château de Mont-Jardin, se trouve une autre source d'eau thermale, qui est entièrement ignorée.

Les eaux minérales les plus connues de la Belgique et de l'Europe sont celles de Spa, jolie petite ville de 2,000 habitans environ, située à deux lieues d'Aix-la-Chapelle, et à neuf de Liége; il est peu de sites dont les agrémens aient été plus vantés, et avec plus de raison. Dans la saison des eaux, tous les plaisirs s'y réunissent, la salle de la redoute est d'une très belle architecture, à colonnes très élevées; la salle de spectacle fait suite à celle du bal, et les fêtes que l'on y donne sont continuelles. Les promenades des environs sont variées et pittoresques, et l'on remarque surtout celles du Martinet, celles qui conduisent au Champignon, au Temple d'Annette et Lubin, à la Géronstère et dans la belle vallée de l'Emblève, où se trouve le château de Mont-Jardin, habité par la mère de M. le ministre de Theux, et près duquel on passe pour aller visiter la fameuse grotte de Remouchant, si riche en stalactites de toutes formes, et dont quelques-unes s'étalent en élégantes draperies transparentes aux flambeaux dont on se sert pour visiter ces grottes souterraines, ce qui n'exige pas moins de trois heures de temps. La dernière de ces grottes fut découverte il y a quatre ans. Elle est située au-dessous de l'ancienne, terminée par un lac; et c'est là que l'on trouve, après avoir passé sur deux ponts, une rivière

et ne compte que 70,000 individus. Ces puissantes communes, qui pouvaient mettre

qui coule dans ces excavations, et qui porte le nom de Rubicon. L'imagination a donné à la forme capricieuse des nombreuses stalactites, que l'on y rencontre, des noms qui offrent quelque analogie avec les objets qu'ils rappellent, telle que le Palmier, la salle des fées, le tombeau de Napoléon, la dame Blanche, etc.

Le voyage dans l'intérieur des grottes de Remouchant n'est pas sans danger, et cependant rien n'égale l'intrépidité des belles et élégantes dames qui les visitent, attirées par ces curiosités étranges, après toutefois s'être affublées de blouses et de pantalons. Pour y aller au travers de la vallée d'Emblève, il faut trois heures de chemin à cheval, et c'est le seul moyen de faire ce trajet.

Les sources de Spa sont séparées; la fontaine du Pouhon est la seule qui soit dans la ville; c'est aussi la plus active et la plus fréquentée.

La Géronstère est placée au milieu d'un bois, c'est là que Pierre 1er, Empereur de toutes les Russies, rétablit sa santé.

Les autres sources sont : la Sauvinière, à une demi-lieue de la ville *; la Groesberck, ainsi nommée, parce qu'en 1651, un baron de ce nom y trouva la guérison; enfin, la 1re et la 2e fontaine du Tonnelet.

Les eaux de Spa sont claires, tout-à-fait transparentes; elles ont un goût piquant, aigrelet et ferrugineux;

* C'est aussi là que l'on trouve empreint dans un bloc de pierre le *pied* de *St. Rémacle*, qui a, suivant les dictons du pays, le singulier pouvoir de guérir la stérilité, lorsque les femmes y mettent *les pieds*.

des armées sur pied, et traitaient d'égal à égal avec les rois, se consolent à présent en mon-

elles sont pétillantes et mousseuses. Leur sédiment laisse des taches de rouille sur le linge; exposées à l'air libre, elles se couvrent d'une pellicule irisée.

Dans ces eaux, on constate du carbonate de chaux, du carbonate de magnésie, du carbonate de soude, l'hydrochlorate de soude et de carbonate de fer, enfin, cinq fois son volume d'acide carbonique. Ces eaux, mises en bouteilles, se conservent sans altération et voyagent ainsi par toute l'Europe.

Les eaux de Spa ont une grande puissance dans le traitement des maladies chroniques, des diarrhées opiniâtres, dans les néphrites chroniques, dans les ischuries, dans les cachexies scorbutiques, dans les hydropisies, dans les suppressions menstruelles, dans les leucorrhées, dans l'hypocondrie, dans l'hystérie, dans les débilités, les énervations suites d'abus conjugaux.

L'usage de ces eaux doit être indiqué avec discernement, on ne peut les conseiller aux tempéramens pléthoriques, aux individus à face congestionnée, désignés sous le nom d'apoplectiques ambulans.

La dose commune des eaux de Spa est de quatre ou cinq verres; elles produisent quelquefois des phénomènes d'ivresse. Avant leur usage, il est souvent utile d'employer de légers laxatifs, par exemple, la magnésie ou la rhubarbe. Pour certaines affections, on obtient un salutaire effet par le mélange de ces eaux avec le lait d'ânesse. Il y a toujours un choix à faire pour ces sources, dont l'action n'est pas identique.

Les influences morales, heureuses et gaies, que pro-

trant avec orgueil les monumens de leurs pères, les églises, les musées de leurs grands-maîtres,

cure le séjour de Spa, ont une part efficace dans le traitement de l'hypocondrie; le grand et noble Alfiéri, souffrant et mélancolique, disait des eaux de Spa, auxquelles il se rendait souvent: *quel luogo mi ave sempre lasciato un qualche desiderio di rivederlo à cuor libero; parendomi quella esser una vita addata al mio umore, perchè rumore e solitudine, ondevi si puo stare inosservato ed ignoto intra le publiche voglie e festini.*

Le climat de la Belgique est doux, la température moyenne, et de 8 au-dessus de 0.

Des chemins de fer, prenant tous leur embranchement à Malines, qui en est la station centrale, conduisent dans la plupart des villes de la Belgique; les dernières lignes, celles de Bruges, Gand et Ostende ont été inaugurées seulement au mois d'août de l'année 1838. La seule ligne de Bruxelles à Liége, desservant tous les points intermédiaires, est parcourue par près de 150,000 individus annuellement.

Tous ces chemins de fer sont entrepris et exécutés aux frais du gouvernement, qui en est le seul administrateur. Il rend un compte mensuel des recettes et dépenses, par la voie des journaux.

Statistique productive et commerciale.

Sous le rapport agricole, la Belgique est divisée en 3,420,750 bonniers (chaque bonnier équivaut à 4 hectares et 1 fraction), dans la province d'Anvers; il y en a 161,154 de terres labourées, et 76,860 de terres in-

et leurs nombreuses institutions de charité, que pourraient envier leurs voisins. Ils espèrent cha-

cultes, c'est-à-dire, que les terres cultivées sont, aux terres incultes, comme 2 à 1.

Dans le Limbourg et dans le Luxembourg, on peut évaluer approximativement, à la même quantité, la proportion des terres incultes.

Le Brabant comprend 328,323 bonniers, dont 274,053 de terres cultivées, et 1,106 de terres incultes.

La Flandre occidentale 323,526 bonniers, dont 273,140 cultivées, et 7,281 incultes.

La Flandre orientale 299,784 bonniers, 254,477 cultivées, et 1,409 incultes.

Le Hainaut 372,193 bonniers, dont 295,178 cultivées, et 2,674 incultes.

Les céréales viennent en abondance en Belgique; le lin, le chanvre, le tabac, le houblon et la garance prospèrent dans ce pays, où l'agriculture est perfectionnée, et où rien n'est laissé à la routine ignorante.

Prix de l'hectolitre des grains à différentes époques.

	1817		1824		1831		1833	
	—		—		—		—	
Froment blanc.	35	38	11	09	15	06	9	85
roux.	35	65	10	67				
Seigle. . . .	24	70	6	37				

Les prairies bien entretenues, permettent d'élever le bétail de la meilleure espèce. Les moutons et les bêtes à cornes sont les plus nombreux dans le Luxembourg; le Hainaut a plus de chevaux; le Limbourg plus de voitures.

que jour, que le commerce se mettra de niveau avec l'industrie de production, le mouvement

Le jardinage n'est pas moins bien cultivé que les autres branches de l'industrie rurale.

La Belgique est riche en minéraux; ses mines produisent le fer, le cuivre, le plomb, le marbre, le calcaire propre aux constructions (calcaire fétide), la chaux, l'ardoise, l'albâtre et surtout la houille. La seule province de Hainaut contient 120 houillères exploitées, qui donnent par an, près d'un million de quintaux métriques de charbon de terre. Il résulte d'un rapport tout nouvellement adressé à la Chambre des représentans de la Belgique, que les houillères de ce petit royaume, dont la superficie égale à peine celle de cinq départemens français, ont produit, l'année dernière 32,000,000 de quintaux métriques, tandis que les nôtres n'en rendaient que 20,000,000. L'exploitation a eu lieu en France dans 198 mines, qui occupent 1,750 ouvriers; elle s'opère en Belgique dans 250 mines, qui fournissent du travail à 3,120 mineurs. Le charbon provenant des mines françaises est évalué à 19,000,000 de francs; celui des mines belges atteint au moins 22,000,000.

L'industrie des fers en Belgique n'est pas dans une situation moins brillante. Il existe actuellement sur le territoire belge, 88 hauts fourneaux en activité, dont 66 au charbon de bois, et 22 au coke. On sait qu'un haut fourneau au coke rend de 3 à 5 fois autant qu'un haut fourneau au charbon de bois, et la Belgique en a 25 nouveaux en construction. Toutes les usines françaises réunies ont donné 2,948,000 quintaux métriques de fonte; celles de la Belgique en ont fourni 1,350,000.

fois sur des milliers d'individus, qui sont l'élite physique de la population, soumis à l'action des mêmes agens, exerçant la même profession et ayant donné lieu aux discussions les plus animées, par des auteurs recommandables de toute nation; cependant tous ces travaux ont laissé encore pendantes jusqu'à ce jour, les deux importantes questions de la nature et de l'Étiologie de cette maladie.

Tant de divergences d'opinions peuvent appartenir à deux camps différens, dont l'un attaque la théorie de la contagion médiate ou immédiate, et dont l'autre la défend.

Ce n'est pas une futile recherche, que celle qui a pour but de laisser la victoire à l'un ou à l'autre de ces partis; là, en effet, se trouve la source-mère de toute bonne thérapeutique dans l'espèce, en même temps qu'elle renferme les seuls moyens de prévenir cette cruelle affection.

Il est donc indispensable que j'indique sommairement les armes dont se sont servis les fauteurs de ces deux doctrines.

Ceux, qui rejettent la contagion comme cause productrice de cette épidémie, ont tour-à-tour invoqué un très grand nombre de causes

différentes ou simultanées que l'on peut ramener à des chefs principaux, que je me ferai un devoir d'exposer dans toute leur force, sans leur faire subir, en aucune manière, l'influence de mes opinions, me réservant de les faire connaître, une fois celles des autres exposées.

Je commence donc par la théorie de ces derniers, fondée sur les causes suivantes : d'abord l'usage de la craie, sous-carbonate de chaux, qui sert à nettoyer la buffleterie des soldats, a été considéré comme produisant l'ophthalmie, en s'introduisant entre les paupières. On a dit la même chose de la composition vulgairement connue sous le nom de tripoli (quartz aluminifère), que l'on emploie pour nettoyer les boutons ou ornemens de cuivre des uniformes; du mode de nutrition des soldats, de l'abus des spiritueux, de la coupe trop fréquente des cheveux et de la brusque suppression de la transpiration cutanée, de l'intempérie de l'air et des saisons, etc., auxquelles les militaires sont plus exposés que les autres hommes. Toutes ces causes ont fait considérer la maladie comme étant une inflammation simplement catarrhale. Le mode de traitement employé,

tel que les fumigations chlorurées pour guérir des affections psoriques, certaines dégénérescences syphilitiques, etc., la compression du pourtour cervical, par un col dur et le collet de l'habit agrafé verticalement, la compression du front par le shako résistant et lourd, exerçant une constriction circulaire sur la tête, qui gêne le retour du sang par les veines jugulaires, produisent une congestion sanguine dans les vaisseaux capillaires de la conjonctive, et prédisposent ainsi cette membrane à contracter l'inflammation par le plus léger élément d'irritation : à ce premier état congestionnaire, se joint bientôt la perte de mobilité des enveloppes de l'œil par la violente distension que les vaisseaux ont éprouvée, suite d'une congestion réitérée ; de là viendrait la virulence et l'opiniâtreté de l'ophthalmie.

Cette dernière cause, la compression, acquiert un nouveau degré de force, lorsqu'on réfléchit que l'ophthalmie n'affecte généralement qu'une seule classe de la société, soumise tout entière aux mêmes modificateurs hygiéniques.

A l'appui de ce système, de fort bonnes raisons furent déduites avec habileté par les médecins *compressionistes,* au nombre desquels je citerai principalement les docteurs Venzevendonk, Van-Mons, Seutin, Decourtray, les frères Lutens, etc., enfin, M. Vleminckx, inspecteur du service de santé de l'armée belge et plusieurs autres médecins.

On ajoutait encore, que l'ophthalmie sévissait plus spécialement dans les régimens d'infanterie, tandis que les autres armes en étaient pour ainsi dire exemptes; les premiers sont accablés sous un poids de au moins soixante-et-dix livres, le shako et l'habillement étant plus vicieux que dans les autres corps; ils sont en outre exposés davantage à l'encombrement et à l'influence des autres causes accidentelles de phlogose oculaire.

Le système des *compressionistes* déduit avec autant de zèle que d'habileté, eut dans le principe le plus grand nombre de partisans, et obtint l'assentiment du gouvernement pour faire exécuter toutes les réformes qui en étaient la conséquence. Son crédit fut donc immense

et ses résultats, comme je le dirai, furent des plus bornés.

Dans un Mémoire adressé au Ministre de la guerre, M. Vleminckx est allé jusqu'à citer l'exemple des chevaux de traits qui perdent plus souvent la vue que ceux employés à d'autres services; il ajoutait encore que les chiens à l'attache forçant incessamment sur leurs colliers, n'ont jamais les yeux sains, et perdent la vue de bonne heure.

C'est après la fatigue des exercices, après des marches forcées, en supportant tout le poids de leur équipement; c'est après la garde descendante, après une nuit passée sur le lit de camp, que le plus grand nombre d'ophthalmies se déclarent; ce qui rendrait compte en même temps de la fréquence plus grande de la maladie parmi les soldats fantassins, ordinairement moins robustes que ceux des autres armes.

Enfin, l'on ajoutait que la compression du cou et de la zone de la tête produisait non-seulement l'ophthalmie, par le ralentissement de la circulation encéphalique, mais plus encore parce qu'elle occasionait des lésions du

système nerveux ganglionnaire. La circulation capillaire est en effet tout entière sous l'influence nerveuse de la vie végétative ; la compression des plexus cervicaux, des rameaux voisins du nerf grand sympathique, conséquence immédiate de l'étroitesse des cols d'uniforme, du poids des havresacs et de tout ce qui gêne dans sa tenue le soldat belge. Ces causes irritantes des communications nerveuses doivent se propager jusqu'à la périphérie de ces nerfs.

On ne saurait encore méconnaître l'influence fâcheuse de la compression sur le système lymphatique de la région cervicale ; des injections remarquables, pratiquées par Fohlmann, exposées au cabinet d'Anatomie de Liége, prouvent que la membrane muqueuse de l'œil est des plus riches en vaisseaux lymphatiques ; d'autre part, des préparations anatomiques des plus délicates, prouvent qu'elle est dépourvue d'épithélium, et que les rameaux nerveux du plexus carotidien accompagnent partout l'artère ophthalmique, en lui formant un plexus continu.

Le ganglion ophthalmique, comme tous les

autres ganglions, peut avoir une action purement automatique, et être provoqué par le nerf grand sympathique, par la voie du rameau qui fournit le plexus carotidien. C'est par cette voie, peut-être, que les irritations de la muqueuse gastro-intestinale peuvent se transmettre à l'organe de la vision, et plus spécialement à l'iris. De là, des ophthalmies sympathiques.

Enfin, au nombre des causes productrices, ou plutôt prédisposantes de l'ophtalmie, sont venues se ranger les influences morales tristes, auxquelles les soldats sont subitement exposés, arrachés du sein de leurs familles et de leurs affections, dès l'âge de dix-huit ans, époque, a-t-on dit, pendant laquelle ces hommes sont encore trop jeunes et trop peu vigoureux, principalement en Belgique; tandis qu'en France et dans les pays méridionaux, où le développement de l'homme est plus hâtif, le caractère plus gai, les levées militaires ne se font qu'à l'âge de vingt ans. La nostalgie s'empare plus souvent des jeunes soldats belges. Les yeux, qui expriment toujours les passions de l'ame, sont d'abord tristes et abattus, et se trouvent dans des conditions de vitalité

qui doivent moins résister à l'influence des autres causes secondaires de l'ophthalmie, et lui permettent ainsi de sévir sur de grandes masses.

L'encombrement des militaires dans des casernes mal-assises, dans des lieux humides; avec des chambres peu élevées et mal-ventilées, dans des bâtimens qui n'avaient pas eu primitivement cette destination, et qui, pour la plupart, sont d'anciens couvens abandonnés, se rangent encore parmi les causes occasionnelles de l'ophthalmie.

Ici peut se terminer toute la longue nomenclature des agens auxquels on aurait tenté, à diverses reprises, en Belgique (depuis 1814), de rattacher l'épidémie régnante. Le talent, la persévérance, n'ont pas manqué aux nombreux partisans de ces systèmes; mais il faut le dire, chaque jour ils perdent de plus en plus de leurs défenseurs, parmi ceux qui n'ont pas cessé d'avoir le triste privilége d'observer sans relâche l'ophthalmie.

L'administration civile et militaire n'a jamais reculé devant tous les moyens proposés jusqu'à ce jour par tous les non-contagionistes, et cependant, leur impuissance à détruire la ma-

ladie, par les mesures basées sur cette théorie, a été et est encore des plus manifestes ; c'est qu'il est un autre élément plus radical dans ses effets, plus insaisissable dans sa nature, et que des demi-moyens ne sauraient jamais conjurer.

L'existence de ce principe, si obscur dans son essence, si positif dans ses résultats, sera complétement démontrée, si je viens à prouver dans l'intérêt de l'humanité et de la science, que tous ces systèmes, que toutes ces théories, n'ont qu'une valeur relative ; que toutes ces causes n'ont qu'une action prédisposante, favorable souvent, mais rarement indispensable au développement de l'ophthalmie des armées; si je parviens, dis-je, à une pareille démonstration, il me sera permis de croire que le principe de la contagion médiate et immédiate surgira seul avec évidence, après avoir subi si longtemps, et tant de fois, les alternatives de rejet et d'adhésion *.

* En rapportant les opinions des auteurs, je n'ai pas cherché, comme on le voit, à les affaiblir, j'ai ajouté encore à leur force ; mais il est évident qu'ils n'ont fait qu'obéir à la mobilité des idées dominantes à différentes époques, malgré que chacun affectât la prétention de

J'ai voulu, jusqu'à présent, ne présenter aucune objection aux adversaires de la contagion, et laisser intact le faisceau de leurs raisonnemens, dans la crainte de nuire à la valeur de l'ensemble de leurs systèmes ; maintenant est venu le moment de les discuter et de faire ressortir tout ce qu'il peut y avoir de supposé, de contradictoire, d'erronné, dans les faits qu'ils ont avancés, et dans les conséquences qu'ils en ont déduites :

1° L'usage du carbonate de chaux, non plus que celui du tripoli, pour nettoyer la buffleterie des soldats, n'est point employé par tous les régimens d'infanterie de l'armée belge ; plusieurs d'entre eux portent des buffleteries en cuir noir verni ; par exemple, le 2e régiment de chasseurs à pied, qui n'a jamais eu besoin d'employer ces substances, au mois de septembre dernier, en garnison à Malines, avait dans ses rangs un dixième d'ophthalmiques, au rapport de son chirurgien-major, M. le docteur de Condé, homme zélé et instruit ; on ne sau-

ne s'autoriser que des faits, sans s'apercevoir qu'au lieu de les laisser parler seuls, il les interprétait au contraire dans le sens unique et restreint de ses convictions.

rait donc ici attribuer l'ophthalmie à l'interposition de molécules de carbonate de chaux ou de tripoli entre les surfaces muqueuses palpébro-oculaires. Bien plus, les régimens autrichiens, pour la plupart habillés de drap blanc, et qui font un grand usage de la craie, comme j'ai pu le voir récemment dans les garnisons de Francfort et de Mayence, etc., sont cependant sans ophthalmie. Dans quelques régimens, l'usage de ces substances pulvérulentes, craie et tripoli, fut sévèrement prohibé; entre autres, dans deux régimens prussiens, on les remplaça par la décoction de son et par le vinaigre, et l'ophthalmie contagieuse n'en parcourut pas moins sa marche.

2° On a parlé de la nourriture du soldat, et de l'abus qu'il faisait des boissons spiritueuses; des changemens, des essais ont été répétés au sujet de la nourriture; une surveillance s'est étendue sur l'usage et jusques sur la privation des spiritueux, et il ne s'en est suivi aucune modification notable, soit pour prévenir, soit pour diminuer l'ophthalmie régnante; en outre, cette maladie sévissait d'une manière plus cruelle et plus instantanée sur les jeunes sol-

dats, fraîchement arrivés et non encore soumis à la vie militaire, et ce sont toujours de préférence ceux-là qui en sont atteints.

3° La coupe trop fréquente des cheveux, les transpirations cutanées brusquement supprimées, les fatigues auxquelles expose la condition du soldat, perdent toute leur importance à l'égard de la maladie qui m'occupe; toutes ces circonstances sont en effet les mêmes, à peu de chose près, pour tous les régimens, non-seulement de la Belgique, mais encore pour ceux des autres nations; et cependant l'épidémie est limitée à certains régimens, même en Belgique, et ce n'est que de temps à autre, à des époques fort éloignées depuis 1800, *

* Il est un fait très remarquable et que je suis bien forcé de rappeler; c'est, qu'avant l'expédition française et anglaise, en Egypte, au commencement de ce siècle, on n'avait jamais observé dans les armées européennes une ophthalmie comparable à la nôtre; cependant, dans tous les temps, dans toutes les contrées de cette portion du globe, sous l'influence de toutes les saisons et de tous les climats, on livra des batailles qui entraînèrent à leur suite un grand nombre de maladies de nature différente, ainsi qu'on l'observe de nos jours; mais, je le répète, c'est depuis la campagne de Napoléon, en Orient, que l'on vit des régimens entiers de

qu'elle a sévi sur des régimens anglais, français, italiens, hanovriens, prussiens, autrichiens et maltais, etc. Je répéterai ici ce que j'ai dit précédemment, que de jeunes miliciens, qui n'avaient encore fait aucun exercice, qui n'avaient pris part à aucune fatigue, une fois casernés, avaient dès les premiers jours, et quelquefois dans les vingt-quatre

l'armée anglaise et prussienne, désolés par l'ophthalmie dite d'Egypte. Les bords du Nil alimentent toujours le foyer de cette épidémie. Hérodote rapporte que Cyrus envoya en Egypte une députation pour obtenir du roi Damasias un oculiste habile; l'existence de ces praticiens en Egypte prouvait la fréquence des maladies des yeux. Xénophon, dans sa relation de la fameuse retraite des dix mille, décrit une ophthalmie qui frappa sur l'arrière-garde qu'il commandait en personne, et qui était composée de la réserve et des soldats à la pesante armure; tandis que l'avant-garde, qui avait à sa tête Chyrisophe, et qui était formée des hommes de traits et des vélites, ne fut pas atteinte de l'ophthalmie, et les soldats les plus robustes furent forcés de se détacher pour aller chercher les malades, après une halte de séjour que Xénophon fut contraint de prendre pour arrêter le désastre. Pendant ce temps, il cantonna ses troupes et les dispersa dans les villages des environs. Xénophon et le jeune Cyrus, en suivant l'exemple de son père lorsqu'il alla faire la conquête de l'Egypte, n'avait pas négligé de donner à son armée d'excellens médecins venus de la Grèce. (Voir la *Cyropédie*, par Xénophon).

heures, ressenti les atteintes de l'ophthalmie, dès qu'ils avaient été mis en contact avec ceux qui en étaient atteints.

4° M. Jüngken, professeur d'ophthalmologie à Berlin, appelé en Belgique, en 1834, n'a pas hésité d'avancer que, « le soldat belge » apprend plus difficilement l'exercice, qu'il » se livre à la boisson avec excès; qu'une » bonne surveillance médicale et militaire » n'est point exercée dans les casernes non » chauffées en hiver; que la malpropreté, en » général, et en particulier de la peau, se re- » marque chez eux. »

Si je ne voyais là que la civilité d'un Prussien, je me dispenserais de la relever; mais la propreté proverbiale de la Belgique et de la Hollande, donne un complet et mérité démenti à de pareilles accusations, qui, dans aucun cas, ne peuvent être portées contre toute une armée. Quant à l'intelligence du soldat belge, elle est au moins au niveau de l'intelligence du soldat prussien.

Un des plus infatigables et des plus consciencieux ophthalmologues, M. le docteur Florent Cunier, médecin militaire, aujourd'hui en

garnison à Marienbourg, dont les savantes recherches ont le plus contribué à éclairer le monde médical sur le fléau qui afflige son pays, ne fit pas longtemps attendre une réponse à d'aussi pénibles assertions que celles qu'avait émises M. Jüngken, « Où, dit-il, ce professeur » étranger a-t-il pu se convaincre de la véracité » de ses assertions? Où a-t-il pu apprendre » que la police militaire et médicale n'était pas » convenablement exercée dans nos caser- » nes?.... Un étranger porte ici à la face de » toute l'Allemagne qui a lu son écrit, une » accusation gratuite contre nos chefs de corps, » contre notre médecine militaire; nous serions » curieux d'apprendre de M. Jüngken, le nu- » méro du régiment dans lequel il a remarqué » que l'on ne se conforme pas à ce que prescrit » le réglement sur le casernement?..... Le » professeur de Berlin a visité nos casernes » au mois d'avril, c'est-à-dire, à une époque » où la température permet d'enlever les poëles, » et il nous apprend qu'un défaut grave, c'est » qu'en hiver nos casernes ne sont pas chauf- » fées. »

« Nous jouons de malheur en vérité! les

» Parisiens nous traitent de moitié singes et » moitié bedouins, et voilà nos soldats com- » parés à des Paria par un Berlinois ! »

Cependant, le même professeur, après avoir un instant cédé à une boutade germanique, n'en juge pas moins sainement l'ophthalmie, lorsqu'il dit, en parlant des causes principales de cette maladie redoutable, qu'elles sont :

Les refroidissemens subits.

Le transport immédiat d'un individu à un autre du liquide sécrété par les yeux.

Le transport médiat du miasme au moyen de l'air atmosphérique.

Il admet donc explicitement, la contagion et l'infection.

La débilité, la faiblesse des soldats belges, ne sauraient faire une sérieuse objection lorsqu'on a eu l'occasion, comme il me l'a été donné, d'examiner les troupes de la plupart des autres peuples de l'Europe, qui presque toutes offrent un choix moins généralement beau, et moins richement entretenu que celui de la Belgique.

La supposition, que la nostalgie et les influences morales tristes puissent assiéger

croissant des importations et des exportations de ce pays, n'est annuellement que de

Proportionnellement à la population; le chiffre belge est supérieur à celui de l'Angleterre elle-même, car la production de la Grande-Bretagne n'est guère que le double de celle de la France, tandis que la population est sextuple de celle de la Belgique.

L'industrie manufacturière de la Belgique égale et surpasse même son industrie agricole; elle tient un des premiers rangs parmi les nations industrieuses. Les dentelles, les cotons imprimés, les tapis, les draps, les tanneries, le tabac, la carrosserie, les faïences, l'orfévrerie, les ouvrages de fer, d'acier et de laiton, et la librairie, servent d'élémens à son commerce.

La ville d'Anvers, port principal de commerce, voit apporter, par environ 400 navires, plus de 60,000 tonneaux de marchandises. Il sort de ce port 250 navires, jaugeant plus de 33,000 tonneaux. L'Angleterre, la Suède, les États-Unis, la Russie, le Brésil et la France alimentent ce commerce.

L'une des plus belles usines qui existent sur le continent, est celle de Seraing, à une lieue et demie de Liége, sur les bords de la Meuse, dans l'ancienne résidence des princes Évêques de ce pays. On y trouve deux puits d'extraction, l'un de 1200 pieds et l'autre de 1800 pieds de profondeur. La machine à vapeur, qui sert à l'extraction de la houille et à l'épuisement des eaux, est de la force de 350 chevaux. Chaque panier, qui remonte chargé de houille, pèse 700 kilog.

L'eau extraite des puits est amenée dans des bassins;

350 millions, tandis que la production va pour ainsi dire, se décuplant sans cesse.

une partie sert à alimenter les machines à vapeur, et l'autre est déversée dans la Meuse.

Le soufflet aérifère des fourneaux est de la force de 80 chevaux; il a huit soupapes, quatre en haut, quatre en bas. La précision de toutes ces machines est tellement grande, qu'on n'entend aucun bruit de frottement.

Tous les détails de la fabrication se trouvent dans le même établissement, et c'est ce qui en constitue son plus grand avantage. On y voit des salles pour les tourneurs, des salles pour les modèles, de très belles écuries, etc., la houille extraite se consomme toute dans cette usine.

Le nombre des ouvriers est de 3,500; la moyenne du prix de leur journée est de 3 fr. 50 cent., et le maximum de 15 à 20 fr. La dépense hebdomadaire est de 60,000 fr. environ.

Au moment où j'ai visité cet établissement, un certain nombre de femmes étaient employées à charger les hauts fourneaux, et l'on construisait des bateaux à vapeur en fer battu qui devaient faire le service sur la Meuse, ne tirant que 18 pouces d'eau.

M. Jonh Cockerill est le seul Directeur-propriétaire de cette immense usine, ayant acheté du gouvernement de Léopold la portion du roi Guillaume; la valeur totale est aujourd'hui d'au moins douze millions. Cet habile industriel dirige encore un très grand nombre d'autres établissemens avec son zèle infatigable; la fermeté de son caractère et son équité le font considérer comme le père de tous ses nombreux ouvriers. Il faut avoir été

Le rapprochement, le contact non interrompu d'une population aussi active et trop

témoin, comme moi, de l'impression douloureuse et retentissante causée par le dernier accident qui faillit lui enlever la vie à Baptiste, sur la route d'Aix-la-Chapelle, pour se faire une idée de l'affection que tous ses administrés lui portent. Une fête fut improvisée par eux à son retour à Liége, et l'on proposa de lui élever une statue en fonte pendant sa vie, ovation qui n'eut jamais d'exemple. Il voulut se soustraire à tous ces témoignages. Mme Coekerill fut chargée de le représenter dans ce jour où l'on fêtait sa convalescence.

En France, il n'existe qu'un seul établissement que l'on puisse comparer à celui de Seraing, je veux citer les usines et fonderies du Creuzot, dans le département de Saône-et-Loire. J'ai été les visiter en 1837, et je fus assez heureux pour rencontrer l'un de ses propriétaires, M. Schneider, qui lutte seul, par sa haute intelligence des hommes et des affaires, et par son énergique activité, avec la concurrence organisée de la Belgique et de l'Angleterre.

Voici le nom et le chiffre des valeurs des principaux objets d'importation en Belgique en 1831 :

Cafés.	12,100,390 fr.	
Sucres. . . .	6,689,300	
Cuirs.	5,140,900	
Grains	4,015,800	
Teintures. . .	1,850,300	35,536,900 fr.
Tabacs. . . .	1,638,700	
Potasse. . . .	1,498,400	
Cotons. . . .	1,498,400	
Bois.	1,104,800	

nombreuse sur une surface très limitée, privée de montagnes élevées, sans accidens de ter-

Les villes les plus commerçantes et les plus industrieuses de la Belgique, Bruxelles et Anvers exceptées, sont Neufchâteau, Namur, Ostende (port), Bruges, Ypres, Gand, Tournay, Charleroy, Verviers, Malines.

Je ne saurais passer sous silence une autre branche de commerce qui, de nos jours, est devenue très importante; je veux parler de l'immense accroissement du commerce de la librairie, surtout à Bruxelles. Ce développement est dû aux contrefaçons des meilleurs ouvrages publiés en France, et qui se livrent ainsi à moitié prix presque aussitôt. Toutes les réclamations sont restées jusqu'à ce jour sans résultat.

Statistique morale et administrative.

Les Belges constituent la presque totalité des habitans de ce royaume; car, sur 3,580,782 habitans, on comptait 3,570,000 Belges, 10,000 Allemands et Bataves, et 782 Juifs.

Sous le rapport des Cultes, en s'appuyant sur le chiffre de 3,434,155 habitans, il y a;

3,420,198 Catholiques;
12,394 Protestans;
782 Juifs;
781 de Cultes inconnus.

L'archevêque réside à Malines; les évêques à Tournay, Namur, Liége, Gand et Bruges.

La constitution du gouvernement représentatif de Belgique proclame tous les Belges égaux devant la loi. Les propriétaires payant 2,000 fr. d'impôts sont aptes à devenir sénateurs. Pour être élu député, il suffit d'être

rains, sans fleuves d'un cours rapide et sous un climat presque partout identique, toutes

citoyen. La presse y jouit d'une grande liberté. L'exercice de tous les cultes est libre, mais le catholicisme prédomine et de beaucoup.

L'instruction en Belgique est entièrement libre. On y compte 4 Universités : à Liége, à Gand, à Louvain et à Bruxelles; 1,500 étudians, 1 sur 2,666 habitans, en suivent les cours; 409,250 élèves fréquentaient, en 1834, les écoles publiques; ainsi, plus d'un élève sur dix habitans.

On peut partager la population de cet État entre les deux souches suivantes : *souche Germanique*, à laquelle appartient la *Belgique*, ou *Néerlandaise*, qui parlent le Flamand, dialecte de la langue néerlandaise; *souche Greco-Latine*, à laquelle appartiennent tous les *Vallons* ou *Belges*, parlant le Français-Flamand et le Vallon, deux dialectes de la langue Française.

Les arts, en Belgique, sont en honneur depuis des siècles; la peinture, entre autres, y fut très cultivée et connue sous le nom d'*École flamande*. Dans la littérature et la musique, la Belgique suit le mouvement de la France, qu'elle copie et contrefait.

La forme du Gouvernement est représentative. La Chambre des sénateurs est composée de 51 membres élus pour huit ans. La chambre des représentans compte 102 membres élus pour quatre ans. Les mêmes électeurs choisissent et les sénateurs et les représentans. Il y a en Belgique 1 représentant sur 39,821 habitans. Les sénateurs se renouvellent par moitié tous les quatre ans, les représentans tous les deux ans.

ces circonstances physiques ne sont pas d'une médiocre importance pour la propagation et la

Bruxelles est la capitale du royaume.

Le code Napoléon et toutes les lois civiles publiées en France, de 1795 à 1814, sont en vigueur en Belgique, sauf quelques exceptions. L'institution du jury y date de 1831. Le nombre total des affaires soumises aux assises, en 1836, a été, pour l'arrondissement de Bruxelles, de 159 accusés, ou 1 sur 4,825 habitans; à Anvers, 25, ou 1 sur 6,039 habitans; à Louvain, 19, ou 1 sur 7,095 habitans; à Malines, 1 sur 11,702, et à Mons, 1 sur 30,935 habitans.

Le terme moyen des accusés devant les cours d'assises est 1 sur 6,555 habitans. Sur 100 crimes contre les personnes et les propriétés, il y a 68 délits contre les propriétés et 32 contre les personnes. Sur 100 accusés, on en compte 40 d'acquittés. Sur 1,441 condamnations, de 1831 à 1834, il y avait 47 condamnés à mort, 128 aux travaux perpétuels, 224 aux travaux à temps, 410 à la réclusion, 599 à des peines correctionnelles, 21 à la simple détention.

Les tribunaux correctionnels jugent environ 23,500 affaires par an; sur 100 prévenus, il y a 24 acquittés et 76 condamnés.

Les tribunaux de police s'occupent de plus de 16,500 inculpations; sur 100 accusés, il y a 16 acquittés.

Plus de la moitié des accusés sont traduits devant les tribunaux pour vol, abus de confiance ou escroquerie. Sur 100 inculpés, on compte 6 individus qui ont moins de seize ans, 12 de seize à vingt-un ans, 81 de vingt-un à soixante-dix ans, et un de plus de soixante-dix ans.

persistance d'une épidémie quelconque une fois déclarée.

Accidens arrivés en Belgique dans le cours de 1837.

Incendies	259
Suicides	107
Morts accidentelles	298
Meurtres involontaires	2
Cadavres	340
Coups mortels	39
Infanticides	4
Blessures accidentelles	54
Disparutions	6
Orages et ouragans	17
Inondations	4
Navires échoués	10
Bateaux chavirés	6
Éboulemens violens d'édifices	2
Dégradations	9
Chiens enragés	7
Arrestations de toutes sortes, crimes, délits, mandats de justice	3,507

De la mortalité en Belgique.

Sur 116,573 morts, il y en a :

10,950 au-dessous d'un mois ;
5,525 de 2 à 3 ans ;
3,636 de 3 à 4 ;
4,084 de 20 à 25 ;
3,622 de 25 à 30 ;
706 âgés de plus de 90 ans, dont :

C'est ainsi que la maladie, qui fait l'objet de mon rapport, s'est montrée spontanément ou

14 de 98 à 99 ans ;
11 de 99 à 100 ;
12 au-dessus de 100 ans.

En 1832, on a constaté en Belgique 19,316 cas de choléra-morbus :

12,905 malades ont été guéris,
6,611 sont morts.

Ophtalmie.

Le nombre des ophthalmiques, depuis 1814, époque de l'invasion de cette maladie, a été de plus de 100,000.

Dans l'état actuel des choses, on ne peut déterminer l'époque de la cessation de cette épidémie, si nos conseils ne sont pas assez heureux pour prévaloir. Jusqu'à présent, des recherches, qui se continuent, n'ont pu encore donner le chiffre exact des cécités complètes et incomplètes dont le nombre est déjà considérable en Belgique.

Ainsi, le choléra n'aura été qu'un malheur passager, hâtant la mort des plus faibles, des plus détériorés d'une population, balayant brusquement, et servant d'exutoire aux infirmités physiques de la société, tandis que l'ophthalmie sévit presque indistinctement sur tous les individus, mais plus spécialement encore sur des adultes robustes et vigoureux, comme les militaires ; il est vrai qu'elle ne leur enlève pas la vie, mais elle leur enlève bien plus encore : elle détruit l'organe qui servait à la faire apprécier et à l'entretenir.

Le budjet de 1836 présentait 85,558,151 francs de revenus et autant de dépenses.

a été importée en Belgique depuis 1814, mais ce n'est que depuis 1830, qu'elle a sévi pen-

Voici le détail des dépenses :

Ministères.	58,563,919 fr.
(Guerre, 37,341,000 fr.)	
Liste civile.	1,800,000
Pensions, intérêts de la dette publ.	25,194,232
Dette.	119,207,394
Emprunt projeté.	30,000,000

Armée Belge.

L'armée belge présente un effectif de :

77 Bataillons d'infanterie ;
40 Escadrons de cavalerie ;
3 Régimens d'artillerie.

L'infanterie se divise en 12 régimens de ligne, 8 régimens de chasseurs, 1 régiment de grenadiers et de voltigeurs, et 9 régimens de réserve ; en tout 25 régimens.

La cavalerie est formée de 14 escadrons de lanciers, 14 escadrons de chasseurs, 8 escadrons de cuirassiers, et 4 escadrons de guides.

Les places fortes de la Belgique sont :

Anvers,	Maëstricht,
Mons,	Tournay,
Charleroy,	Namur.

La marine belge consiste en 2 brigantins de huit canons, 4 goëlettes de huit canons, 8 chaloupes de cinq canons.

Les ordres de la Belgique, créés depuis 1831, sont : l'Étoile d'honneur, trois classes, pour les services ren-

dant plusieurs années avec une très grande intensité, au point de compter, quelquefois,

dus en 1830; l'ordre de Léopold, quatres classes pour le mérite militaire et civil; la croix de Fer, deux classes.

Les armes présentent le Lion du Brabant, avec cette inscription : *l'Union fait la Force.*

Les couleurs nationales sont : le rouge, le jaune et le noir réunis.

Banque commerciale.

Toutes les banques autorisées par le Gouvernement émettent des billets dont la moindre valeur est de 25 florins, soit 50 francs; la circulation de ces billets est libre et non obligatoire; aussi, leur acceptation n'est-elle facile que dans les provinces où ils ont été créés, et dont ils portent le nom.

Les soins et l'étendue que j'ai donnés à la statistique de la Belgique, obtiendront, je l'espère, le suffrage de tous les hommes qui attachent de l'importance aux travaux positifs. La Médecine philosophique ne se borne pas à étudier l'homme comme individu, mais elle doit nécessairement embrasser tous les agens physiques et moraux qui le pressent et le circonviennent de toutes parts, à tel point que l'homme lui-même n'est le plus souvent que le résultat ou l'auxiliaire de toutes circonstances extérieures.

La connaissance complète de l'homme doit toujours accompagner celle du pays qu'il habite. L'immortel traité de l'air, des eaux et des lieux est là, depuis 3,000 ans, pour servir d'exemple.

un huitième des soldats atteints de l'ophthalmie et dans quelques régimens la moitié. Aujourd'hui encore, le nombre des ophthalmiques est d'environ 5,000 sur une armée de 50,000 *.

L'intensité de cette maladie éveilla la sollicitude du gouvernement, au point qu'il ordonna la création d'une commission médicale permanente, composée de professeurs et de praticiens distingués de ce pays. Le gouvernement belge fit en outre venir à ses frais, des professeurs d'ophthalmologie de Vienne et de Berlin.

Les efforts réunis et isolés du gouvernement, les commissions médicales, la présence de ces médecins étrangers produisirent d'innombrables discussions, ajoutèrent de nouvelles lumières aux connaissances déjà acquises; mais il faut l'avouer avec regret, ils prouvèrent en même temps leur insuffisance pour annihiler le fléau, dont la marche s'est déjà plusieurs fois

* Depuis 1814, l'ophthalmie a toujours régné en Belgique dans quatre garnisons seulement, jusqu'en 1830, d'où elle se répandit alors dans tous les corps, dans toutes les autres garnisons, à la suite des rapports répétés de mouvemens plus fréquens, que les troupes durent exécuter depuis la dernière révolution.

ralentie, mais sans jamais disparaître entièrement.

Quelle que soit l'inefficacité de tous les moyens tentés jusqu'à ce jour, je ne crois pas trop présumer de mes forces, M. le Ministre, en cherchant à apprécier les causes de cet insuccès, en même temps que j'essaierai d'indiquer les mesures à prendre pour détruire cette maladie, et mieux encore pour la prévenir.

Malgré ma répugnance pour tout ce qui tient à la forme scholastique, surtout dans un travail qui vous est soumis, M. le Ministre, je n'abandonnerai pas la méthode accoutumée dans toute recherche de médecine pratique, persuadé qu'elle sert ici d'indispensable auxiliaire à la découverte de la vérité; c'est donc avec moins d'hésitation que j'aborde la partie technique de mon travail.

Je m'efforcerai toujours de mettre une extrême sagesse dans les conclusions que j'aurai à déduire; évitant ces deux extrêmes également préjudiciables à la science, de trop généraliser d'une part, et de l'autre, de se contenter d'enregistrer les faits sans en apprécier suffisamment la portée et la liaison. Dans la médecine, la

théorie doit procéder, comme dans les autres sciences, et réduire en principe les résultats des faits; elle ne demande par conséquent que l'investigation la plus scrupuleuse des phénomènes morbides qui se passent sous nos yeux, leur juste comparaison et leur logique conséquence.

Il faut sans doute, pour remplir de pareilles conditions, un zèle dévoué à la science que l'on cultive.

Les faits doivent être interprétés plutôt que découpés de mille manières différentes; il faut tenir compte des travaux d'autrui, éviter dans les sciences pratiques de vivre à l'écart, retiré sous sa tente, éclairé par une lampe solitaire, au lieu de l'être par ces flambeaux intellectuels, qui brillent pour la société. Heureux donc, si je puis unir et rallier, par l'attraction nécessaire de l'évidence, tous les esprits raisonnables et tous les hommes probes, en effaçant parmi les médecins ophthalmologistes, tant de diversités d'opinions avec le cortége déplorable de leurs conséquences; et ceux qui nous suivront sous de meilleures influences, seront avertis de ne pas s'en écarter, sous peine de douloureux mécomptes.

La France, il faut l'avouer, fut la première à ne pas se douter de la maladie qui envahissait ses fontières, réalisant le proverbe que l'on est jamais plus mal instruit que de ce qui se passe près de soi; elle n'avait pris aucune mesure pour se rendre compte de l'epidémie, et aviser aux moyens prophilactiques de la prévenir.

Une maladie, quelle qu'elle soit, ne saurait être mieux étudiée que lorsqu'on a pu avant tout, en connaître le siége et la nature; ces deux circonstances sont loin de frapper suffisamment tous les esprits, même les plus capables.

La maladie, qui m'occupe, a son siége dans l'un de nos sens, et il est également appréciable pour tous. La membrane, qui tapisse la face interne des paupières, se trouve primitivement affectée dans un ou plusieurs des élémens qui constituent cette muqueuse; son caractère est une inflammation spécifique, à laquelle les pathologistes ont donné le nom de blépharo-conjonctivite, en y joignant une épithète qui indique sa forme ou son degré. Cet état si peu complexe n'exprime, pour ainsi dire, que le rudiment de la maladie, qui ne tarde pas à

montrer d'autres phénomènes; aussi le nom de blennorrhée oculaire lui convient-il mieux. Elle a été encore appelée Blennophthalmie des armées. C'est la seconde de ces dénominations que je conserve, comme exprimant mieux la nature de la maladie dont il s'agit, qui est caractérisée par l'injection, le ramollissement et la tuméfaction de la muqueuse palpébro-oculaire, par le développement de granulations au niveau du repli de cette membrane, au point de jonction des bords adhérens des paupières avec le globe lui-même, principalement à la paupière inférieure, sécrétion d'un liquide séreux, qui devient ensuite mucoso-purulent, et enfin purulent.

La marche de cette inflammation spécifique est souvent si rapide, que la cornée se ramollit dans l'espace de quelques heures, se perfore et laisse évacuer les humeurs de l'œil.

D'autres fois, des ulcérations s'établissent sur la cornée, sont suivies de taies, d'albugo, de leucoma et d'autres altérations physiques incompatibles avec la vision.

Dans certains cas, ce sont aujourd'hui les plus fréquens, la muqueuse persiste injectée,

gonflée et blafarde ; les granulations continuent à faire saillie ; la sécrétion diminue de quantité et de densité, sans redescendre à l'état normal, la cornée présente un nébulum ; la vue est d'autant imparfaite et, dans cet état, il y a toujours imminence que la maladie passe à l'état aigu.

Toutes ces variétés s'expliquent par la différence de l'intensité de la cause, par la puissance du foyer de la maladie et par les idyosincrasies individuelles.

On ne peut s'empêcher de trouver dans cette affection, l'élément inflammatoire, c'est aussi ce qui a lieu dans une foule d'autres maladies, qui cependant, sous tout autre rapport, n'ont aucune analogie ; et pour ne pas m'éloigner de l'organe qui m'occupe, on ne saurait confondre les ophthalmies dartreuses, scrophuleuses et syphilitiques, qui toutes ont avec elles leur part de phlegmasie.

J'ai donc à m'occuper ici d'une affection qui tombe sous les sens, qui entraîne des lésions parfaitement appréciables, dont la marche plus ou moins rapide, peu variable dans ses symptômes, est toujours facilement suivie à-la-

la nation belge, est dénuée de toute vérité : le soldat belge n'est jamais éloigné que de quelques lieues de son village; il vit toujours au milieu de ses compatriotes; la nostalgie n'atteint presque jamais les habitans des plaines : les montagnards de la Suisse, de la Savoie, de l'Ecosse, seuls y sont exposés, lorsqu'ils sont, pour la première fois, enlevés à leurs chalets, au magnifique et imposant spectacle que nous présentent toujours les montagnes.

7° Quant au traitement puisé dans les substances ou des vapeurs plus ou moins irritantes et dirigées contre des affections psoriques ou contre certaines dégénérescences syphilitiques, on ne peut raisonnablement leur attribuer aucune influence sur la maladie qui m'occupe; c'est une simple idée *à priori* qui a pu leur faire jouer un rôle qu'aucune observation n'est venue soutenir; d'ailleurs, dans les hôpitaux consacrés au traitement des maladies syphilitiques et cutanées de toute espèce, quels que soient les traitemens employés, et leur nombre en est très grand, on ne voit jamais régner épidémiquement les maladies des yeux.

8° Les actions et les réactions sympathiques morales ou physiques ne servent pas davantage, comme raisons productrices de l'épidémie, d'autant moins qu'elles se comportent ici comme la plupart des autres maladies qui frappent sur les grandes réunions d'hommes, c'est-à-dire, que l'ophthalmie des armées se ralentit manifestement aussitôt l'apparition des autres affections graves, ainsi qu'on a pu le voir sur les militaires campés le long de la rive gauche de l'Escaut et dans les polders, et qui furent affectés de fièvres intermittentes si communes dans ces parages.

9° La quantité très considérable de vaisseaux lymphatiques qui entrent dans la composition de la muqueuse oculaire privée d'épiderme et que les anatomistes rapprochent pour cela de la texture des séreuses, militerait en faveur de l'absorption, qui s'opérerait sur des miasmes ambians, et par conséquent serait favorable à la théorie de la contagion, malgré que l'on ait tenté une autre explication.

La membrane qui tapisse le globe oculaire extérieurement, considérée par tous les anatomistes comme la continuation de la muqueuse

palpébrale, n'est cependant très probablement qu'une membrane de la nature des séreuses.

10° Maintenant j'arrive à la question la plus sérieuse et la plus longuement débattue jusqu'à ces derniers temps, à celle qui voulait faire naître l'ophthalmie de la forme défavorable, nuisible des vêtemens, en un mot de la compression et du poids porté sur la tête, sur le cou et sur les épaules.

On avait cherché à établir une comparaison entre les uniformes français et les uniformes belges; on soutenait que tout l'avantage appartenait aux premiers; on oubliait ainsi, qu'avant la révolution de 1830, le poids du schako du fantassin français était, pour tous les régimens, d'un tiers plus lourd que celui du fantassin belge, parce qu'il était en cuir de vache recouvert de drap noir; le collet de l'habit était agrafé très juste et contenait dans son épaisseur une lanière de cuir, qui, tout en empêchant le col de se plisser, maintenait le soldat dans une raideur tellement forte, que, chaque fois qu'il voulait baisser la tête, il était obligé de ployer le corps; et il y n'y eut pas d'ophthalmie en France parmi les troupes.

S'il fallait rechercher dans les vices de l'uniforme les causes de l'ophthalmie, comment se ferait-il que certains régimens en soient complètement exempts, quoique vêtus de la même manière ?

J'ai déjà dit dans un autre passage de ce rapport que les nouveaux arrivés, qui n'avaient par conséquent pas encore supporté les effets de la compression, étaient constamment des premiers affligés.

Les essais les plus nombreux furent répétés de tous côtés en Belgique, pour soustraire les soldats à l'influence de la compression, pour diminuer les fatigues de tous genres : les manœuvres se firent sans havresac, en bonnet de police; les gardes furent montées sans cet attirail rendu nécessaire aux soldats de tous les pays; on poussa la précaution jusqu'à faire enlever les cols, les cravates aux soldats, une fois rentrés aux corps-de-garde; la coupe des habits fut mieux pratiquée; la partie antérieure du collet fut échancrée en triangle, dont la base correspondait au menton; tous ces essais, et beaucoup d'autres mesures hygiéniques non moins rationnelles, furent exécutés

dans tous les corps avec la plus parfaite concordance et sans la plus légère infraction. Les conclusions que toutes ces améliorations amenèrent furent un ralentissement dans l'intensité des symptômes, dans la rapidité de leur marche, mais elles prouvèrent en même temps leur insuffisance pour éteindre le fléau, donnant ainsi le démenti le plus formel aux assertions toutes hypothétiques des partisans de la compression.

Le système de la compression reste encore inhabile à expliquer la plus grande fréquence de l'ophthalmie dans les régimens d'infanterie, tandis que la cavalerie, les corps d'élite, ainsi que les officiers de toutes armes, en étaient très rarement atteints ; quelques auteurs avaient même prétendu, mais à tort, qu'ils en étaient totalement exempts. Contre leurs assertions, je puis citer cet exemple du troisième régiment des hulans prussiens, dont les hommes et un très grand nombre de chevaux furent également surpris par l'ophthalmie. En thèse générale, je suis fondé à répondre que les causes prédisposantes sont, pour ainsi dire, nulles pour tous ceux qui sont placés dans l'une

des catégories précédentes, et l'influence épidémique ne les saisit jamais au milieu d'un encombrement aussi fréquent et aussi grand que celui auquel sont journellement exposés les simples soldats de la ligne.

11° L'origine de cette blénophthalmie donne encore lieu chaque jour, inutilement sans doute, à de nombreux débats; d'accord avec tous les auteurs qui l'ont étudiée avec soin, je penche à croire qu'elle a été importée d'Égypte par l'armée française et anglaise. Le professeur Kluyskins publia, en mil huit cent dix-neuf, une dissertation très remarquable sur l'ophthalmie contagieuse, qui régnait déjà dans quelques bataillons de l'armée des Pays-Bas :

« A ma connaissance, dit-il, il ne s'est » jamais présenté d'ophthalmie spécifique ou » contagieuse dans les casernes de Gand, » avant qu'on formât ici, en 1814, le sep- » tième bataillon de ligne. Plusieurs an- » ciens militaires, qui constituent le noyau » de ce bataillon, avaient eu dans l'armée » française l'inflammation contagieuse des » yeux; quelques-uns même en étaient sen- » siblement affectés; ce qui eut pour résultat,

» que l'ophthalmie se communiqua bientôt à
» un grand nombre de soldats, et que jusques
» aujourd'hui cette contagion a constamment
» accompagné le bataillon, tant dans l'armée
» que dans les diverses garnisons qu'il a occu-
» pées depuis. »

M. Sommé, d'Anvers, M. Chélius d'Heidelberg, et quelques autres ophthalmologues de l'Angleterre et de l'Italie, m'ont tous dit qu'ils partageaient cette conviction.

La connaissance de l'origine de cette maladie est sans doute d'un intérêt très grand sous le rapport de la science, mais bien secondaire sous le rapport pratique.

Des recherches historiques profondes ont pu démontrer que le principe contagieux n'a pas toujours tiré son origine de l'Égypte; mais que sous l'influence des mêmes causes qui la rendent endémique dans ce pays, cette maladie a pu et peut être encore déterminée en Europe.

Pour se faire une juste idée de sa marche et de ses symptômes, il faut faire rentrer plusieurs variétés de nuances dans l'une de ces catégories, qui, sans trop généraliser, les renfer-

mera toutes. Ainsi, l'on pourra distinguer des ophthalmies purulentes et non purulentes; ces dernières seront indolentes, chroniques ou aiguës. C'est à cette dernière classe qu'appartiennent les granulations, ainsi appelées par Jünken qui a le mieux précisé leur siége, et a le plus spécialement fixé l'attention sur l'importance de leur diagnostic; elles ne sont autres que les papilles muqueuses qui ont acquis un développement exagéré; elles peuvent être le résultat de l'ophthalmie à l'état chronique ou débuter primitivement sous cette forme; dans les deux cas, il peut arriver que le malade ignore complètement leur existence. Pour l'observateur attentif, la paupière inférieure est gonflée à l'extérieur; quelques arborisations vasculaires rampent de la sclérotique à la cornée; la conjonctive palpébrale est ordinairement tuméfiée, veloutée, d'un rouge uniforme; la conjonctive qui appartient à la paupière inférieure est plus relâchée; vers le pli semi-lunaire, elle forme un bourrelet sur lequel se trouvent disposées, quelquefois avec régularité, des saillies vésiculaires, molles, spongieuses, tantôt circulaires, tantôt éparses;

mais c'est surtout à la paupière supérieure qu'elles affectent cette dernière forme, et c'est presque toujours en arrière du cartilage tarse qu'elles ont leur siége. Dans cet état, les mouvemens du globe oculaire ne sont pas toujours faciles ; ils provoquent la sensation d'un grain de sable, qui roulerait entre le globe et la paupière ; de là, douleur et photophobie légères, mais jamais pendant cette période sécrétion mucoso-purulente.

Mais bientôt la conjonctive granuleuse purulente acquiert d'autres symptômes généraux et locaux ; il y a sensibilité et douleur à la lumière ; la conjonctive est fortement boursouflée ; les vésicules acuminées font saillie sur la sclérotique et plus encore au niveau de la réunion de cette dernière avec la cornée. La surface interne des paupières est d'un rouge très vif, parsemé de granulations très rapprochées ; la muqueuse est partout épaissie ; un pannus vasculaire s'organise souvent alors. Entre les lames superficielles de la cornée, se dépose une couche albumineuse ; la pression exercée sur la face externe de la base des paupières fait suinter un liquide mucoso-purulent.

La blennorrhée purulente aiguë ou l'ophthalmo-blennorrhée proprement dite, n'est que l'exagération des deux degrés précédens. A cet état, la maladie est toujours accompagnée de symptômes généraux ; les paupières tuméfiées sont de couleur rouge-violacée ; on suit sur la peau le trajet des vaisseaux devenus variqueux ; un pus abondant s'écoule des paupières ; en les écartant un peu, il vient inonder les joues qu'il irrite jusqu'à l'excoriation ; une tache pulpeuse, blanchâtre, se montre au niveau de la cornée qui est ramollie en ce point, tantôt par ulcération, tantôt par une véritable mortification, suite de l'étranglement que lui ont fait éprouver les membranes de l'œil tuméfié ; les humeurs de l'intérieur de l'œil, précédées de l'humeur aqueuse et de la hernie de l'iris, ne tardent pas à s'évacuer, et la cécité devient complète.

Il est une espèce de blennorrhée ophthalmique qui est commune et très longtemps rebelle, et qui consiste dans les granulations avec sécrétions mucoso-séreuses, mais qui passe rarement à une autre forme.

La marche de toutes ces espèces de blen-

norrhées ophthalmiques n'offre aucune régularité et ses périodes se parcourent quelquefois en si peu de temps qu'elles se confondent pour ainsi dire. Toutefois, on peut affirmer que la contagion ne se manifeste jamais instantanément d'une manière rigoureuse, mais elle est toujours précédée de granulations à l'état latent. C'est là qu'il faut chercher le germe de l'infection que l'on ne trouvera qu'en apportant la plus scrupuleuse attention.

Je ne pense pas que l'on puisse confondre l'ophthalmie contagieuse avec l'ophthalmie suite de blennorrhagie urétrale : les circonstances commémoratives et concomitantes écarteront l'erreur. Un chémosis très prononcé est un des symptômes fréquens de l'ophthalmie blennorrhagique par métastase ou par inoculation ; les observations que j'ai publiées sur cette dernière maladie, dans le compte-rendu de la clinique ophthalmologique de l'Hôtel-Dieu et de l'hôpital de la Pitié pour les années 1834, 1835, 1836 et 1837, présenté au Conseil-général de l'administration des hôpitaux (in-8° broch. Paris, 1837), viennent à l'appui de ce diagnostic différentiel. Bien plus, si la blennorrhagie uré-

trale produisait l'ophthalmie militaire, comment cette dernière pourrait-elle sévir sur un huitième des hommes dans quelques régimens, lorsque tous sont soumis à de fréquentes visites sanitaires?

12° C'est avec l'ophthalmie catarrhale, qui règne tantôt sporadiquement, tantôt épidémiquement, et qui donne lieu à un écoulement muqueux de la face interne des paupières, que l'on a cherché à établir une identité de symptômes et de nature avec l'ophthalmie des armées.

Voici les principaux caractères qui empêcheront toujours de confondre ces deux maladies; l'ophthalmie catarrhale comme toutes les affections de cette nature qui portent sur les muqueuses, reconnaissent pour causes les variations de température et principalement le froid humide; les lieux où cette température est plus constante, les approches de l'hiver, le printemps, sont les saisons où l'on voit régner le plus grand nombre d'affections catarrhales; une température uniforme et élevée est favorable à la guérison de ces maladies, qui atteignent plus spécialement les femmes, les

enfans, les vieillards, les individus cacochymes; et lorsque cette maladie se présente, elle marche sous la forme d'*influenza;* elle s'étend avec rapidité dans une province tout entière, mais aussi elle cède en peu de temps.

L'ophthalmie catarrhale, comme la blennorrhée contagieuse, laisse voir les papilles muqueuses oculaires développées; aussi n'est-ce point là que l'on doit prendre un signe pathognomonique de ces deux affections. Il est d'autres différences essentielles, malgré certaines communautés de symptômes.

L'ophthalmie des armées fait plus de ravages pendant les saisons chaudes que pendant les saisons froides et humides; le froid et un air vif renouvelé lui sont favorables (c'est le contraire pour les affections catarrhales); les adultes et l'âge viril en sont ordinairement les seules victimes; elle les accompagne en tous lieux, en toutes circonstances, malgré l'opportunité des moyens; elle résiste, en Belgique, depuis plus de vingt-trois ans, et rien ne fait présager spontanément sa cessation prochaine; elle ne porte son action que sur la muqueuse d'un seul organe, tandis que les af-

fections catarrhales alternent souvent d'une membrane muqueuse à une autre. Les différens degrés, les différentes périodes de l'ophthalmie catarrhale, peuvent toujours être jusqu'à un certain point suivis et étudiés ; il n'en est pas ainsi de l'ophthalmie contagieuse, dont la période d'incubation est souvent ignorée du malade lui-même, et par conséquent du médecin, s'il ne fait une sérieuse investigation de l'organe soupçonné envahi par l'infection ; rien de semblable ne se présente dans l'ophthalmie catarrhale, qui toujours fait sentir manifestement ses prodromes.

J'aborde enfin la grande et éternelle question de la nature de l'ophthalmie militaire ; ici se trouve le *Nescio quid* dans son essence, mais non dans ses effets. Cette épidémie est contagieuse par l'inoculation, par le transport immédiat, au moyen de linges, des doigts, ou de fluides imprégnés de la sécrétion, provenant des surfaces affectées de cette espèce de maladie, qui se communique, en outre, par le contact d'un air vicié par les miasmes dus à l'évaporisation du liquide sécreté dans la même maladie.

Plusieurs soldats couchent dans une chambre close, non ventilée : un seul, la veille, était atteint de l'affection à un degré sub-aigu, et le lendemain, les deux tiers ont déjà contracté la maladie; un tiers est resté sain, manquant de prédispositions suffisantes.

M. le docteur Fallot, entr'autres faits intéressans, dont il a enrichi cette branche des sciences médicales par son rare talent d'observation, raconte que le 25 janvier 1834, il n'y avait pas une seule blépharophthalmie dans la garnison de Namur. Ce même jour, deux entrèrent à l'hôpital; et depuis lors le nombre a sans cesse augmenté. On avait usé de toutes les précautions pour prévenir la contagion immédiate, car on ne mettait pas en doute son action; cependant, deux infirmiers furent atteints, et tous deux perdirent un œil.

Au mois de mars de la même année, le septième régiment de lanciers, en garnison à Malines, fournit à l'hôpital plusieurs ophthalmistes, tandis que les escadrons en cantonnement en étaient exempts.

La maladie ne se contente pas de faire des victimes dans les rangs de l'armée : elle frappe

encore sur ceux qui lui sont étrangers, lorsque la contagion vient les rencontrer au milieu de circonstances favorables à son développement. M. le docteur Ansroul a communiqué les faits suivans à la Commission médicale du Brabant, le 12 décembre 1825.

« Leroi (Pierre-Joseph), milicien de la commune de Limale, attaché au premier bataillon, est entré chez ses parens au mois de mars 1824, sortant, sans être guéri, de l'hôpital militaire de Bruxelles, où il avait été traité de l'ophthalmie. Martin-Joseph Leroi, son père, n'avait jamais éprouvé, non plus que sa nombreuse famille, de maladies d'yeux. Il fut atteint quelques jours après l'arrivée de son fils d'une violente inflammation de la conjonctive, laquelle l'a retenu six mois chez lui, sans pouvoir vaquer à ses affaires. Marie-Thérèse Autifenne, son épouse, a gagné peu après avec son mari la même maladie. Malgré les plus scrupuleuses précautions prises, Jean, Baptiste, Constant, Charles, Théophile Lambertini et Marie-Thérèse Leroi, tous frères et sœurs du milicien, et habitant la même maison que

» lui, ont également contracté la même affec-
» tion. »

« Vandermoose (Charles), milicien de la
» commune de Limale, attaché au troisième
» bataillon, était atteint de l'ophthalmie,
» sortant de l'hôpital militaire de Bruxelles;
» quand il retourna chez lui, au mois de
» septembre 1824, immédiatement après
» son arrivée, sa sœur a été attaquée d'une
» vive inflammation de l'œil, dont le traite-
» ment a été très long. »

« Delabit (Jean-Joseph), milicien de
» Beirge, près de Wavres, est sorti, au
» mois de septembre 1823, de l'hôpital mi-
» litaire de Bruxelles où il avait été traité
» de l'ophthalmie; à son retour chez lui, il
» n'était pas guéri; quelques jours après,
» Anne-Marie Natte, sa mère, gagna la
» même maladie, qui lui fit garder la cham-
» bre pendant six semaines. André et Marie-
» Thérèse Delabit, frère et sœur du milicien,
» ont aussi été atteints de cette ophthalmie,
» qui a été très rebelle, surtout chez la der-
» nière, qui perdit la vue de l'œil gauche par
» l'épanchement d'une lymphe opaque entre

» les lames de la cornée transparente. Le père » et la fille aînée, qui habitaient la même » maison, en ont été préservés. »

« 4e Delabit (Jean-Lambert), milicien de » Wavre, attaché au 4e bataillon, et revenu » en permission au mois d'août 1825, atteint » de l'ophthalmie; Jean-Baptiste Delabit, son » père, jusqu'alors exempt de maladie d'yeux, » ainsi que Marie-Françoise Pellepin, son » épouse, Antoine, Jean-Joseph, Claire, » Marie et Marie-Thérèse Delabit, tous frè- » res et sœurs du militaire, ont contracté » l'ophthalmie. »

« Il résulte des observations qui précè- » dent, ajoute ce médecin, que l'inflamma- » tion oculaire, connue sous le nom d'oph- » thalmie de l'armée des Pays-Bas, peut se » communiquer d'un homme malade à un » homme sain, pourvu qu'il soit dans des » conditions qui le rendent apte à la recevoir; » elle est donc contagieuse. »

13° C'est à dessein que j'ai choisi des preuves de contagion recueillies à dix années de distance par des hommes des mieux placés pour bien observer. D'abord, en 1824, dans

un moment où l'idée de contagion ne comptait que fort peu de partisans ; en 1834, où déjà cette doctrine, par la force nécessaire des choses, avait dû rallier un très grand nombre de ses adversaires, qui se trouvèrent de plus en plus contraints de se rendre à l'évidence des faits publiés jusqu'en 1838, où l'on rencontre à peine quelques praticiens observateurs chez lesquels la conversion ne se soit pas opérée. Il est impossible aujourd'hui de soutenir ce qui fut avancé au début de l'épidémie, lorsqu'elle n'avait encore sévi que dans les régimens d'infanterie, épargnant à la fois les autres armes et tout le reste de la population. Malheureusement, les exemples contraires se sont multipliés depuis cette époque. Le nombre est aujourd'hui très grand des habitans des villes et des campagnes, appartenant surtout à la classe indigente, qui ont reçu l'épidémie développée dans toute sa rigueur et jusqu'à la cécité, par suite du contact avec des soldats infectés et renvoyés dans leurs foyers, soit en congé temporaire, soit en congé définitif. Si la maladie ne se propage que rarement dans le civil, c'est que l'infection par

individu isolé est de force insuffisante ; le foyer est alors trop petit et manque d'énergie d'irradiation.

Dans un autre endroit de ce rapport, j'ai expliqué les causes qui rendaient l'épidémie moins active dans la cavalerie que dans les autres corps, dont les hommes sont toujours suffisamment espacés.

14° Des expériences directes sont venues corroborer tout récemment les preuves malheureusement trop nombreuses en faveur de la contagion, soit par l'inoculation sur des hommes soit par l'inoculation sur des animaux. M. de Condé a toujours obtenu par l'inoculation sur des chiens, une maladie identique à celle des hommes, sur lesquels il avait recueilli le produit de la sécrétion. Il va même plus loin : pour lui, ce liquide pathogénique est visqueux, transparent dans le principe, il est renfermé dans des vésicules disséminées sur la surface muqueuse, principalement dans les replis les plus profonds ; et moi-même, aidé d'une loupe, j'ai pu distinguer plusieurs de ces vésicules d'où la pression faisait suinter un liquide séreux qui se régéné-

rait rapidement. M. de Condé m'a dit avoir fait les mêmes expériences, qui ne sont toutefois possibles que pendant une période très fugitive et au début de la maladie ; ces vésicules, qu'il faut bien distinguer des granulations, n'agissent plus alors comme corps étrangers seulement, mais par leur spécificité elle-même.

15° Je n'ai pas hésité d'aborder de front toutes les difficultés, toutes les objections défavorables à la doctrine de la contagion dont je suis le partisan ; je ne puis donc omettre de rappeler les expériences de Mackezy et de ses partisans, expériences qui ont été répétées à Liége, et qui ont eu pour but de prouver l'innocuité de la matière de la sécrétion purulente ophthalmique transportée sur la muqueuse oculaire et sur la cornée transparente de chiens et de chats, soit même sur les yeux de quelques hommes qui se seraient prêtés à d'aussi courageuses expériences ; à ceux qui opposent de tels faits par analogie, lorsque les preuves n'ont pas une authenticité suffisante, je dois les révoquer en doute, comme il arrive pour tous les faits qui sortent des cas ordinaires, pour se mettre en contradiction avec des ex-

périences nombreuses confirmées par tous les autres ; puisque l'inoculation de ce virus ophthalmique, pratiquée sur des yeux de chats, de chiens et de cochons d'Inde, a constamment donné lieu à la suppuration et à la destruction de ces organes. M. le chevalier de Kirkoff a inoculé le pus ophthalmique sur une cornée opaque humaine, et cette dernière est entrée en suppuration. Ainsi donc, des inoculations que les partisans de la non contagion objectent n'avaient pas donné de résultat, il est bien légitime d'en trouver la cause dans le choix qu'ils auront fait involontairement d'un pus qui aurait appartenu à toute autre ophthalmie qu'à celle des armées, ou encore ils auraient employé un pus provenant d'une période qui n'est pas susceptible de transmettre la maladie par inoculation ; en un mot, c'est une fausse inoculation qu'ils auraient pratiquée.

16° Serait-ce ici le cas d'émettre une hypothèse que quelques naturalistes semblent caresser avec prédilection ? Je veux parler des animalcules qu'ils espèrent rencontrer dans les maladies contagieuses, regardant tous les virus comme des êtres animés, qui émigrent

d'un corps sur un autre pour servir ainsi à la propagation de ces sortes de maladies ; on voit de prime abord que, si quelques fondemens étaient donnés à ce système, la thérapeutique prendrait une autre direction et mettrait en usage des substances insecticides. Pendant mes conférences avec les médecins belges, je leur ai témoigné le désir que j'aurais de les voir poursuivre quelques expériences, en soumettant aux analyses microscopiques et chimiques tous les produits de l'ophthalmie, qu'ils sont destinés à étudier peut-être plusieurs années encore.

Depuis longtemps, il n'existait plus de doute sur la propagation de l'ophthalmie militaire par contact immédiat et médiat, que l'on tardait encore à se convaincre de la réalité de l'infection par l'air, servant de véhicule à la sécrétion purulente ainsi transportée sur les yeux, d'autres individus jusque là parfaitement sains. Ces organes, par leur position périphérique, sont nécessairement plus en contact avec l'air ambiant. Aussi l'encombrement et la concentration des hommes dans un local étroit et peu ventilé, ont-ils été démontrés comme une des

causes les plus efficaces de l'épidémie. L'on sait déjà que c'est presque constamment le matin, en se réveillant, au sortir de la chambre ou à la garde descendante que les soldats accusent ordinairement l'invasion de l'ophthalmie. Dans le principe, les hôpitaux, qui devaient être des lieux de salut, contribuèrent davantage à propager l'épidémie : des individus qui s'y trouvaient traités pour une affection étrangère à l'œil, ne tardèrent pas à être affectés. La même chose s'observait pour ceux qui arrivaient à l'hôpital avec une ophthalmie légère ; elle prenait rapidement un caractère des plus graves. Les choses se passèrent ainsi pendant plusieurs années ; et ce fut à tel point que les soldats redoutaient d'entrer à l'hôpital, et qu'ils dissimulaient avec habileté les premiers symptômes de l'ophthalmie.

Cette dernière circonstance vient s'ajouter encore à toutes celles que j'ai révélées pour expliquer la moindre fréquence de cette maladie, en dehors des régimens de ligne. Les fantassins sont, en effet, les seuls qui souffrent de l'encombrement dans les casernes et les corps-de-garde.

Si on me demandait qui a pu voir, toucher, saisir ce virus, ne serais-je pas autorisé à demander à mon tour, si l'on connaît la forme physique, la composition chimique du virus de la vaccine, de la rougeole, de la syphilis, etc.? Les effets seuls de ces causes constantes de maladies sont évidens pour nous; et, quand ils sont bien appréciés, ils suffisent pour guider dans la pratique.

Je pourrais porter plus loin l'analogie, et je trouverais en 1838 beaucoup moins d'adversaires que quelques années auparavant, si j'avançais qu'un très grand nombre des affections des muqueuses, telles que la dyssenterie, la bronchite, la coqueluche sont infectieuses.

Je bornerai là tout ce que j'avais à dire sur la nature d'une infection qui laisse tous les jours moins de doute; je le répète maintenant, la blennhorrée ophthalmique des armées est contagieuse et miasmatique, lorsqu'elle envahit un pays favorable à sa propagation, et qu'elle rencontre et frappe des individus qui entretiennent dans leur sein, les causes prédisposantes au développement de ce principe pathogénique.

Aujourd'hui, de retour à Paris, loin du foyer de l'infection, je pourrais me dispenser d'aborder le traitement curatif de cette maladie et me contenter d'indiquer les moyens prophylactiques capables d'empêcher la propagation de la maladie au-delà de ses limites actuelles; j'aurais, en agissant ainsi, Monsieur le Ministre, rempli une mission entreprise et terminée sous vos auspices, et exécutée à mes frais; cependant, je croirais laisser trop d'imperfections dans ce travail, qui en renfermera déjà un très grand nombre d'inévitables, si je ne disais avec brièveté quels sont les moyens de traitement d'une efficacité plus généralement reconnue et dont j'ai pu moi-même constater les bons effets entre les mains des praticiens nombreux et expérimentés que possèdent aujourd'hui la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie; je ne puis ajouter la France, qui n'a fondé aucune chaire, aucun hôpital, spécialement consacrés à l'étude et au traitement des maladies des yeux (*). Sans

(*) M. le professeur Sanson est le premier en France qui ait ouvert une chaire de clinique sur les maladies

doute, les hommes d'*omni-science* vont s'écrier qu'ils possèdent à eux seuls des connaissances, dont une suffirait pour absorber une vie moins gaspillée que la leur par les ambitieuses exigences du lucre et de ce qu'ils appellent les honneurs. La pratique des spécialités est rendue inévitable, aujourd'hui, par l'immense étendue de toutes les connaissances humaines. Mais en médecine où tout se tient et s'enchaîne d'une manière si intime, la spécialité d'une de ces branches ne peut être que pratique et rend plus obligatoire encore, s'il est possible, l'étude approfondie de l'ensemble de la science. C'est à cette condition seulement qu'il est honorable pour un médecin instruit de s'adonner davantage à telle ou telle branche de notre art; il n'est, en effet, pas un seul de nous, dont les recherches n'aient été portées de préférence vers un but déterminé; et c'est presque à notre insu, et sans nous en douter, que, dès notre entrée dans la carrière médicale, une impulsion spé-

des yeux, et je m'honore d'avoir été pendant quatre ans son chef de clinique à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital de la Pitié.

ciale s'imprime à toutes nos études, et plus encore par goût que par circonstance. N'est-il pas incontestable que c'est à des hommes spéciaux que l'on doit tous les meilleurs traités sur les maladies des femmes, des enfans, sur les maladies vénériennes, les maladies cutanées et mentales, sur la médecine légale, etc.? A mesure qu'on pénètre dans les spécialités, dit M. Petrequin, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, on devient plus positif et plus serré; on est limité par la nature du sujet où l'on s'engage; on s'écarte moins de la chose elle-même, par cela seul qu'un fait isolé engendre moins d'idées générales; et je le répète encore, l'étude de l'ophthalmologie ne permet de négliger aucune de toutes les connaissances médicales théoriques et pratiques par son enchaînement avec elles, sous peine de fréquentes et funestes erreurs.

Il serait aujourd'hui sans utilité d'insister longuement sur tous les détails du traitement curatif, chaque jour expérimenté et assis dès lors sur des bases plus positives: les principales indications n'offrant aucune donnée nouvelle applicable à plusieurs périodes de la

maladie; dans ce cas, les moyens ordinaires méthodiquement combinés sont les seuls auxquels ont ait recours.

Il me suffira donc d'exposer ici le mode de traitement propre aux granulations et certains procédés opératoires. Les papilles développées sur la muqueuse de la paupière supérieure, quoiqu'en petit nombre et moins volumineuses, gènent davantage les mouvemens de ce voile membraneux, et rendent leur présence plus douloureuse que celles qui existent à la paupière inférieure, où elles sont plus tuméfiées et en plus grand nombre.

Quand les granulations n'ont qu'un petit volume, qu'elles sont molles et vésiculeuses, la cautérisation avec le sulfate de cuivre taillé en cône est préférable à celle que l'on exécute communément en se servant du crayon de nitrate d'argent, qui a le désavantage d'irriter au-delà des limites voulues, en laissant détacher trop de molécules, et produisant ainsi une surface sèche et livide.

Quand les granulations sont dures, résistantes, ainsi qu'on le remarque dans l'état chronique, ou encore lorsqu'elles siégent sur

le tarse, il faut en pratiquer l'excision superficielle. C'est cependant contre ces espèces de granulations et contre certains boursouflemens indolens de la muqueuse, que j'ai vu réussir la cautérisation par l'acide hydrochlorique.

L'exubérance de la muqueuse palpébrale formant des replis, doit être scarifiée, mais mieux encore excisée, en n'enlevant que le bord du repli, sans tirailler la muqueuse; pour cela, il ne faut pas faire usage de pinces, mais seulement de ciseaux minces, courbés sur le plat; les lames seront écartées dans l'étendue de 7 millimètres; on appuie l'une d'elles sur le cartilage tarse; de cette manière, on n'enlève de la muqueuse que les parties qui doivent leurs saillies à la maladie, et la cicatrice reste sans difformité; l'intervalle du repli peut être cautérisé, car il n'a pas été atteint par les ciseaux.

On ne doit cautériser que lorsqu'on est parvenu à dominer toutes les complications, telles que l'inflammation de la sclérotique et de la choroïde, etc.

A son tour, l'excision ne doit être employée qu'après avoir fait céder l'inflammation subaiguë; autrement les exubérances de la mu-

queuse se montreraient de nouveau ; c'est ce qui se passe lorsque l'engorgement est demi actif ; c'est ce défaut de distinction, qui donne lieu à tant de demi-succès, par la pratique de l'excision, et qui force d'y revenir très souvent sur le même malade.

Ce procédé d'excision dans les ophthalmies les plus aiguës peut agir avec un grand avantage en dégorgeant rapidement les tissus, en prévenant le ramollissement de la cornée. M. Hairion, professeur d'hygiène et de clinique ophthalmalogique à l'université catholique de Louvain, a pratiqué plus de quatre mille cautérisations, sans avoir à se repentir des suites d'une seule d'entre elles. Le procédé que j'ai vu exécuter pour l'excision et que je viens de décrire, le met constamment à l'abri d'une trop grande destruction de la muqueuse qui ne se régénère pas; il évite les cicatrices difformes, les brides qui limitent et gênent le mouvement des paupières sur le globe oculaire, en laissant sur les parties latérales des enfoncemens en godets, réceptacles forcés des produits de la sécrétion, et quelquefois des granulations persistantes.

Quand on est assez heureux pour bien combiner l'excision et la cautérisation, en même temps que l'on exécute, dès le principe, les autres indications thérapeutiques et hygiéniques, on peut, après quatorze jours, ramener l'organe à l'état sain; dans les autres cas, le laps de plusieurs mois devient toujours indispensable, et l'on ne peut jamais répondre que l'on n'aura pas à combattre des récidives; c'est là un des plus graves inconvéniens inhérens à l'ophthalmie endémique devenue rebelle (*).

(*) Si j'avais à décrire un procédé, j'exposerais entre autres celui qui consiste à cautériser toujours avec l'assistance d'au moins un aide, qui renverse complètement la paupière supérieure soutenue au moyen d'un stilet placé horizontalement, en même temps que l'on protége le globe oculaire par une plaque métallique. Aussitôt on injecte sur les surfaces cautérisées de l'huile fine, et l'on fait d'abondantes lotions avec un collyre de sulfate de morphine et d'acétate de plomb, suspendus dans de l'eau de pluie. Ce procédé avantageux je l'ai vu exécuter par M. le docteur Ficrens de Biervelde.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer que l'un des argumens dont on se sert pour mettre en doute le succès d'une méthode, quand ces succès sont extraordinaires, c'est que la même manière d'opérer n'a point eu les mêmes avantages entre les mains d'autres praticiens très recommandables. Il est cependant bien facile

Les saignées sont bien rarement utiles dans le traitement de cette ophthalmie spécifique ; elles ne modifient que très peu la marche de la maladie et n'en changent pas la nature.

Les purgatifs seront toujours prudemment administrés ; ils ont le grave inconvénient, quand ils échouent, de réagir sympathiquement sur l'organe malade.

La dissémination au loin des ophthalmistes, le bivouac en rase campagne dans la direction d'un air sec et frais, sont la ressource la plus sûre pour arrêter la propagation de la maladie; et c'est aussi celle que l'on a employée avec le succès le plus rapide et le plus constant. Je choisis un seul exemple au milieu d'un grand nombre. Le docteur Lepage raconte que le

d'expliquer cette différence. La pratique de quelques hommes offre certaines particularités qui exercent une grande influence sur les résultats auxquels ils arrivent. On ne peut imiter la dextérité, la légèreté, la précision des mouvemens d'un petit nombre de personnes, par la raison toute simple que tout médecin ne peut avoir l'occasion de répéter aussi souvent la même opération et de s'identifier pour ainsi dire avec elle. Ensuite il faut ajouter la connaissance mieux acquise de toutes les particularités qui se rattachent à chaque cas individuel.

quatrième régiment d'infanterie partit de Louvain le 5 mai, à dix heures du matin, pour se rendre au camp de Diest, où il arriva extrêmement fatigué vers les quatre heures de l'après-midi.

Les soldats furent logés dans des baraques proportionnellement trop petites. Dès le lendemain, l'ophthalmie se déclara avec la plus grande violence, devint purulente et revêtit tous les caractères de l'ophthalmie dite d'Egypte; elle se propagea avec une telle rapidité que, dans l'espace de quatre à cinq jours, cinq à six cents hommes en furent atteints. Que fit M. le docteur Lepage pour arrêter les progrès de ce terrible fléau? Il demanda et obtint la dissémination de la troupe; les hommes les plus malades furent évaqués sur l'hôpital de Diest, et ceux qui l'étaient moins furent réunis au camp dans une infirmerie; les baraques furent aérées; l'on ôta de chacune d'elles quelques planches; à l'hôpital, les lits furent espacés; et quel fut le résultat de cette habile et soudaine détermination? La maladie fut enrayée dans sa marche; peu de cas nouveaux se présentèrent; les malades traités dans les cantonnemens guérirent plus tôt que ceux réunis dans

l'infirmerie, parce que, dit M. Lepage, ces derniers étaient plongés dans un foyer d'infection.

Pendant le mois de février 1833, le 4e régiment de ligne, qui se trouvait en cantonnement dans la Campine, n'avait eu que 19 ophthalmistes ; il arriva à Louvain au commencement du mois suivant ; il y fut caserné dans des bâtimens vastes, *mais dont les chambres sont peu élevées*, assez bien éclairées et où les militaires étaient convenablement espacés. Dans ces lieux inhabités depuis un certain temps, les murs n'avaient pas été reblanchis, et les litteries n'en avaient pas été renouvelées. Bientôt, l'ophthalmie recommença à régner parmi les soldats de ce corps, mais elle était légère ; et comme diverses affections catarrhales, angines, bronchites, etc., provenant des variations brusques de température, affligeaient en même temps la troupe, l'on considéra l'ophthalmie comme catarrhale, et toutes ces affections furent attribuées aux courans d'air, les fenêtres restant souvent ouvertes ; elles furent donc tenues fermées, mais l'ophthalmie continue ses progrès, en augmentant insensiblement de fréquence et d'intensité.

Pendant le mois de mars, le nombre des ophthalmistes fut de soixante-et-onze ; et il s'éleva, en avril, à cent quatre-vingt-dix-neuf.

En mai, ce quatrième régiment part pour le camp de Diest construit en planches et où l'air des baraques était toujours vicié, et il compte dans ce mois cinq cent soixante-cinq ophthalmistes.

Dès l'arrivée au camp, la maladie sévit avec violence sur les soldats de ce régiment ; elle devint purulente, contagieuse et revêtit tous les caractères que l'on assigne à l'ophthalmie purulente, dite d'Égypte. Les progrès en étaient réellement effrayans. La première compagnie du troisième bataillon, forte d'environ cent soixante hommes, n'en comptait plus que quarante sous les armes ; son plus haut degré de violence s'est fait sentir vers le commencement de juin, sous l'influence des vents sud-ouest, passant subitement par fois au nord, avec une température constamment chaude et sèche.

Ces détails ont été recueillis jour par jour, par M. le docteur Florent-Cunier, chirurgien du régiment, qui a dressé les tableaux statistiques les plus complets, en y faisant entrer,

avec une patience infinie, toutes les circonstances susceptibles d'éclairer toutes les questions qui se rattachent à cette maladie. C'est ainsi qu'il a tenu compte de l'âge, de la vaccination, de la couleur des cheveux et des yeux, des métiers ou professions exercés avant d'entrer dans la carrière militaire, des habitudes de fumer, de priser, de chiquer ; de l'usage et de l'abus des boissons alcooliques, etc., de la durée de l'ophthalmie et du nombre de ses récidives ; et le résultat de toutes ces recherches statistiques, sans recourir à aucune autre preuve, démontre encore que l'ophthalmie de l'armée belge est contagieuse et miasmatique.

Quelque fussent, en effet, les circonstances individuelles énumérées dans ces statistiques, publiées dans le cahier de novembre 1838, de l'*Encyclographie des sciences médicales*, elles n'étaient qu'accessoires pour provoquer ou retarder le développement de l'épidémie.

J'arrive tout naturellement au traitement prophylactique de la blennorrhée ophthalmique des armées : un *consensus* très grand existe à cet égard entre tous les médecins, qui

demandent à l'unanimité l'anéantissement des causes prédisposantes et des causes efficientes : en première ligne, il faut placer l'éloignement absolu, intégral des rangs de l'armée, de tout individu infecté, quelle que soit l'époque récente ou non de l'invasion de la maladie, quelle que soit la légèreté du symptôme, fût-il même à l'état de prodrome? Une visite renouvelée deux fois dans un jour par des médecins experts, constaterait l'état sanitaire de tous les hommes de chaque compagnie; ceux qu'on éloignerait, seraient rangés en deux catégories, les uns considérés en état de suspicion, et les autres comme réellement infectés; et de là, ils seraient dirigés sur des dépôts qui réuniraient toutes les conditions hygiéniques, en rapport avec chacune de ces catégories, c'est-à-dire, qu'ils ne pourraient communiquer entr'eux. Ils ne sortiraient de ces dépôts, dont au moins un, serait établi dans chaque province (*); ils ne sortiraient, dis-je, de ces dépôts que pour passer encore pendant

(*) Il y a peu de temps qu'il existait trois dépôts d'ophthalmistes; le premier, au camp de Beverloo; le deu-

un certain temps dans des compagnies d'attente, préposées elles-mêmes à la garde des citadelles et des places fortes; et ce n'est qu'après ce triple contrôle que ces hommes pourraient être enfin réintégrés dans leurs corps respectifs.

Que l'on n'objecte pas à d'aussi sages, à d'aussi rigoureuses, mais à d'aussi efficaces mesures, la perturbation que ces changemens apporteraient dans les cadres de l'armée, à l'aggravation qu'ils feraient peser sur le budget de l'État; mais n'est-il pas déjà suffisamment grevé par les pensions de réforme, qu'il est obligé de payer à des militaires devenus aveugles et dont les bras restent inutiles pour l'agriculture. Les charges de l'Etat ne sont-elles pas aussi augmentées par le séjour permanent, dans les hôpitaux, depuis 1813, d'un nombre immense de soldats, dont le service serait sous les drapeaux. Le prix de la journée d'un homme à l'hôpital est au moins des deux tiers plus élevé que le prix de la journée passée au régiment.

xième, à Namur; le troisième, à Ypres, dans les Flandres. Depuis quelques mois, les deux premiers ont été réunis à celui d'Ypres.

Toutes les mesures que je propose, exécutées rigoureusement et sans délai, m'autorisent à croire, à la cessation complète de l'épidémie dans l'espace d'une année à dix-huit mois, c'est-à-dire, dans la durée de temps nécessaire à la guérison de ceux qui, dès ce jour, seraient soumis à toutes les mesures qui précèdent.

La blennorrhée ophthalmique persiste en effet en Belgique, par cela seul qu'elle y existe; elle s'alimente dans son propre foyer. Il est donc logiquement permis de croire qu'en l'éteignant tout entier et tout-à-coup, on verra cette épidémie abandonner ces riches et industrieuses contrées; et je fais des vœux pour que ce terrible fléau ne vienne pas apporter la désolation sur la France, épargnée jusqu'à présent par un de ces hasards heureux, que la science ne saurait expliquer et encore moins produire.

L'humanité me fait un devoir, M. le Ministre, de ne rappeler, que pour le blâmer, le conseil qui a été donné au gouvernement belge, de renvoyer dans leurs foyers, par des congés temporaires ou définitifs, les malheureux soldats atteints de la contagion, car on aurait eu

pour résultat de disséminer dans les villes et dans les campagnes cette funeste maladie.

Pour rassembler les matériaux nécessaires au rapport, que j'ai l'honneur de vous soumettre, M. le Ministre, j'ai dû n'épargner ni la peine, ni le temps, et ne rien négliger de ce qui pouvait m'aider à résoudre une question scientifique aussi importante que difficile, et servir à éclairer les gouvernemens sur les mesures à prendre dans l'intérêt des peuples, qu'ils sont appelés à protéger.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

L.-B. CAFFE.

Paris, 15 janvier 1839.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

RAPPORT

SUR UN MÉMOIRE DE M. LE DOCTEUR CAFFE,

RELATIF A

L'OPHTHALMIE

RÉGNANTE

EN BELGIQUE;

PAR MM. SANSON, RENOULT, GERARDIN ET BOUVIER.

Lu et adopté dans la séance du 26 *novembre* 1839.

(EXTRAIT DU TOME IV DU BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.)

MÉMOIRE

SUR L'OPHTHALMIE

RÉGNANTE

EN BELGIQUE.

« Messieurs, vous nous avez chargés, MM. Sanson, Renoult, Gérardin et Bouvier, de vous rendre compte d'un rapport *sur l'ophthalmie de l'armée belge*, adressé par M. Caffe, ancien chef de la clinique ophthalmique de l'Hôtel-Dieu de Paris, à M. le Ministre du commerce, qui a envoyé ce travail à votre examen.

» M. Caffe s'est rendu, en 1838, d'après une lettre de M. le Ministre du commerce, en Belgique, en Hollande et en Prusse ; il a visité à ses frais toutes les villes où se trouvaient des garnisons, des hôpitaux, des campemens ou des dépôts militaires, afin de recueillir des documens de toute espèce sur l'ophthalmie belge. Aidé du concours obligeant des médecins de

ces contrées, réunissant en un faisceau les lumières que pouvaient lui fournir leurs observations, les travaux déjà publiés et les faits intéressans qu'il avait sous les yeux, M. Caffe a pu arriver, comme nous le verrons, à des résultats tout-à-fait positifs sur divers points relatifs à l'ophthalmie des armées (*).

» Cette maladie s'est montrée en 1814; mais c'est surtout depuis 1830, après les mou-

(*) Dans une lettre lue à l'Académie par M. le secrétaire perpétuel, séance du 28 mai 1839, M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, écrivait : « Comme l'épidémie dont il est ici question » paraît s'attacher particulièrement aux corps armés, » mon prédécesseur avait cru devoir envoyer au mi- » nistre de la guerre le travail de M. Caffe, pensant » qu'on y trouverait des indications utiles pour préser- » ver nos troupes des atteintes d'une maladie qui a fait » et fait encore chaque jour beaucoup de ravages dans » l'armée belge : » et c'est alors que le conseil supérieur des armées, consulté par M. le ministre de la guerre sur le rapport de M. Caffe, s'est exprimé en ces termes : « Le travail rédigé par M. Caffe est plein d'intérêt; il prouve dans son auteur les connaissances les plus étendues, et mérite de fixer l'attention de l'autorité. Toutefois, il règne encore sur la nature de la maladie des dissentimens à l'égard de la contagion. C'est pourquoi le conseil de santé, tout en reconnaissant la bonté de l'ouvrage, et le recommandant à l'autorité

vemens de troupes qui suivirent la dernière révolution, qu'elle a sévi avec une grande intensité, au point d'atteindre un huitième des soldats et dans quelques régimens la moitié. Elle a frappé plus de cent mille individus depuis son invasion, et elle a privé de la vue un nombre considérable de militaires restés à la charge de l'État.

» Le gouvernement belge, pour combattre ce fléau, nomma une commission permanente, composée de professeurs et de praticiens nationaux, et fit, en outre, venir à ses frais des médecins ophthalmologistes de Vienne et de

comme digne d'encouragement, pense qu'il pourrait être renvoyé par M. le ministre du commerce et des travaux publics à l'Académie royale de médecine, comme au corps savant le plus compétant, pour en apprécier le mérite.

Signé : Pasquier père, baron Larrey, Gasc, Moizin, Faucher.

« C'est pour déférer à cet avis du conseil de santé que j'ai l'honneur de renvoyer à l'Académie le travail de M. Caffe, en vous priant, M. le secrétaire perpétuel, de me faire connaître le jugement que cette société savante en aura porté. »

Le ministre Cunin-Gridaine.

Berlin. Mais, malgré ses efforts et ceux des médecins distingués qu'il appelait à son aide, le mal ne fut point détruit, et l'on comptait encore, en 1838, 5,000 ophthalmiques environ dans une armée de 50,000 hommes. Un grand nombre de soldats étaient devenus aveugles, et rien n'annonçait la cessation prochaine de l'épidémie. Assurément une maladie aussi grave, aussi étendue, aussi rapprochée de nous, était de nature à éveiller l'attention de notre gouvernement, et l'on a lieu de s'étonner qu'aucune mesure n'eût encore été prise pour l'étudier sur les lieux et pour rechercher les moyens d'en arrêter la marche, si elle venait à franchir nos frontières.

» L'ophthalmie de l'armée belge, que M. Caffe nomme, avec les médecins belges, *blennorrhée oculaire*, *ophthalmo-blennorrhée*, *blennophthalmie*, est spécialement caractérisée par l'injection, le ramollissement, le gonflement de la muqueuse palpébro-oculaire, par le développement de granulations rouges sur les replis de cette membrane et la sécrétion d'un liquide d'abord séreux, puis mucoso-purulent, et enfin purulent.

» On peut distinguer dans cette affection, avec M. Caffe, trois variétés principales, qui en sont autant de degrés ou de périodes, quand elles se succèdent chez le même individu.

» Dans une première nuance, la paupière inférieure est gonflée ; quelques arborisations vasculaires rampent de la sclérotique à la cornée. La conjonctive palpébrale, tuméfiée, veloutée, d'un rouge uniforme, présente vers son repli semi-lunaire, un bourrelet sur lequel s'élèvent des saillies vésiculaires, molles, spongieuses, fréquemment circulaires à la paupière inférieure, plus souvent éparses à la paupière supérieure : ce sont les granulations ; symptômes dont le professeur Junken a le premier fait voir l'importance, et qu'on attribue au développement exagéré des papilles ou villosités que quelques personnes admettent dans la muqueuse oculaire. A ce degré, la conjonctive granuleuse cause peu de douleur et donne lieu seulement à une légère photophobie et à la sensation d'un grain de sable qui roulerait sous les paupières dans les mouvemens de l'œil. Il n'y a pas encore sécrétion mucoso-purulente.

» Dans une forme plus intense, la conjonc-

tive est partout épaissie et fortement boursouflée ; des vésicules acuminées se voient sur la sclérotique, mais surtout vis-à-vis le point d'union de cette membrane avec la cornée ; la surface interne des paupières est d'un rouge vif et couverte de granulations très rapprochées. Il se forme souvent alors un pannus vasculaire. Une couche albumineuse se dépose entre les lames superficielles de la cornée, et un liquide mucoso-purulent s'amasse sous les paupières, d'où il s'échappe par la pression exercée sur leur face externe.

» Il n'y a qu'un pas de là, au degré le plus élevé de l'ophthalmo-blennorrhée. Dans cet état sur-aigu, les paupières tuméfiées offrent une couleur rouge violacée ; on suit sur la peau le trajet des vaisseaux devenus variqueux ; un pus abondant s'écoule des paupières ; quand on les écarte, il inonde les joues, qui en sont excoriées. Une tache pulpeuse, blanchâtre, se montre alors sur la cornée ramollie, qui se perfore dans ce point, soit par ulcération, soit par une véritable gangrène ; les humeurs de l'œil s'écoulent, et la cécité devient complète.

» D'autres fois l'ulcération n'atteint qu'une

partie de l'épaisseur de la cornée, amenant à sa suite une simple opacité, également incompatible avec la vision.

» Dans d'autres cas, qui aujourd'hui paraissent les plus communs, l'ophthalmie est chronique dès le début ou après une période aiguë plus ou moins courte. La conjonctive reste injectée, gonflée, blafarde; les granulations persistent, avec une sécrétion moins abondante et mucoso-séreuse; la cornée se couvre d'un nuage qui trouble la vision. Cet état peut se prolonger fort longtemps; il expose sans cesse le malade au développement de l'état aigu.

» M. Caffe distingue avec soin l'ophthalmie des armées des autres formes de cette affection qui lui sont le plus analogues, telles que l'ophthalmie blennorrhagique, l'ophthalmie catarrhale, sporadique ou épidémique, l'ophthalmie puriforme des enfans, qui peut aussi affecter les adultes, et qui se rapproche alors beaucoup de l'ophthalmie militaire. La présence des granulations, sous forme chronique ou latente, avant l'explosion de l'état aigu, lui fournit un des phénomènes les plus caractéristiques

de l'ophthalmie belge, bien qu'il reconnaisse que ce symptôme n'appartient pas exclusivement à cette dernière, et qu'il l'ait même vu manquer, avec M. Hairion, de Louvain, dans des cas qui débutaient par l'état aigu.

» L'importante recherche de l'étiologie et du mode d'extension de cette cruelle affection a donné lieu, depuis vingt-cinq ans, à des discussions animées et à une foule d'écrits, la plupart inconnus en France. M. Caffe discute avec détail toutes les opinions émises à ce sujet, et, tout en se déclarant en faveur des contagionistes, il présente, sans les affaiblir, les argumens du parti contraire, et les combat par des faits.

» C'est ainsi qu'il fait voir qu'on ne peut attribuer l'ophthalmie belge à l'introduction entre les paupières de la craie qui sert à entretenir les buffleteries des soldats, ou du tripoli employé dans le nettoyage des boutons et des ornemens de cuivre des uniformes, puisque des régimens qui ne se servent pas de ces substances n'en ont pas moins été en proie à l'épidémie, et qu'au contraire l'ophthalmie ne s'est pas montrée parmi d'autres troupes européen-

nes qui font un grand usage des mêmes matières.

» M. Caffe démontre également que cette maladie n'est point due au régime alimentaire du soldat, à l'abus des boissons spiritueuses, à la coupe trop fréquente des cheveux, aux fatigues, aux suppressions brusques de la transpiration cutanée, aux affections morales tristes, telles que la nostalgie, aux fumigations chlorurées, employées dans le traitement de la gale ou de la syphilis, à l'insalubrité des casernes, à leur mauvaise tenue, admise, à ce qu'il paraît, un peu légèrement par M. Junken.

» M. Caffe réfute, en particulier, le système des compressionistes, qui a longtemps joui d'une grande faveur, quoique battu en brèche par plusieurs écrivains, parmi lesquels nous citerons MM. Fallot et Varlez, Marius, Fl. Cunier, qui ont opposé d'excellens argumens à M. Vleminckx, inspecteur-général du service de santé et chaud partisan de ce système.

Dans ce système, c'est la compression du cou par un col dur et par le collet de l'habit, celle du front par un schako résistant et lourd,

qui, en gênant la circulation veineuse, prédisposent la conjonctive à s'affecter par les irritations les plus légères, et qui, en conséquence, doivent être considérées comme les premières causes de l'ophthalmie militaire. On explique ainsi pourquoi l'ophthalmie sévit plus spécialement dans les régimens d'infanterie, d'ailleurs plus exposés à l'encombrement dans les casernes et autres causes accidentelles de phlegmasie oculaire ; pourquoi le plus grand nombre d'ophthalmies se déclarent-elles après la fatigue des exercices ou des marches forcées, après la garde descendante et une nuit passée sur le lit de camp.

» Mais l'uniforme français, avant 1830, n'exerçait pas moins de compression sur la tête et le cou, et pourtant il n'a point produit d'ophthalmie épidémique parmi nos troupes. En Belgique même, certains régimens en ont été complètement exempts, quoique vêtus de même que les autres. Les jeunes miliciens, qui n'ont pas encore ressenti les effets de la compression, sont souvent atteints dès les premiers jours de leur arrivée dans les corps où règne l'ophthalmie. Enfin, et cet argument

dispense de tout autre, de nombreuses tentatives pour éteindre le fléau, au moyen d'une réforme complète dans l'habillement du soldat, n'ont pas répondu aux espérances qu'en avaient conçues les partisans de ce système. La maladie a malheureusement continué en dépit de leurs prévisions.

» Une seule considération doit faire rejeter toutes les explications exclusivement fondées sur la position spéciale du soldat sous le point de vue hygiénique ; c'est que, bien que cette position soit à peu de chose près la même dans toutes les armées d'Europe, l'épidémie reste pourtant limitée à certains corps, même en Belgique, et n'a paru qu'à de longs intervalles dans les régimens anglais, français, italiens, hanovriens, prussiens, autrichiens et maltais. Les circonstances qui tiennent à la condition du soldat ne font donc que favoriser l'action d'une cause plus puissante et moins saisissable, qu'il faut chercher ailleurs. Cette cause, M. Caffe croit la trouver dans la propriété contagieuse de la maladie, susceptible de se communiquer, soit par l'inoculation directe, par le transport sur l'œil sain de la matière sécrétée par l'œil

malade, au moyen des doigts, des linges, des fluides imprégnés de cette matière, soit par contagion médiate ou infection de l'air chargé des miasmes produits par l'évaporation du liquide sécrété dans cette affection.

» La transmission de l'ophthalmie belge par le contact immédiat du produit de la sécrétion de l'œil, est aujourd'hui reconnue de ceux-là même qui ne lui accordent qu'un rôle secondaire dans la production ou dans l'extension de l'épidémie. Si l'on pouvait encore douter de ce fait, on serait convaincu par les preuves que M. Caffe en a fournies.

» Non-seulement on a réussi à inoculer l'ophthalmie sur des chiens, des chats et des cochons d'Inde; mais le même résultat a été obtenu chez l'homme, soit qu'on eût choisi une cornée opaque pour y déposer le liquide virulent, soit qu'une foi trop robuste dans la non-contagion eût fait soumettre des yeux sains à la même expérience. M. de Condé croit même avoir découvert un liquide virulent spécial, contenu dans des vésicules que M. Caffe a pu aussi distinguer à la loupe, et d'où il a pu faire suinter un liquide séreux.

» Les exemples d'inoculation accidentelle fourmillent, pour ainsi dire, dans les écrits des médecins belges. Nous en citerons quelques-uns pris au hasard.

» M. Fallot raconte que, le 25 janvier 1834, il n'y avait pas une seule blépharophthalmie dans la garnison de Namur. Ce même jour, deux entrèrent à l'hôpital, et dès ce moment, le mal se répandit de plus en plus. Deux infirmiers furent atteints, et tous deux perdirent un œil.

» M. le docteur Ausroul a communiqué, en 1835, à la commission médicale du Brabant quatre faits de ce genre; en voici la substance :

» Leroi, milicien, rentre dans ses foyers en mars 1824, sortant de l'hôpital militaire de Bruxelles avec une ophthalmie. Son père, qui jusque-là n'avait point éprouvé de maladie des yeux, est atteint, quelques jours après son arrivée, d'une violente conjonctivite. Sa femme et leurs cinq enfans, frères et sœurs du milicien, contractent successivement la même affection.

» Vandermoose, autre milicien atteint

d'ophthalmie, retourne chez lui en septembre 1824, sortant du même hôpital, immédiate-après son arrivée, sa sœur est attaquée d'une inflammation vive de l'œil.

» Joseph Delabit revient dans sa famille en 1823, portant une ophthalmie. Sa mère, son frère et une de ses sœurs sont atteints peu après d'ophthalmies graves. Le père et la fille aînée furent seuls préservés.

» En 1835, Lambert Delabit, atteint d'une ophthalmie, revient en permission chez ses parens. La même affection se déclare chez son père, sa mère et ses cinq frères et sœurs, jusque-là exempts de maux d'yeux.

» Un travail récent de M. Hairion, professeur à l'Université de Louvain, contient le fait suivant :

» Un soldat, ayant l'ophthalmie militaire, retourne dans ses foyers; deux membres de sa famille deviennent aveugles et trois borgnes par suite de la contagion. Dix ans après, ce militaire vient se faire traiter à l'Institut ophthalmiatrique de Mons. M. le docteur François, ayant porté aux yeux par mégarde, après l'avoir examiné, ses doigts imprégnés

d'une très petite quantité de pus, fut pris d'une ophthalmie qui dura près de six mois. Un infirmier, n'ayant point suivi le conseil qui lui avait été donné de ne faire usage d'aucun des objets qui avaient servi au malade, contracta une ophthalmie qui le rendit aveugle.

» On a vu, à Arlon, un bataillon logé chez les bourgeois leur communiquer l'ophthalmie, et jusqu'à cinq ou six habitans en être atteints dans la même maison.

» La contagion miasmatique a rencontré plus d'adversaires que la contagion immédiate. En effet, elle tombe moins sous les sens, et il est presque toujours difficile de démontrer que les malades infectés de cette manière ne l'ont pas été par un contact plus direct. Cependant, si l'on considère l'influence que doit exercer sur la conjonctive une atmosphère resserrée, viciée par les exhalaisons de la matière purulente des ophthalmiques, dans les casernes, les hôpitaux, les camps, les corps-de-garde, la rapide propagation de la maladie et sa prompte aggravation dans les lieux où l'air est mal renouvelé, quelques précautions que l'on prenne contre la con-

tagion immédiate, on sera disposé à attribuer à l'infection miasmatique au moins une part dans la production de l'épidémie.

» Au reste, la contagion de l'ophthalmie n'exclut pas son développement spontané sous l'influence des causes générales du catarrhe oculaire, et il est même présumable que telle a été, en Belgique, l'origine première de la maladie, bien que l'on ait avancé, sans le prouver, qu'elle avait été importée d'Egypte. On sait que cette dernière opinion a également été professée dans d'autres contrées de l'Europe, à l'occasion des épidémies d'ophthalmie purulente qui y ont sévi depuis la campagne d'Egypte, et l'on se rappelle la discussion soulevée au sein de l'ancienne société de la Faculté, par l'exposé que M. Roux fit de cette doctrine dans la relation de son voyage à Londres, en 1814. Notre respectable collègue, M. Larrey, soutint alors, comme il l'a imprimé depuis dans le tome 1er de sa *Clinique chirurgicale*, que les militaires revenus d'Égypte avec l'ophthalmie ne pouvaient l'avoir transmise, puisque, en France, ils ne l'avaient point communiquée à d'autres indi-

vidus, soit dans les hôpitaux, soit à l'hôtel des Invalides; que d'après ses observations, la propagation du mal dans les salles de blessés, en Egypte, dépendait des intempéries de l'atmosphère et non du voisinage des ophthalmiques, et que la même cause avait dû donner lieu aux mêmes effets dans d'autres pays. Quelque solution qu'on donne à cette question, heureusement d'un intérêt secondaire sous le rapport de la pratique, on conçoit, comme l'a très bien fait sentir M. Laugier dans son excellent article *Blennophthalmie* du *Dictionnaire de médecine*, que les causes multipliées qui rendent cette affection endémique en Egypte, aient paru suffisantes pour expliquer son développement et son extension, tandis qu'en Europe, et en Belgique en particulier, l'absence ou le peu d'intensité de ces causes, laisse nécessairement une part beaucoup plus large à la contagion.

» La blennophthalmie qui existe en permanence, à Paris, dans l'hôpital des Enfans et l'hospice des Orphelins, confirme en tout point les idées de M. Caffe sur l'ophthalmie belge, avec laquelle elle offre plus d'un trait

de ressemblance. Assez bénigne à certaines époques, et bornée à un petit nombre d'individus, cette affection acquiert plus d'intensité dans des conditions particulières, qui paraissent dépendre des influences atmosphériques. Elle se répand alors avec violence par voie de contagion médiate ou immédiate, présentant la même acuité, la même purulence que l'ophthalmie militaire, le même boursoufflement de la conjonctive, laquelle se recouvre également de granulations, phénomène déjà signalé par Mongenot dans l'*Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux*, Paris 1819. Le danger de la perte de la vue n'est pas moins grand dans cette maladie que dans l'ophthalmie des armées, comme le montre une description de l'épidémie de 1818, consignée par M. Jadelot dans le même recueil. Votre rapporteur a été témoin, en 1832, d'une épidémie semblable, à l'hôpital temporaire des Bons-Hommes, où se trouvaient réunis cent et quelques enfans, orphelins du choléra, qui, entassés dans la maison de refuge de l'Oursine, y avaient été atteints d'une ophthalmie purulente, dont la description a été

publiée par MM. Piorry et Bourjot Saint-Hilaire. Plusieurs infirmières des Bons-Hommes contractèrent la maladie ; l'une d'elles devint aveugle. Une religieuse resta aussi privée de la vue, et un élève en médecine, attaché à l'établissement, perdit un œil. La contagion ne peut être ici contestée, puisqu'il n'y avait point d'ophthalmie dans la localité avant l'arrivée de ces enfans.

» Le traitement de l'ophthalmie militaire a fixé d'une manière spéciale l'attention de M. Caffe. Son travail fait connaître particulièrement les moyens chirurgicaux employés avec avantage pour détruire les granulations de la conjonctive, lorsqu'elles ont résisté au traitement dirigé contre l'inflammation de l'appareil oculaire. Il signale les meilleurs procédés de cautérisation et d'excision de cette membrane, ainsi que les circonstances qui indiquent l'application de l'une ou de l'autre méthode.

» L'expérience a prouvé que la réunion des ophthalmiques rend leur guérison plus difficile, surtout s'ils sont renfermés dans un espace trop étroit relativement à leur nombre.

Il est donc essentiel, pour le succès du traitement, de les soustraire à l'influence d'un pareil foyer d'infection. M. Caffe conseille dans ce but la dissémination au loin des soldats atteints d'ophthalmie et le bivouac en rase campagne, sous l'influence d'un air sec et vif. Il a recueilli de nombreux exemples des bons effets de cette mesure; un des plus remarquables a été fourni par M. Lepage, qui parvint par ce moyen à enrayer la marche d'une ophthalmie qui avait déjà frappé cinq à six cents hommes dans un seul régiment, au camp de Diest.

» Prévenir le contact des malades avec les individus sains, en isolant les premiers, est le moyen indiqué par M. Caffe pour obtenir la cessation de l'épidémie. Il propose pour extirper ce fléau :

» 1° D'éloigner des rangs de l'armée tout individu menacé ou affecté d'ophthalmie purulente, à quelque degré que soit la maladie, en faisant constater deux fois le jour, par des médecins experts l'état sanitaire des hommes de chaque compagnie.

2° De diriger sur des dépôts différens, qui

seraient disséminés dans toutes les provinces, les hommes considérés comme en état de suspicion et ceux qui seraient réellement infectés.

» 3° De ne réintégrer ces hommes dans leurs corps respectifs qu'après leur avoir fait passer un certain temps, au sortir des dépôts, dans des compagnies d'attente, que l'on pourrait préposer à la garde des citadelles et des places fortes.

» La réussite de ce plan rigoureusement exécuté n'exigerait, dit l'auteur, que l'espace de temps nécessaire à la guérison de ceux qui dès ce jour seraient soumis aux mesures indiquées. Privée de l'aliment qui entretient son activité, l'épidémie s'évanouirait complètement par l'entière extinction de son foyer.

» Ces vues nous ont paru fondées en principe ; elles s'appuient sur des documens d'une valeur incontestable. Toutefois c'est à l'expérience seule qu'il appartient de prononcer définitivement sur leur degré de certitude.

» En somme, le travail de M. le docteur Caffe sur l'ophthalmie belge décèle un observateur éclairé et laborieux, et il mérite à

tous égards de fixer l'attention de M. le ministre ; il contient des faits d'une haute importance, qui témoignent que son auteur n'a rien négligé de ce qui pouvait éclairer les gouvernemens qui s'y trouvent intéressés. Il est à désirer que notre estimable confrère soit à même d'étendre encore le cercle de ses observations et de compléter la démonstration d'une doctrine dont les preuves ne sauraient être trop nombreuses.

» M. Caffe a joint à son Mémoire des recherches statistiques intéressantes sur les productions de la Belgique, sur sa population, sa mortalité, ses causes de mort, sur la nature des délits qui y sont commis, ainsi qu'une description complète de ses eaux minérales, et d'autres détails propres à faire connaître sous toutes ses faces ce pays et ses habitans, persuadé, dit-il en terminant, « que la con-» naissance de l'homme doit toujours accom-» pagner celle du pays qu'il habite. »

Signé : Sanson, Renoult,
Gérardin, Bouvier.

Paris, le 1 février 1840.

A M. le docteur Caffe.

Monsieur,

L'Académie royale de médecine m'a adressé le rapport que je lui ai demandé sur le travail que vous aviez bien voulu me soumettre, au retour du voyage que vous aviez entrepris, sous les auspices de l'administration, en Belgique, en Hollande et en Prusse, pour étudier l'épidémie ophthalmique qui a particulièrement sévi depuis quelques années dans l'armée belge.

Je ne crois pas nécessaire, monsieur, de vous envoyer une copie de ce rapport, qui a été imprimé dans le bulletin de l'Académie; je me plais seulement à transcrire les conclusions, portant, « que votre travail sur l'ophthalmie belge décèle un observateur éclairé et laborieux; qu'il contient des faits d'une haute importance, qui témoignent que vous n'avez rien négligé de ce qui pouvait contribuer à résoudre une question aussi grave, ainsi qu'à éclairer les gouvernemens qui s'y trouvent intéressés, qu'il est à désirer que vous soyez à même d'étendre encore le cercle de vos observations et de compléter la démonstration d'une doctrine dont les preuves ne sauraient être trop nombreuses. »

Je n'ai rien à ajouter, monsieur, à cet honorable témoignage, si ce n'est l'expression de ma haute approbation, pour le zèle désintéressé avec lequel vous avez rempli la tâche que vous vous êtes imposée. S'il se présente quelqu'occasion de mettre à profit votre dévouement et votre expérience, je la saisirai avec empressement.

J'ai l'honneur de vous saluer avec une parfaite considération,

Le ministre, secrétaire d'Etat,
de l'agriculture et du commerce,

CUNIN-GRIDAINE.

[PERREAU, J. A.]

AVANT-PROPOS.

COMMENT se fait-il qu'ayant tant d'intérêt à nous connoître, nous en mettions si peu à nous étudier ; que cette science de l'homme soit ou généralement si négligée, ou si infructueusement cultivée, même lorsque nous paroissons le plus nous en occuper ? Il m'a semblé que cela pouvoit ainsi s'expliquer.

Tantôt exaltés au-delà du point où nous sommes placés, tantôt rabaissés à la seule animalité, mais toujours également jetés hors des voies de notre nature, rebutés de fatigues et d'incertitudes, souvent nous nous arrêtons dès les premiers pas que nous essayons de faire dans cette étude, et nous préférons tout naturellement le calme de l'ignorance au tourment d'un travail aussi pénible qu'inutile.

Aussi souvent encore, épris de nos

erreurs, nous continuons de nous engager de plus en plus dans les fausses routes où nous avons commencé de marcher, et nous achevons bientôt de nous égarer de manière à nous rendre impossible tout retour à la vérité.

Voilà comme en ne faisant rien, ou en faisant tout le contraire de ce que nous devrions faire pour parvenir à nous connoître, nous n'avons pas plus sujet de nous étonner de l'ignorance dans laquelle nous restons, que de l'erreur dont nous devenons le jouet.

Mais comment pourrions nous rendre à cette belle étude tout son intérêt, et nous rendre ainsi à nous-mêmes l'espoir d'en tirer tout le profit que nous avons droit de nous en promettre?

Ce seroit, je crois, en commençant par nous dépouiller de cet orgueil si funeste qui, tour-à-tour et avec une égale témérité, sans consulter jamais d'autre autorité que la sienne, assure tout et ne

convient de rien : ce seroit en nous remettant de bonne foi en présence de la nature (1), en l'interrogeant avec simplicité et modestie loin du tumulte des opinions. Je serois bien trompé, si alors elle ne nous disoit clairement, quelles que soient d'ailleurs nos destinées, que rien de tout ce qui nous est nécessaire ici, pour nous diriger sûrement et nous assurer tout le bonheur dont nous sommes susceptibles, ne nous a été refusé, que nous avons en nous tous les moyens de fournir, sans tant de plaintes et de murmures, ce cours rapide de notre durée, si nous consentons à en reconnoître l'ordre et les loix.

Nos erreurs en tout viennent moins, peut-être, de ce que nous ignorons entièrement, que de ce que nous savons mal et prétendons savoir : c'est-à-dire, que ce ne sont pas tant les connoissances qui nous manquent, que l'ordre dans lequel nous devrions les réunir. Un de

nos plus grands défauts, sur-tout, est de poursuivre avec ardeur chacune de ces connoissances isolément, sans faire aucun cas de ses relations avec les autres : car alors nous n'arrivons qu'à des résultats partiels, souvent incertains, et toujours faux, quand nous les donnons pour des résultats généraux et absolus.

Ce défaut, si aisé à remarquer dans la manière dont nous étudions presque toutes les autres sciences, est bien plus frappant encore dans l'étude que nous faisons de celles qui ont plus immédiatement rapport à nous-mêmes. Nous semblons alors former de l'homme, pour chacune d'elles, un être particulier, uniquement composé des attributs, de la recherche et de l'examen desquels nous nous sommes occupés.

Ainsi, tel de nous qui ne l'aura considéré que sous l'aspect de ses qualités physiques, ne voudra reconnoître que ces qualités pour causes des plus surpre-

nants phénomènes de l'intelligence et de la moralité : ce sera donc par la seule irritabilité ou tel autre principe du même genre, qu'il prétendra vous les faire entendre : il vous expliquera, si vous voulez l'écouter, avec la même facilité, sans hésiter, et toujours par les loix du même mécanisme, la vision pure d'un rayon rouge ou bleu, et les calculs de Newton sur la lumière ; la douleur d'une migraine, et celle que fait éprouver le remords d'une action criminelle.

Tel autre à son tour perdu, dans le vague des plus étranges systêmes, ne vous parlera pas plus du corps que s'il n'existoit pas ; il ne vous entretiendra que d'inintelligibles abstractions, ou, comme s'il n'avoit toujours à faire qu'à de purs esprits, il vous donnera des préceptes, et vous proposera des loix également impraticables.

L'homme nous échappe dès l'instant où nous voulons le diviser. Encore une fois,

si nous ne le considérons que dans son organisation, comme un des anneaux de cette chaîne de vie et de sensibilité qui unit toutes les espèces animées, ce n'est plus lui. Que deviendront, en effet, tant d'autres facultés dont la destination ne peut plus s'expliquer d'une manière supportable dans l'hypothèse de ce seul genre d'existence ?

Si, d'une autre part, nous nous obstinons à ne nous occuper que de ses facultés intellectuelles, sans égard à leurs rapports avec les facultés organiques, nous ne faisons encore que nous égarer à la recherche d'un être phantastique impossible à saisir : bientôt de ces régions inconnues où nous l'aurons si follement poursuivi, le cri de ses besoins nous rappellera malgré nous à la terre, et nous forcera de convenir que c'est-là aussi que nous devons l'étudier, si nous voulons le connoître. Ne le divisons donc plus pour rechercher ce qu'il est : observons-le

constamment dans cet ordre particulier à lui seul, où, par la plus étonnante des merveilles que puisse offrir l'étude de tous les êtres vivants, l'intelligence vient unir son action aux affections des sens, et se confondre avec elles.

Tel est le double point de vue sous lequel je présente ici l'homme. J'ai choisi le cadre des principales époques de la vie, comme celui dans lequel je pouvois plus facilement le montrer toujours à la fois, tout entier, et suivre sans interruption dans les deux ordres auxquels il appartient, les rapports de toutes ses facultés.

En recevant l'enfant à sa naissance, des mains de la nature, nous recueillerons fidellement les premiers avis qu'elle nous donne pour sa conservation. Si nous continuons de la consulter avec le même intérêt, et de l'écouter avec la même docilité, nous apprendrons d'elle à éviter tous les dangers dont nos fausses théories menacent cet âge si intéressant (2). Nous

saurons bientôt que les loix de son développement sont les seules règles de son éducation, et que nous n'avons rien à faire que de l'aider à croître.

Ce sera toujours en suivant pas à pas cette marche de l'accroissement, que nous arriverons à l'époque de cette seconde naissance, de cette existence nouvelle où l'enfant va s'élever au rang de l'homme. Là, nous découvrirons encore les intentions de la nature dans les defauts mêmes que nous reprochons à cet âge heureux; là, dis-je, nous reconnoîtrons qu'elle ne le livre à tant d'illusions et ne l'abandonne à toute l'impétuosité de ses desirs, que pour épuiser tout ce que les sens et l'imagination pourroient conserver de nuisible aux fonctions d'un autre âge; qu'elle n'accumule enfin tant d'orages sur ce jour si rapide de la jeunesse, que pour lui faire succéder avec plus de sûreté le jour pur et calme de la raison.

Parvenus à ce point, nous y contem-

plerons l'homme dans toute la perfection de son être. Après avoir rassemblé quelques-uns de ces traits extérieurs qui, seuls et au premier aspect, suffisent pour annoncer ce qu'il est, et indiquer la place qui lui est destinée, nous arrêterons quelques instants nos regards sur les prodiges de son intelligence; nous le verrons embrasser de sa pensée l'infini des tems et de l'espace, souvent surprendre les secrets de la nature, s'en approprier la puissance, la contraindre en quelque sorte de se prêter à ses plans et de reconnoître son empire. Heureux ou malheureux, vertueux ou coupable, ne se déterminant jamais que d'après ses propres délibérations, jusqu'e dans ses excès même, il nous forcera d'admirer l'impérissable caractère de son indépendance.

Nous l'observerons enfin dans l'ordre de son décroissement, comme nous l'avons observé dans celui de son accroissement; nous y retrouverons la continuité

de ce plan de sagesse et de prévoyante bonté dans lequel l'auteur de la vie a coordonné entr'eux tous les instants de notre durée : nous nous assurerons que ce dernier âge n'a de vraiment redoutables pour nous que les maux dont le chargent les excès des âges antérieurs, que ses privations et ses infirmités sont faciles à supporter quand nous n'y mêlons rien d'étranger en regrets et en remords, et qu'il a aussi ses jouissances. Nous le considérerons enfin comme l'âge destiné à recueillir dans un doux repos, au milieu des hommages des générations nouvelles, les fruits d'une vie exempte de reproches.

Tel est à-peu-près l'ordre que j'ai suivi dans cet ouvrage. Quoique les principes qu'il renferme puissent également s'appliquer aux deux sexes considérés dans l'espèce, j'ai cru cependant devoir y ajouter ici, comme je l'ai fait dans mes séances au lycée, quelques observations plus particulièrement relatives aux femmes. On

verra que toujours attaché au même plan, je me suis bien gardé de séparer l'action de leurs facultés morales de celles de leurs facultés physiques. C'est donc dans les loix qui résultent pour elles, comme pour nous, des rapports de cette double action, que j'ai aussi recherché la raison de leurs droits et de leurs devoirs, et la vraie source de tous leurs avantages.

Mon intention, suffisamment annoncée par ce titre d'*études*, n'ayant été que celle de rappeller d'importantes vérités, et d'en faciliter la recherche, j'ai dû prendre tous les moyens d'arriver à cette fin. Voilà pourquoi, par exemple, à l'article où je parle des divers motifs qui doivent engager les mères à nourrir elles-mêmes leurs enfants, j'ai cru pouvoir répéter sur ce sujet tout ce qui m'a paru bon à être redit. Il en est d'ailleurs des ouvrages de certains hommes, comme il en est de ceux mêmes de la nature : ils appartiennent à tout le monde ; c'est à

l'usage qu'on en fait à justifier le droit d'y puiser. Je saisis avec reconnoissance, cette occasion de rendre hommage à tous les écrivains, des lumières desquels j'ai tâché de profiter. Dans l'impossibilité où je suis de distinguer chacun d'eux comme il mériteroit de l'être, je me bornerai à remercier plus particulièrement, de ce que je lui dois, l'auteur du savant et charmant écrit sur le *système physique et moral de la femme.*

En réduisant tous mes prétentions à celle d'être utile, je laisse à d'autres l'honneur de passer, dans cette immense carrière, le terme où mes foibles moyens m'ont contraint de m'arrêter. Je me croirai suffisamment récompensé de mon travail, et bien au-delà de mes espérances, si j'ai pu épargner les plus foibles peines à l'enfance, et donner des conseils utiles à la jeunesse ; si j'ai pu raviver, dans l'âge de la force, le sentiment de sa dignité, et calmer enfin quelques-unes des plaintes de la vieillesse.

ÉTUDES

ÉTUDES
DE L'HOMME
PHYSIQUE ET MORAL.

L'ENFANCE.

De tous les êtres appelés à la vie, l'homme est le seul dont la naissance paroisse aussi constamment accompagnée de la douleur. Pénétré de toutes parts d'impressions déchirantes, enchaîné par une immobilité absolue, l'enfant n'a de moyens d'échapper, et à la souffrance qui l'obsède, et à la mort qui déja le menace, que dans les secours étrangers qu'implorent ses plaintes et ses cris.

L'animal ouvre plus tard que lui les yeux

à la lumière, mais c'est à l'instant où il peut faire usage de ce sens, et distinguer les objets. Dans plusieurs espèces, il s'élance du sein de la mère, déja plein de confiance en ses propres forces, et guidé par un sentiment qui ne lui permet pas de se tromper sur leur emploi : dans presque toutes les autres, il sort promptement de l'état d'enfance : sans attendre de pénibles développemens, il sait bientôt pourvoir à sa nourriture, et veiller seul à sa conservation (3). Cette marche est à-peu-près la même, si vous en exceptez l'homme, pour tout le reste de l'animalité. Où peut être, relativement à lui, la raison d'une différence si marquée ? Car celle que l'on tire de la durée de sa vie, pour rendre compte de ce long état de foiblesse, dans l'enfance, ne satisfait à rien de ce que nous demandons. Pourquoi ces premiers avantages, dont jouissent tous les autres êtres animés, lui sont-ils refusés ? Pourquoi la nature paroit-elle l'abandonner dans un oubli aussi profond ? Lui seroit-il moins cher que l'insecte, dont elle prend soin avec tant d'intérêt ? Pourquoi enfin ne lui donne-t-elle pas ce guide intérieur et si fidèle, qu'elle accorde à tous ? Il rampe également, privé de raison et d'instinct, sans lumières pour

chercher et distinguer ce qui lui convient, comme il est sans force pour le saisir. Encore une fois, la nature seroit-elle donc inattentive et cruelle pour lui seul ? Non, sans doute, elle a ses raisons pour le traiter ainsi. Ne nous pressons pas d'accuser d'oubli, ou de malveillance, cette intelligence suprême, cette universelle et prévoyante bonté, dont nous admirons d'ailleurs l'action continuelle dans la distribution de la vie, et dans la profusion des moyens propres à la conserver. N'accusons que notre ignorance, et le peu d'attention que nous mettons si souvent à rechercher ce qu'il nous importe le plus de connoître. Non, la nature n'a pas délaissé l'homme. Qu'il s'applaudisse, au contraire, dans le sentiment de sa dignité, de cette noble prédilection dont elle l'honore, car c'est pour lui seul qu'elle paroît avoir ici changé de plan. Il semble qu'elle ait voulu dès ce moment même, marquer la distance qui le sépare de la brute. Cet abandon, dans lequel on l'accuse d'oublier son enfance, recèle les incontestables preuves de la supériorité qu'elle lui donne sur toutes les espèces créées. Elle respecte trop sa liberté, pour en laisser approcher l'instinct, dans le tems même où il

paroîtroit lui être si nécessaire. Eh! qui sait, si sa raison un jour ne se prévaudroit pas, pour justifier ses propres excès, d'avoir été liée sous l'apparence de ces premiers secours, par des appétits prédominans? Mais, tout en paroissant l'abandonner, voyez cependant quels puissans moyens la nature emploie d'ailleurs, pour assurer l'existence de cet être si foible, et pour suppléer, par eux, si long-tems encore après sa naissance, aux facultés qui lui manquent. Elle a gravé pour lui dans le cœur, de ses semblables un sentiment profond d'intérêt, qui a la sûreté de l'instinct. Ce sentiment ne cessera pas de veiller sur lui, et, comme nous le verrons, bien au-delà du tems où les premières lueurs de sa raison auront commencé de le diriger. Oui, ses plaintes seront entendues : la tendre sollicitude d'une mère ne manquera pas d'y répondre à tous les instans du jour et de la nuit : elle ne s'occupera plus d'aucun autre travail, elle sera toute entière à cet unique soin, elle ne connoîtra plus de plaisir que celui de remplir ce devoir sacré : son repos sera fréquemment interrompu ; mais elle n'éprouvera jamais ni dégoûts, ni fatigues. Ces soins pénétreront jusqu'à la

moralité, ils s'y attacheront par de profondes racines. L'amour maternel, si promptement éteint dans toutes les espèces d'animaux, par la seule cessation du besoin, s'étend, dans l'espèce humaine, sur le cours entier de la plus longue vie, pour y porter les jouissances des plus purs et des plus délicieux sentimens. Mères tendres, enfans reconnoissans, c'est dans vos cœurs que je dépose ces premières réflexions.

La nourriture première, qui convient à l'enfant, est préparée, par la nature même, dans le sein qui l'a porté. On ne doit recourir à un lait étranger que dans les circonstances malheureuses, où il est physiquement impossible à la mère de nourrir. Ce cas seroit aussi rare qu'il est commun aujourd'hui, si les femmes vouloient sincèrement se rapprocher d'un ordre, que pour leur propre bonheur, elles n'auroient jamais dû violer. Je sais bien que la vie qu'elles mènent, pour la plupart, sur-tout dans les grandes villes, et dans presque toutes les classes, ne peut guère se concilier avec celle que prescrivent les devoirs d'une nourrice; mais ce que je crois bien savoir aussi, c'est qu'il faut, abstraction faite de tout ce qu'on doit en craindre

de dangereux pour l'enfant, qu'elles se vouent, par l'indifférence avec laquelle on les voit traiter cette obligation, à des infirmités, à des tourmens d'autant plus cruels, qu'ils sont mérités.

J'espère qu'on me saura quelque gré de joindre ici quelques observations, à celles que nos meilleurs écrivains ont déja faites tant de fois sur ce même sujet; il est d'une telle importance qu'on ne peut trop y revenir.

Le premier effet de l'oubli de ce devoir, est de briser de toutes parts les liens les plus sacrés.

Je vois ici une femme qui trop souvent abandonne, avec la plus criminelle indifférence, à la merci d'une étrangère, le dépôt que la nature lui a confié, et qu'elle n'a confié qu'à elle seule; là une malheureuse, mère qui, séduite, entraînée par la cupidité, ou forcée par la misère (qu'il faudroit autrement secourir) refuse sa mamelle à son enfant, pour l'offrir à un enfant étranger. Quelqu'insensibles que l'habitude nous rende à l'horreur qu'il doit inspirer, les suites de ce double attentat contre la nature, n'en sont pas moins funestes. N'en doutons pas,

voilà, comme nous le verrons, une des premières causes au moral, de notre dépravation, et, au physique, de l'abâtardissement des races, de la laideur, de la dégradation de l'espèce, de la mort d'une quantité prodigieuse d'enfans, et de tant de maladies, qui finissent par dévorer les mères elles-mêmes.

L'état de nourrice exige d'une femme toutes les vertus de son sexe; une vie sédentaire, mais cependant active dans l'intérieur, l'abstinence des plaisirs qui entraînent trop de tumulte et de dissipation. Or il est aisé de reconnoître, d'après ce seul apperçu, comment les bonnes et excellentes mœurs tiennent à ces vertus, et combien les vices qui leur sont opposés, doivent porter, avec l'oubli de ce premier devoir, de désordres et de maux dans l'intérieur des familles. On ne sauroit trop le redire, que les femmes soient tout ce qu'elles doivent et peuvent être, et bientôt le seul empire de leurs vertus domestiques fera plus pour le bonheur du monde, que toutes les dissertations d'une vaine philosophie. Si, ce qui paroît assez vraisemblable, dans ces premiers tems de la vie, la qualité de la nourriture doit influer sur le caractère même d'un enfant, comme elle influe évi-

demment sur sa santé et sa constitution ; combien alors n'est-il pas à craindre qu'il n'aspire, avec un mauvais lait, des germes également funestes de vices et de maux. On peut donc, jusqu'à un certain point, assurer à une mère, que son enfant, quelque précaution qu'elle ait prise pour le reconnoître, ne sera plus le même lorsque la nourrice le lui rendra ; peut-être tiendra-t-il par plus de rapports à celle qui l'a allaité, qu'à celle qui l'a conçu ? Aussi, voyez des deux laquelle il préférera, lorsqu'il s'agira de choisir. La nature reste muette entre lui et sa mère ! Ils sont étrangers l'un à l'autre, ou pour mieux dire, ils n'ont eu que des relations de douleurs ; ils se sont séparés, dès l'instant où alloient naître pour eux celles du plus tendre intérêt et de l'attachement le plus vif. Ce sentiment, qui appelle un enfant vers sa nourrice, ne doit pas être considéré seulement comme effet de l'habitude : je suis persuadé qu'il a très-réellement, très-physiquement sa source dans la plus intime des liaisons. Oui, l'enfant est devenu aussi l'enfant de la femme qui l'a nourri. Ils sont si étroitement unis, qu'on ne peut les séparer sans déchirement. La douleur de l'un éclate sans

ménagement dans ses cris, tandis que l'autre, par respect pour la mère, s'efforce, mais en vain, d'étouffer ses sanglots et de cacher ses pleurs. Mais, dans le sens opposé à celui de cet attachement, citerai-je les exemples si multipliés d'enfans qui périssent, presqu'en naissant, par la négligence des femmes mercenaires auxquelles on les confie, ou par le poison que recèle le lait dont elles les nourrissent? Qui pourra, comme l'a si justement observé un des premiers écrivains du siècle, jamais vous répondre de la vertu d'une femme, qui abandonne son enfant pour se charger du vôtre? Quoi! les cris, les plaintes de son enfant n'auront aucun empire sur son cœur; et vous prétendez, vous exigez qu'elle soit sensible aux cris, aux plaintes d'un enfant étranger! Qu'avez-vous à lui reprocher? Vous avez commencé par lui donner l'exemple de l'indifférence la plus absolue, de la plus criminelle insouciance, et vous voulez qu'une foible rétribution d'argent fasse sur elle ce que la nature n'a pu ni sur elle ni sur vous : vous n'avez éloigné votre enfant que pour vous livrer sans contrainte à tous les plaisirs qui vous ap-

pellent : moins coupable encore que vous, ce ne sera pas à ses plaisirs qu'elle sacrifiera le devoir que vous lui imposez ; mais ce sera aux soins nécessaires de son ménage, de sa famille : si souvent accablée de la fatigue du travail du jour, comment pourra-t-elle veiller sur les besoins de la nuit ? je suppose qu'elle remplisse même avec scrupule toutes les conditions de son engagement, encore restera-t-il toujours à craindre que ces soins peu éclairés ne deviennent très-nuisibles.

Que de préjugés fâcheux n'ont pas, dans ce genre, par exemple, les femmes des campagnes ? Une nourrice ne vous tiendra rien de ce qu'elle vous aura promis, même avec la meilleure intention possible ; car ou elle ne vous aura pas compris, ou elle aura regardé vos inquiétudes comme très-ridicules : elle élévera votre enfant comme elle auroit élevé le sien, et c'est beaucoup ; c'est au moins sans doute, tout ce que vous pouvez lui demander. Eh bien ! elle l'emmaillottera jusqu'à l'étouffer, elle le bercera jusqu'à ce que l'étourdissement ait fait cesser ses cris, elle lui parlera durement et le frappera pour le faire taire ; dans son impatience, elle l'accusera de ma-

licé, quand il sera encore sans intelligence, elle prendra pour obstination et colère le désespoir de la douleur, dont elle ne pourra deviner la cause, et qu'elle ne se donnera pas même la peine de rechercher; elle lui attribuera ses propres passions, et le traitera enfin comme coupable de tout ce qui pourra l'importuner ou lui déplaire. Tantôt elle l'abandonnera, sans trop s'inquiéter de la position dans laquelle il sera placé, tantôt elle le suspendra par des lisières qui l'étrangleront. Ce ne sera qu'avec la plus forte constitution que l'enfant pourra survivre à tant de tourmens; mais il n'échappera pas aux suites que d'ailleurs ils doivent nécessairement avoir; il se nouera, son visage se déformera, trop heureux encore s'il en est quitte pour être laid, et si son organisation n'est pas à jamais altérée par cette horrible gêne, au point de le rendre souffrant tout le reste de sa vie!

Une nourrice croit souvent avoir tout fait, quand, après l'avoir allaité, elle lui donne quelques légers soins : elle seroit fort étonnée qu'on lui en demandât davantage. L'habitude d'un état pénible et misérable la rend d'ailleurs très-souvent incapable de ces attentions dé-

licates et suivies dans les détails, qui sont d'une nécessité presqu'absolue à cette première époque de la vie, et qui doivent porter leur influence sur des tems plus éloignés. Mais ceci doit suffire pour nous convaincre de la réalité des maux, dont une conduite aussi barbare menace les enfans. Prouvons maintenant aux mères qui, lorsqu'elles le peuvent, ne nourrissent pas, que non-seulement elles se privent du plus doux des plaisirs, mais qu'elles se préparent encore l'existence la plus fâcheuse ; je ne sais rien de si facile à démontrer. J'oserai même assurer qu'il est pour elles très-peu d'infirmités, dans lesquelles les effets de ce premier délit ne jouent un rôle très-important. Que les femmes qui, en ne nourrissant point, croient ainsi ménager leur fraîcheur, se trompent cruellement pour elles mêmes ! il n'est de véritable fraîcheur que celle de la santé. Ne vous flattez jamais de voir se renouveller celle que les maladies, inévitable résultat de ce genre de faute, auront une fois flétrie. Citerai-je, d'après les observations des hommes les plus célèbres, abstraction faite de celles de ces infirmités dont la cause n'est pas douteuse, toutes ces espèces si bizarres de tourmens confondus

dans la vague dénomination de maladies de nerfs, tourmens qui, pour être difficiles à expliquer, n'en ont pas moins de réalité, et pour lesquels la médecine n'a pu encore trouver de remèdes, ni même de noms? Citerai-je cette excessive et si malheureuse sensibilité, dont il est presqu'impossible de concevoir les effets, et qui est telle, souvent, qu'on la relègue parmi les tristes jeux d'une imagination déréglée? Cette sensibilité, qui fait à chaque instant des douleurs si vives des plus légères impressions; qui change le plus foible courant d'air en bise insoutenable; qui avertit, par une pression subite et accablante, de l'approche du nuage qui n'est pas encore apperçu; qui rend l'œil trop délicat pour soutenir l'éclat ordinaire du jour; pour laquelle un foible son devient un bruit qui blesse l'oreille; cette sensibilité, enfin, qui ne recueille par-tout que des douleurs, pour laquelle il faudroit un autre monde plus subtil dans toutes ses parties, un soleil moins brillant, un air immobile, une terre silencieuse, sur-tout une sensibilité égale à elle-même, dans tous ceux qui l'approchent, et dont peut-être la plus cruelle et la plus

constante souffrance est de ne pouvoir jamais être entendue.

Hélas ! c'est ainsi que la nature ne manque jamais de se venger de l'infraction de ses loix ; on ne sauroit lui échapper ; la peine suit toujours infailliblement le délit (4).

Il n'y a qu'une mère qui soit constamment capable de cette attention suivie, de ces soins éclairés, qu'appellent les besoins sans cesse renaissans de l'enfant, et toutes les contrariétés dont il est si important alors de le délivrer. Lorsque ses cris se soutiennent avec un peu d'opiniâtreté, on ne doit pas différer de le visiter, car ses cris demandent des secours, ils sont toujours l'expression de la souffrance. Ce sera un lien trop serré, dont la légère pression, si elle a un peu de durée, fera bientôt, sur un corps aussi délicat, un point de douleur fixe et insupportable ; le pli d'un linge suffit pour l'agiter, le tourmenter et troubler son sommeil. C'est à ce défaut de soins minutieux, en apparence, mais très-importants dans la réalité, que l'on doit attribuer ces long accès de plaintes et de cris, dont les nourrices s'inquiettent si peu d'ordinaire, et qui souvent donnent lieu aux accidens les plus fâcheux (5).

Il ne suffit pas de garantir l'enfant de tout ce qui peut le tourmenter par des sensations pénibles et douloureuses, il faut encore songer à lui en procurer d'agréables. Ce n'est donc pas assez, par exemple, d'écarter de son berceau, les bruits forts et subits, les cris, les voix glapissantes, les chants faux, les querelles, il est encore convenable de l'inviter au sommeil, et de l'accueillir au reveil par des sons doux, des caresses, un air gai, l'aspect d'objets qui, par leur couleur ou par leur mouvement, puissent réjouir la vue(6). En tout, recevons et fêtons de notre mieux ce nouvel hôte: n'oublions pas qu'il est extrêmement susceptible, très-facile à irriter, et que souvent, lorsque nous avons été assez malheureux pour lui manquer, même sans le savoir, nous avons la plus grande peine à le calmer. Gardons-nous donc de traiter légèrement tout ce qui peut lui faire prendre une opinion plus ou moins avantageuse de nous, de nos usages, du pays qu'il vient habiter, et des gens avec lesquels il doit vivre; car je vous en préviens, rien ne lui échappe. Nous recueillerons le prix de nos attentions, dès l'instant où il pourra parler notre langue, étendre ses rapports avec nous. Sa gaîté,

ses graces bientôt feront à leur tour le charme de notre société : bientôt il nous rendra nos caresses au centuple ; quelqu'éloigné qu'il paroisse, il viendra aussi, le jour où sa reconnoissance reportera ces égards, ces attentions délicates sur les besoins de notre dernier âge. Sans doute, il viendra pour nous ce tems, où, épuisés par la course d'une longue vie, privés des moyens de nous faire entendre, nous aurons aussi besoin d'être compris dans ce même ordre de soins et de prévenances.

On sait que l'époque, à laquelle il convient de sevrer un enfant, est celle où il commence à se soutenir sur ses jambes et à manger. C'est alors qu'il faut le disposer insensiblement à l'usage de tous les alimens qui lui sont destinés, je dis insensiblement, sans contrainte, sans violence, avec toutes les précautions qu'exige ce changement de régime. On doit y faire d'autant plus d'attention, que cette même époque est celle à laquelle l'enfant est généralement tourmenté de souffrances inévitables, qu'il faut se garder d'augmenter par d'absurdes contrariétés. Quoique le travail de la dentition soit sans doute un effet très-naturel, cependant on doit regarder cet état comme un état de vraie maladie qu'accompagnent

presque toujours les plus vives douleurs, et qui peut être fréquemment suivi des plus funestes accidens. Ce phénomène, quelque commun qu'il soit, n'en semble pas moins étonnant aux yeux de l'observateur, en ce qu'il paroît sortir de ce plan général, auquel la nature est d'ailleurs si fidelle dans l'accroissement et le développement de toutes les autres parties de l'organisation. Toutes, en effet, croissent et se développent, décroissent et se détruisent par degrés, presque toujours sans douleurs, laissant d'ailleurs subsister pour chaque âge l'état de santé qui lui est particulier. Les dents seules causent de cruelles douleurs en se formant, et souvent même en se détruisant. Où peut être ici la raison d'une marche si différente de celle que la nature paroît suivre dans les autres développemens de l'individu ? Quel est le but de ces douleurs aiguës, accompagnées de tant de dangers? Pourrions-nous donc, cette fois, être en droit de l'accuser d'avoir créé tout exprès un état de souffrances, et de souffrances purement gratuites, qui ne serviroient à remplir aucun dessein utile, desquelles, enfin, il ne doit résulter que de justes plaintes et

des murmures fondés ? Ah ! gardons-nous encore ici de la juger si promptement et de la condamner. Quoique nous ne puissions voir bien clairement le motif qui l'a déterminée à faire de ce travail un état si douloureux à la fois et si dangereux, croyons cependant qu'elle a eu ses raisons. Qui sait si, destinés à lutter dansle cours de la vie contre tant de maux, qui tiennent essentiellement à l'ordre dans lequel nous sommes placés, son intention n'a pas été de saisir cet instant, pour tremper ainsi par la douleur et notre courage et nos forces Qui sait, dis-je, si ces tourmens, que nous regardons comme entièrement inutiles et en pure perte, n'ont pas pour but de donner plus de ton au mouvement général de la vie, par la réaction qu'ils nécessitent, d'assimiler les humeurs, de faire rejetter toutes celles qui, sans ce violent ébranlement, porteroient bientôt, par leur stagnation, avec de plus dangereux désordres encore, des germes de corruption et de mort dans toutes les parties qu'elles doivent abreuver et nourrir ? On remarque, en effet, que cette crise une fois passée, les enfans semblent bientôt acquérir une nouvelle vigueur, et que cette épreuve peut ras-

surer contre une infinité d'accidens, auxquels les expose leur foiblesse.

J'ai déjà observé que, généralement, les animaux ont les yeux fermés long-tems encore après leur naissance. Ceux de l'homme s'ouvrent presqu'à l'instant où il commence de vivre ; mais ils sont fixes, sans éclat, ne voient et ne distinguent rien, quoi qu'il en soit de l'impression qu'y produit la lumière, et du plaisir que l'enfant paroît prendre à la recevoir.

C'est d'après cette dernière observation, que l'on doit recommander le soin de placer son berceau de manière qu'il ait le jour en face, c'est-à-dire, que ses deux yeux en soient également frappés ; autrement, les efforts qu'il ne manqueroit pas de faire en regardant vers le côté d'où il vient, le rendroient louche, et pour sa vie. Ce défaut, une fois formé, est absolument incorrigible. Il a, comme on sait, l'inconvénient de détruire la véritable expression du regard, et conséquemment celle de la physionomie, dont le regard fait le premier caractère (7).

Les autres sens paroissent aussi imparfaits dans ce même temps que celui de la vue. Les

signes de douleur que l'enfant donne par ses cris, sont autant d'effets des impressions qu'il reçoit à la fois de tout ce qui l'entoure, sans qu'aucune des sensations qu'il éprouve porte avec elle sa perception distincte. Son visage n'exprime encore aucune affection : il est toujours le même ; on n'y remarque que des mouvemens purement automatiques. Ses cris ne sont point accompagnés de larmes ; elles n'arrivent que vers le tems où il commence aussi à rire. (8)

Ses membres alors n'ont que des mouvemens gauches, incertains et sans objet. Ses mains ne peuvent encore rien saisir, et paroissent toucher tout avec une égale indifférence : les cuisses et les jambes ne peuvent soutenir le corps. S'il étoit abandonné à lui seul, il expireroit bientôt, couché dans la position où il auroit été délaissé, sans qu'il pût trouver en lui assez de force pour se retourner. Quoi qu'il en soit de cet état de foiblesse, et d'incapacité absolue de se servir utilement de ses membres, il ne faut pas moins le laisser entiérement libre dans l'usage quelconque qu'il tentera d'en faire.

Ce sera dans ces premiers essais, qu'il cher-

chera de lui-même, et sans doute plus sûrement que si vous vous mêliez de les lui indiquer, les moyens de se développer. A force de tâtonnemens, il parviendra, sans autres leçons, à trouver bientôt dans le tact un de ses plus fidelles instituteurs.

Vers l'âge de deux à trois mois, son visage commence à prendre quelqu'expression de sentiment, et à s'éclairer des premiers rayons de l'intelligence. Quelque rapides qu'ils soient, on commence à distinguer, dans sa mobile physionomie, les signes d'une joie ou d'une peine réfléchie. C'est alors que le rire et les pleurs indiquent déja la supériorité de sa nature. Son œil s'anime, prend un regard plus assuré, distingue et fixe les objets. Il fait, et avec succès, quelques efforts pour se soutenir et changer de position ; il saisit et tient ce qu'il peut toucher. Mais comment exprimer les délices que fait éprouver à sa mère ce développement ? Oui, c'est pour elle qu'est ce premier sourire, qui déjà l'a si pleinement dédommagée de toutes ses peines. Déjà ses regards la cherchent et la reconnoissent, ses cris l'appellent, et se calment dès qu'il la voit s'approcher : il lui tend les bras pour

être reçu dans les siens ; il semble vouloir s'élancer de son berceau, pour aller se reposer sur son sein. Tel est son premier tribut d'amour et de reconnoissance. Voilà l'instant où commencent les rapports sentis de la première et de la plus sainte des sociétes, celle de la mère et de l'enfant : rien n'est encore articulé, et cependant tout est expression. Il n'y a point de langue, quelqu'abondante qu'on la suppose, qui puisse suffire à tout ce qu'ils ont à se dire ; et quand il y en auroit une, elle seroit trop lente encore, le sentiment l'auroit toujours devancée. Comme ils s'entendent ! avec quelle promptitude ils se répondent ! le mouvement le plus léger, un son qui paroît ne porter aucune idée, un clin-d'œil, tout est compris, rien n'est perdu ; plaisirs, peines, inquiétudes, désirs, impatience, toutes ces diverses affections ont beau se succéder avec la rapidité de l'éclair, aucune d'elles n'a été confondue avec les autres, tout a été partagé et senti. Combien de fois j'ai joui du spectacle de ces scènes ravissantes ! que n'aurois-je pas fait, pour comprendre une partie de ce que je voyois ! Mais la mère elle-même, bientôt après, ne sauroit rendre compte de ce qu'elle

a éprouvé ; c'est un moment d'ivresse qui ne lui laisse que des souvenirs confus ; elle n'a de bien distinct que le sentiment de la plus pure des joies et du bonheur le plus parfait.

Mais déjà nous touchons au point où tout devient important pour l'observateur, où les premières impressions, jusqu'ici confuses et peu réfléchies, vont devenir la matière d'idées distinctes, d'affections raisonnées. Nous sommes, dis-je, à ce point où les nouvelles facultés de souvenir et de prévoyance, qui viennent d'éclore, exercent déjà leur action, où l'intelligence, qui établit leurs rapports, se montre impatiente de suivre les rapides développemens de l'organisation, où l'homme enfin, eclairé de cette lumière naissante, va commencer de s'élever au-dessus de toutes les espèces qui rampent à ses pieds dans la région de l'instinct.

C'est ici que nous devons nous rappeller ce que j'ai déjà fait observer du danger de nos systêmes ; gardons-nous bien de nous éloigner du sentier dans lequel nous avons commencé de marcher ; ne quittons pas la main qui nous a conduits.

Dès l'instant où l'enfant peut se mouvoir

et se diriger seul sans guide, sans appui, sans aucun secours étranger, il indique assez clairement, par ses goûts et ses inclinations, les moyens qu'il convient d'employer pour l'aider dans le premier usage de ses facultés physiques. Avec un peu d'attention il est facile de s'assurer que le développement de ses facultés doit être en tout regardé comme un véritable état de végétation, dans lequel il reçoit de toutes parts l'influence des objets extérieurs. Ses nouvelles sensations se succèdent sans cesse, comme les impressions auxquelles il est livré ; de-là cette prodigieuse mobilité, qui le porte d'un objet à l'autre, sans laisser à la réflexion le tems de venir se placer entre deux. Tous ces diverses modes d'influences, dont il est intérieurement affecté, doivent se produire au-dehors avec la même vitesse, voilà quel est son premier caractère. Il passe ainsi, presque dans le même instant, du rire aux pleurs ; sa tristesse et sa joie n'ont d'autre durée que celle des rapides sensations qui les ont fait naître, elles commencent et cessent presqu'ensemble. Admirable prévoyance de la nature, qui paroît toujours craindre de troubler l'accroissement par des affections trop prolongées !

Voyez avec quel soin elle en écarte tout ce qui pourroit lui nuire et le retarder, avec quelle promptitude elle efface sur-tout jusqu'aux plus légères traces d'une impression pénible ! elle lui associe toujours la distraction et l'insouciance. Cette première observation doit suffire, pour qu'il ne nous reste aucun doute sur le mal que nous faisons à l'enfant, lorsque nous le tenons de quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit, dans un état prolongé de gêne, de contrainte, enfin de mal-aise quelconque, soit physique, soit moral. Ainsi donc, on doit s'abstenir non-seulement de lui imposer des punitions un peu durables, mais encore de le retenir un instant de plus qu'il ne le veut dans le même lieu, quelque bien même qu'il s'y soit trouvé d'abord : tout devient pour lui un supplice par la seule continuité.

Ne croyez pas cependant qu'au milieu de ce tumulte de pensées, ou plutôt de sensations, qui se renouvellent et se croisent sans relâche, la nature ne donne aucuns soins à l'intelligence : rassurez-vous; quoiqu'elle semble ne s'occuper que de l'organisation, elle n'oublie pas qu'elle a un homme à former. Elle donne à l'enfant des idées en petit nom-

bre, mais ce sont des idées mères, des notions certaines des objets de ses rapports, qui doivent être les bases les plus assurées de ses connoissances. Elle n'oublie pas sur-tout que c'est à l'état de société qu'elle le destine, et que, de l'harmonie de ses relations avec ses semblables, dépendra un jour son bonheur. Voilà pourquoi elle a voulu que le sentiment devançât l'intelligence : c'est sur le sein même qui l'a porté, et qui le nourrit, qu'elle a commencé de l'instruire et de l'exercer à aimer. Nous l'avons déjà remarqué : le premier sourire de l'enfant a fait la joie de sa mère, et presque dans l'instant qui lui a donné le sentiment de sa propre existence. Ce ne sera que long-tems après cette première expression de la reconnoissance, que la morale viendra lui en démontrer le devoir. Il aura chéri ses obligations avant de les connoître. Oui, presque dès l'instant où le cœur a commencé de battre, la bienfaisante nature a éveillé ce doux sentiment de la reconnoissance. C'est le premier qu'elle inspire, et qu'elle fait renaître sans cesse, à côté de la foiblesse et du besoin ; elle prolonge son impression dans la durée des plus douces habitudes, tant elle paroît

craindre que le cœur ne se flétrisse en cessant un seul moment de s'exercer. Telle est la source pure d'où elle fait découler le sentiment de tous nos devoirs : mais elle ne s'en est rapportée qu'à elle seule, pour nous donner ces premières et profondes leçons, elle n'a pas voulu en laisser le soin aux lentes et hazardeuses spéculations de l'intelligence : oui, et on ne peut assez le répéter, elle nous donne le besoin d'aimer long-tems avant qu'on ne nous démontre qu'il est de notre intérêt de lui céder ; oui, c'est pour entretenir ce premier sentiment, par la réciprocité des tendres affections de tout ce qui l'entoure, qu'elle a paré l'enfant de ces graces, qui ne cessent d'appeller les caresses et les plus doux traitemens (9).

Voyons donc à-présent, avec attention, ce que nous avons à faire ; si, loin de la contrarier, nous voulons aider la nature, il est évident que nous devons nous occupper, et avec le soin le plus constant, d'entretenir ces premières affections, que nous trouvons déjà toute formées. Comme il seroit maladroit de ne pas en profiter ! Mais c'est ici le lieu de combattre une opinion dans laquelle, loin de convenir de l'existence de telles

dispositions, on semble vouloir accuser l'enfance de penchants contraires, et souvent même de cruauté. En examinant de près les enfants, il est facile de s'assurer que cette prétendue cruauté ne tient pas à d'autres causes qu'à leur inexpérience, à leur curiosité, et à un besoin continuel d'action. En effet, l'observation m'a plus d'une fois démontré que, du moment où ils joignoient l'idée de la douleur comme suite, à un acte quelconque, de leur part, dont un être sensible étoit l'objet, ils évitoient d'eux-mêmes de le répéter, sans qu'il fût besoin sur cela de leur faire de longues remontrances : la nature étoit là, longtems avant moi, pour donner la leçon. Mais, jusqu'à ce qu'ils l'aient reçue, il faut éviter de laisser à leur discrétion des êtres foibles, comme on évite de laisser à leur portée des objets fragiles, car il est probable qu'il déchireroient les uns comme ils briseroient les autres, sans en avoir plus de regret, qu'ils n'auroient eu de mauvaise intention. Si ce désordre arrive, ne vous en prenez qu'à vous ; je le redis encore, la première leçon que l'enfant recevra de la plainte de l'être qu'il aura tourmenté, suffira pour le corriger,

et presque toujours sans que vous vous en occupiez ; l'accent de la douleur n'a pas besoin d'interprête pour se faire entendre : la douce pitié veille toujours dans le cœur pour lui répondre. Mais il n'en sera pas ainsi de son respect pour vos porcelaines et vos glaces. Défiez-vous-en longtems, pour ce genre de délit ; ici le sentiment ne lui dit plus rien. Probablement vous lui en diriez beaucoup plus, mais il ne vous entendroit guères. D'où je conclus qu'il est infiniment plus à propos de ne point compter sur le succès de vos dissertations, et de tenir fort éloignées de lui toutes ces magnificences, jusqu'à ce qu'il puisse comprendre ce que c'est que de l'argent, et que cela coûte de l'argent ; c'est-là le parti le plus sûr ; vous y trouverez encore l'avantage de ménager ce qu'en cas de malheur vous ne manqueriez pas de dépenser en moralités.

Ce n'étoit pas assez, pour la nature, d'avoir, sous tant d'autres rapports, aussi puissamment recommandé, et à notre tendresse et à notre raison, la foiblesse de ce premier âge ; nous venons de voir qu'elle a encore voulu que les charmes qui lui sont attachés, en renouvellant sans cesse notre

intérêt, continuassent de lui assurer nos secours et nos soins. Voyez avec quelle pureté l'ame toute aimante des enfants vient se peindre sur leur physionomie, lorsqu'elle n'est pas repoussée par d'absurdes contrariétés: voyez tout ce que leur maintien a d'expression, avant qu'un éducation, trop souvent aussi gauche que pénible, vienne s'emparer d'eux, en prétendant diriger à-la-fois leurs mouvements et leurs sentimens ! Comment se distraire du spectacle de leurs jeux ! comment n'être pas touché de leurs plus foibles plaintes ! Quelle vivacité dans leurs affections si rapides, et quelle sureté en même-tems dans le choix des moyens qu'ils prennent pour les exprimer ! Comment se garantir de leur séduction si puissante, lorsqu'ils ont quelque fantaisie à satisfaire, et qu'il faut de courage pour les refuser ! quelle énergie encore dans leurs petites colères, mais aussi quelle aimable franchise dans leurs raccommodemens ? De leur part, tout est sincèrement pardonné et profondément oublié, dans les torts si multipliés dont nous nous rendons coupables envers eux; mais, comme ils sont tourmentés par leurs regrets, pour ceux dont ils se rendent si rarement

coupables envers nous ! Voilà le riche fonds que nous remet la nature, tout préparé, tout rempli des plus heureux germes. Elle ne nous demande que de ne pas les étouffer, et de protéger de quelques soins leur croissance.

J'ai déjà remarqué combien il importoit de garantir un enfant, dès ces premiers tems de la vie, d'impressions inquiétantes et fâcheuses. Que l'on n'imagine pas pouvoir se dispenser de cette attention, à l'époque où se montre l'intelligence, en prétendant que l'on peut réparer, par une explication et un raisonnement quelconque, le désordre qu'aura causé une sensation ; ou, sous cet absurde prétexte, qu'il faut lui faire subir telle ou telle épreuve. C'est avec cette négligence, et en partant de ces détestables principes, que l'on rend d'abord les enfans très-malheureux par le tourment immédiat d'impressions pénibles, tourment auquel on fait succéder l'ennui des explications qui ne remédient à rien. Voulez-vous vous en assurer ? Voyez ce que, dans l'âge de la force même, un raisonnement peut contre un sentiment. En général il est d'une extrême inconséquence, de quelqu'espèce que soit une impression, pour

laquelle l'enfant montre de la répugnance, soit en dégoût, soit en crainte, de s'obstiner à vouloir qu'il la reçoive, et de prétendre lui démontrer qu'il a tort de la repousser. Il faut au contraire en éloigner la cause le plus promptement possible. Car, si l'affection est réelle, comme il y a presque toujours lieu de le croire, on lui fait un véritable mal en la prolongeant. Si ce n'est qu'un caprice, eh bien! il passera, et avec d'autant plus de facilité, qu'il n'aura pas pris, de la contrariété, ce caractère qui le fixe, et souvent en fait ou un défaut ou un vice incurable. Ainsi, un enfant est étonné, effrayé même si l'on veut, de l'apparition subite d'un objet qui ne doit faire naître aucune crainte fondée de danger; voilà sur le champ toute la philosophie du raisonneur, témoin de ce grand événement, troublée des suites que peut avoir cette affection, si elle n'est pas combattue. Le voilà qui commence sa terrible argumentation, qui rappelle tout ce qu'il sait sur les dangers et la crainte, pour prouver à l'enfant qu'il ne doit pas avoir peur: la gravité seule, avec laquelle il traite cette importante matière, produira d'abord nécessairement l'effet tout

tout contraire. Jusques-là encore il n'y a que demi-mal ! mais le fâcheux est qu'on tienne alors, près de l'enfant, l'objet quelconque pour lequel il a de la répugnance, et qu'on l'oblige de le toucher pour rendre la leçon plus profitable. Il n'en faut pas davantage pour lui faire prendre à jamais en aversion les choses en elles-mêmes les plus innocentes, et tous les raisonneurs possibles. Les antipathies durables n'ont probablement pas d'autre origine (10).

C'est chez les anciens, si fidèles observateurs de la nature, que nous trouvons de ces leçons, dont une seule suffiroit pour fournir la matière d'un traité parfait d'éducation. Je ne puis me refuser au plaisir de rappeller en opposition à la stupide contrariété que je viens de combattre, ce trait charmant qu'Homère seul pouvoit saisir et peindre :

« Occupé des plus sombres pensées, agité des plus pénibles pressentimens, Hector s'avançoit vers le champ des combats. La belle Andromaque vient à lui, accompagnée de la femme qui portoit l'objet commun de leur amour. Hector veut prendre son fils pour le caresser ; l'enfant, épouvanté à l'aspect du panache flottant sur le casque, se rejette sur

le sein de la femme, en repoussant son père. Hector sourit, malgré la tristesse dont il est accablé ; il dépose ce casque effrayant, et reprend l'enfant qui répond alors à ses caresses. Que de choses dans ce seul trait ! comme il réunit, à la fois, aux charmes d'un tableau ravissant, les avantages de la plus utile instruction ! c'est la nature même.

Que ce sourire d'Hector, à la frayeur de l'enfant, a d'expression ! Quelques vives que soient les cruelles pensées qui l'obsèdent, sa tendresse pour son fils les suspend toutes. Il ne voit plus que lui, il en est tellement occupé, que le plus petit détail ne peut lui échapper. Mais il ne lui arrive pas d'imaginer, d'après ce mouvement d'effroi, que le fils d'Hector aura un jour peur d'un panache : non, il ne voit que l'enfant. Il ne fait pas de sots discours pour le rassurer ; il ne fait pas plus de recommandations à la mère, à la nourrice, sur la nécessité de l'accoutumer à la vue des panaches flottans ; il ne le tourmente pas de l'aspect du sien : non, il fait ce que devoit faire Hector, il dépose le casque en souriant, et caresse son fils. Supposez pour un instant à la place du héros, l'homme si habile dont je viens de parler : Quel train !

que de belles choses n'auroit-il pas dites à la mère, à la nourrice, à l'enfant, à tous les Troyens ! Le monde est plein de ces fatigans sermoneurs, qui font la désolation des enfans et des mères, généralement beaucoup plus éclairées que nous, et sans avoir nos prétentions sur toutes les espèces de soins que demande ce premier âge. Aussi est-ce à elles seules que je crois convenable en tout de le confier, comme le fait la nature, pour ne pas courir si souvent tous les risques de la science qui, quoique très-bonne en elle-même, sans doute, devient sujette à tant d'inconvéniens par la gaucherie de l'application. Heureux, mille fois heureux, celui sur lequel peut longtems veiller sa mère !

Pour contribuer avec succès au développement des facultés du corps de l'enfant, il faut le mettre à portée de faire tous les mouvemens possibles, lui laisser une entière liberté dans l'emploi de tous ses moyens, et sur-tout écarter de lui, avec le plus grand soin, tout ce qui pourroit être un obstacle à sa végétation. Ainsi, dès l'instant où il commence de lui-même d'exposer les organes des sens aux impressions des objets extérieurs, et d'exercer, par de premiers es-

sais, le jeu de ses membres, laissez-le faire, il trouvera bientôt, sans maître, l'ordre dans lequel il lui conviendra de se développer, et de se former. Il arrivera, par l'expérience, à cette perfectibilité des organes, qui n'est que le résultat de toutes les combinaisons possibles de leurs différens usages; l'agilité, la souplesse, la justesse des directions, la force, l'équilibre, voilà les avantages qu'il aura bientôt acquis, si aucune contrariété ne vient le troubler. Laissez-le donc, je le répète, établir lui-même ses rapports dans cette harmonie universelle où il fait aussi sa partie, et à sa manière, qui ne doit ni ne peut être la vôtre; ne lui prescrivez rien; mais lorsque la fatigue ou la douleur le contraindront de chercher le repos ou un abri, gardez-vous de vous y opposer avec des dissertations, sous ce prétexte encore qu'il faut le familiariser avec la souffrance; car vous iriez droit contre le vœu de la nature, dont l'auteur n'a pas tout exprès créé, pour nous former le tempérament et le caractère, des causes de douleurs aussi fréquentes que celles qu'il vous plaît d'imaginer. Si dans les œuvres de sa sagesse, il ne les a pas toujours éloignées de nous, au moins nous a-t-il aussi souvent

offert en même tems les moyens d'en diminuer la pénible influence, et de les rendre supportables. Sa main bienfaisante nous a fourni des abris contre l'intempérie des saisons, en élevant sur nos têtes le feuillage des forêts, pour nous défendre des rayons d'un soleil brûlant, en nous creusant des asyles dans le sein même des rochers, contre les tempêtes et les frimats. Il nous accorde d'oublier par intervalles, dans un repos profond, les fatigues du jour; jamais il n'a prétendu nous tourmenter exprès, pour nous faire prendre cette cruelle habitude de la douleur. J'insiste sur cette réflexion, parce que j'ai été plus d'une fois témoin des supplices de ce genre, aussi gratuits qu'absurdes, que des parens et des instituteurs très-mal-adroits faisoient éprouver, quoiqu'avec les meilleures intentions du monde, à de malheureux enfans, victimes des plus détestables systêmes. Il ne faut pas se lasser de répéter que cette bonne nature, dont tant de gens ont la modestie de se croire les plus fidèles interprètes, désavoue, rejette toute cette misérable philosophie, et qu'elle ne cesse pas de recommander par la voix de l'instinct le plus clair, de fuir tout le mal que l'on peut éviter. C'est-là le vrai,

conséquemment ce qu'il y a de mieux à faire, et pour les enfans et pour les maîtres, qui sont ainsi dispensés d'un pénible travail. Quant à la souffrance nécessaire, effet d'une situation à laquelle on ne peut rien changer; c'est dans d'autres moyens qu'il faut chercher le courage de la supporter, et non dans la prétendue habitude d'une stupide impassibilité qu'on ne leur feroit acquérir, en admettant même que cela fût possible, qu'aux dépens d'une sensibilité, précieuse à conserver. Où le sentiment de la douleur et celui d'une juste impatience commencent pour l'enfant, là, il faut s'empresser d'en faire cesser la cause quelle qu'elle soit, à moins qu'il ne veuille de lui-même la braver et entreprendre de la surmonter. Cela peut se faire tout naturellement, s'il parvient à s'en distraire par une sensation plus forte d'amusement et de plaisir. Ainsi, autant il est absurde et barbare de l'exposer, sans sujet, à des impressions douloureuses, autant il peut être avantageux de lui inspirer, par quelque attrait de plaisir, la volonté d'en combattre et d'en surmonter la répugnance. C'est alors que l'on exerce, à la fois et avec succès, son organisation et son courage. Applaudissez-vous, si vous pouvez

ainsi lui donner cette heureuse leçon, dont il aura, sans doute, si fréquemment l'occasion de faire usage; de ne s'arrêter ni devant la difficulté, ni devant la douleur, lorsqu'il y a quelque chose à faire au-delà (11).

En mettant l'enfant à portée de s'exercer à son gré, et avec la plus grande liberté possible, s'il faut le garantir des entreprises, dont la première expérience pourroit avoir quelque danger, il ne faut pas moins éviter de le tourmenter sans cesse d'avis, de précautions fatigantes qui le gênent et lui donnent de la timidité. Il est bon de le laisser éclairer, et punir même, par les suites toutes naturelles de ses petites fautes de mal-adresse, ou de négligence. Ainsi, tout en veillant sur lui, sans paroître le faire, on peut le laisser grimper, descendre, etc. Si par fois il se trouve dans un véritable embarras, allez à son aide lorsqu'il demande du secours; mais toujours, avec l'air de ne pas le lui refuser, arrangez-vous d'une telle sorte, c'est-à-dire, tâchez d'être à la fois si gauche dans vos bons offices, et cependant si adroit à cacher votre feinte mal-adresse, lorsque vous avez reconnu que cela lui étoit véritablement possible, que ce soit lui seul qui, sans qu'il s'en doute,

parvienne à se tirer d'affaire. Il seroit mal vu de le laisser se fatiguer, s'épuiser en pure perte, dans le cas contraire, car il en résulteroit deux inconvéniens ; l'un, de le rendre timide pour une occasion semblable, l'autre, beaucoup plus sérieux, de lui faire soupçonner que, pouvant l'aider, vous ne le faites pas réellement, de lui donner ainsi une mauvaise idée de votre cœur, et de lui laisser des souvenirs fâcheux.

S'il lui arrive de tomber ou de se blesser, il est très-important de se rendre assez maître de soi, pour éviter avec un soin égal, ou de rire, ou de trop le plaindre. En riant, on l'aigrit, on le déprave, car on lui témoigne de la malveillance. En compatissant à sa douleur avec une sensibilité exagérée, on porte le trouble et l'inquiétude dans son imagination. J'insiste sur ces détails, qui ne peuvent paroître indifférens qu'à ceux qui ne savent pas combien cette éducation première aura d'influence sur tout le reste de sa vie. S'il s'est fait une légère blessure, de laquelle coulent quelques gouttes de sang, gardez-vous de mettre toute la maison en l'air pour ce terrible accident ; commencez par vous calmer vous-même, contentez-vous de lui dire

tout simplement, sans laisser échapper d'autre signe que celui d'un intérêt modéré, d'essuyer lui-même le sang ; aidez-le si vous le voulez, mais sans trouble, dans cette grave opération. N'oubliez pas l'extrême facilité avec laquelle il reçoit toutes les impressions de quelqu'espèce qu'elles soient : des soins tumultueux en feroient bientôt un être pusillanime, que la seule vue de son sang glaceroit d'effroi. Cette conduite seroit même celle qu'il faudroit tenir, dans le cas d'une blessure sérieuse qui exigeroit un véritable traitement. Il conviendroit encore d'éloigner de lui, avec la plus scrupuleuse attention, jusqu'à l'apparence, je ne dis pas de la crainte, mais de l'inquiétude : car, je le répète, il auroit bientôt pris sa part de ces dangereuses affections qui, un jour, changeroient en maux réels des maux imaginaires, ou donneroient plus d'intensité à des maux véritables. Nous aurons occasion de revenir à cette observation. Averti par les leçons de la seule expérience, beaucoup plus sûrement que par toutes celles que votre raison pourroit lui donner, non-seulement il ne s'exposera point à des accidens dont il aura subi l'épreuve, mais il sera, de plus, très-attentif à en fuir les occa-

sions. Il aura ainsi acquis de la circonspection, dans une mesure proportionnée à celle de ses facultés ; il aura le sentiment juste de sa force et de son adresse, et n'entreprendra rien au-delà. Le souvenir de la douleur, qu'il aura ressentie d'une chûte ou d'une blessure, se reproduira, et assez vivement, pour l'obliger à prendre désormais, dans les mêmes circonstances, plus de précautions. Vous pouvez donc vous dispenser de le tourmenter d'avis, qui ne le garantissent point, et qui n'ont généralement d'autre effet que de lui porter du trouble, de l'incertitude et de la gaucherie dans l'emploi de ses moyens. S'il est raisonnable de l'avertir, c'est lorsqu'on remarque qu'il peut, comme je l'ai déja indiqué, se laisser emporter par l'impétuosité de ses mouvemens, ou, ce qui est beaucoup plus fâcheux, par un petit principe de vanité secrette qui le pousse au-delà de ses forces. Mais alors il faut donner l'avis avec l'air et le ton de l'expérience et de l'intérêt, et lui en motiver légèrement les raisons. S'il ne veut pas s'en rapporter à vous, et s'il n'y a aucun danger, laissez-le faire alors, qu'il tente l'entreprise, tant pis pour lui s'il en est dupe. Mais accueillez-le encore dans sa plainte avec

intérêt, et en le caressant; car la caresse doit toujours être la douce compagne de la leçon, et même de la réprimande. Ainsi, après un avis méprisé et suivi de quelque mal qui sera la punition toute naturelle de sa faute, bornez-vous à ces seuls mots : *je vous l'avois bien dit*, il ne vous en demandera pas davantage. Soyez sûr que cette leçon, où sa propre expérience sera de moitié, suffira pour le rendre plus prudent, plus docile et moins vain; car il se rendra justice, il n'osera se plaindre ni de l'évènement, ni de vous, il ne se plaindra que de lui, et c'est toujours là ce qu'il faut tâcher d'obtenir.

Autant il convient de laisser l'opiniâtreté d'un enfant s'épuiser d'elle-même contre la résistance des objets insensibles, autant il est nuisible de le contrarier à dessein, dans la sotte intention encore de lui former, dit-on, le caractère. C'est-là tout justement le moyen de produire un effet opposé; c'est le dépraver; c'est le rendre à-la-fois colère, faux et méchant; c'est de plus enfin, jeter le trouble dans son organisation. Faites donc ensorte, et cet avis ne peut être trop répété, quand vous ne pourrez ou ne voudrez pas lui accorder ce qu'il demande, qu'il voie toujours la

cause du refus, moins dans votre volonté que dans l'impossibilité de le satisfaire. Il pourra se lamenter, murmurer, même s'impatienter; mais bientôt il saura se résigner, sans vous importuner davantage, et sur-tout sans vous savoir mauvais gré de votre résistance; car la résignation est une vertu dont nous sommes primitivement doués, il ne s'agit que de la conserver. La furie, la rage que cause le désespoir de l'impuissance ne sont que les accès d'une folie née de l'habitude, qui souvent devient un vice d'organisation impossible, comme tous les vices de ce genre, à déraciner. Hélas! si la résignation n'étoit pas aussi profondément inhérente à notre nature, si au milieu de tout ce que nous avons à supporter de douleurs et de peines, elle n'étoit pas un don premier et gratuit que la providence a fait à l'homme, il auroit péri victime de ses propres fureurs, long-tems avant d'avoir pu l'acquérir.

Après deux ou trois leçons ainsi données à propos, votre élève s'arrêtera désormais au premier refus, il se persuadera facilement que vous feriez pour lui ce qu'il desire, si vous le pouviez; les enfans sont beaucoup plus conséquens qu'on ne le croit; ils savent toujours se servir avec succès de

leur petite dôse de raison ; rarement ils extravaguent, dans tout ce qui est à leur portée, quand on ne les trouble point dans leurs jugements. Une des plus grandes erreurs que je connoisse, est de toujours croire qu'ils n'entendent rien, qu'ils ne distinguent rien ; les suites malheureuses de cette erreur sont de les rendre, et pour longtems, vraiment insensés, en commençant de les traiter comme tels. Soyez donc bien assuré, je vous le redis encore, que celui à la demande duquel vous ne consentez pas, ne prendra jamais le change, pour peu qu'il ait d'expérience sur la cause de vos refus. L'enfant veut toucher, saisir tout ce qui s'offre à ses regards ; il ne doute de rien ; il s'avancera fièrement pour soulever les fardeaux les plus pésants, il appellera les objets qu'il ne peut atteindre, il leur commandera de venir à lui ; il s'emportera d'abord contre eux, de ce qu'ils lui résistent ou refusent de lui obéir : vous n'avez rien à faire là, ne vous avisez pas de le sermoner sur son impatience, qui, tout naturellement, finira bientôt par se briser elle-même contre l'objet, que tout ce train ne fera pas avancer ou reculer d'une ligne. Vous exciterez plus ses cris ; vous porterez

au dernier degré sa petite colère, qui se tournera très-certainement contre vous, si vous êtes assez mal-adroit pour vous mettre de la partie. Rapportez-vous en donc à la nature seule, pour ce genre de leçons, car elle ne manquera pas de lui dire clairement ce qu'il doit savoir ; qu'il s'avise de frapper le meuble ou la pierre qui n'obéit pas, il y a beaucoup à parier qu'il s'en tiendra au premier coup, s'il est donné de bonne foi ; tout ce qui en arrivera, probablement, c'est qu'il reviendra se plaindre à vous de la dureté de ces impassibles ennemis, que rien n'émeut, et qui reçoivent avec tant de mépris ses attaques. Ne faites encore aucuns de vos raisonnemens ordinaires sur la folie de s'en prendre aux pierres et aux meubles, sûrement il en saura sur cela tout autant que vous. Faites seulement accueil à sa douleur ; car, n'oubliez pas que c'est toujours là ce que vous lui devez. De quelque cause qu'elle vienne, de sa faute ou non, ne le repoussez jamais avec dureté, lorsqu'il souffre et qu'il vient vous demander secours ou appui. Une immobilité presqu'absolue, sans humeur et sans mépris, est la seule manière de répondre à ses fantai-

sies, quand on est bien sûr de n'avoir à faire qu'à des fantaisies, et non à de vrais besoins, choses qu'on ne distingue pas toujours assez, et qu'il est cependant très-malheureux de confondre. Cédez au premier caprice; obéissez-lui une fois dans ce genre, et vous serez obligé de lui obéir mille autres. Il finira par vous demander la lune; que ferez-vous s'il persiste, car il faudra bien toujours que vous finisiez par lui refuser ce joujou. Commencez donc par vous résigner, dès la première demande, que vous ne pourrez satisfaire, à entendre ses cris sans vous en émouvoir, et sans ajouter à son impatience celle qui naîtroit pour lui de l'ennui de vos sages discours. Si vous avez assez de courage pour vous donner, au milieu de tout ce vacarme, l'immobile impassibilité de la pierre ou du meuble, qu'il aura si vainement appelé un instant auparavant, et avec autant de despotisme, vous aurez déja fait un grand pas, et pour lui et pour vous. Ainsi endoctriné, par la seule expérience, sur l'article des refus nécessaires, il prendra l'habitude de la modération; ce sera lorsque de plus forts rayons d'intelligence viendront éclairer sa conduite, que vous pourrez lui expliquer

les vraies raisons de la vôtre. Il est toujours à propos, pour éviter les querelles de ce genre, de l'éloigner des objets qui peuvent lui inspirer des desirs, que vous ne pouvez ou ne voulez pas satisfaire. Eh ! n'est-ce pas là un des premiers moyens, que la sagesse la plus éclairée nous recommande de prendre pour nous mêmes ! Ce principe peut autant servir aux hommes qu'aux enfans.

Dans toutes les occasions, déja si fréquentes de les contrarier, celle qu'on doit sur-tout éviter, c'est de poser des bornes arbitraires à leurs jeux. Attendez que la fatigue ou l'ennui les obligent de les cesser, et ne croyez pas qu'il faille toujours fixer l'heure à laquelle on doit leur permettre de les commencer, ou leur commander de les finir. Ce réglement vous seroit plus commode, je le sais, mais il ne leur convient nullement; tant qu'ils s'amusent, ils n'ont rien de mieux à faire; n'allez pas les troubler et leur commander le repos, dans l'instant peut-être où la nature leur donne le desir du mouvement. C'est moins encore ici, les accoutumer à l'ordre, que leur inspirer, dès ce premier âge. la plus forte aversion pour la règle. Ils ne doivent en connoître d'autre aujourd'hui, que

que celle de la mesure de leurs forces et de leurs inconstants desirs. Que n'en établissez-vous une aussi pour les faire grandir chaque jour jusqu'à tel point que vous aurez déterminé dans votre profonde sagesse ? Eh ! n'écoutons, pour l'instant, que la voix de leur besoins ; obéissons-lui fidèlement ; le tems seul fera le reste (12).

Mais voulez-vous, surtout, avancer autant qu'il peut être en vous de le faire, les progrès de l'organisation, et avec eux ceux de l'intelligence ? mettez l'enfant à portée de recevoir immédiatement de la nature toutes les impressions de ces grands phénomènes, avec lesquels les êtres sensibles, dans toutes les espèces vivantes, ont tant de rapports ; rapports dont on ne peut contester les effets, quelque difficile qu'il soit de rendre raison des causes. Après lui avoir fait contempler, par exemple, le spectacle d'une mer tranquille, je le conduirois sur le rivage à l'instant de l'approche d'une tempête : là, et sans lui causer la moindre distraction, je laisserois son ame s'abreuver des influences qu'elle y recevroit bientôt de ces mugissements confondus des flots et des vents, de ce tumulte des vagues qui viendroient se rou-

ler et se briser à ses pieds. Je jouirois, non de la vue de sa frayeur, car ce ne seroit pas là le sentiment que je voudrois lui inspirer, mais de celle des divers états d'étonnement, d'agitation, d'extase, dans lesquels le plongeroit tour-à-tour ce nouveau et imposant spectacle. Là, sans rien précipiter, j'attendrois ses questions sur les raisons de cet étrange bouleversement, et je le laisserois remonter de lui-même à cette cause première, toute puissante, qu'il auroit déjà devinée par le sentiment, avant d'avoir pu s'élever jusqu'à elle par l'intelligence.

Surpris, au milieu de la campagne, par un orage, je ne le presserois pas avec inquiétude de rentrer, mais je ne voudrois pas non plus avoir l'air de rien braver, ni de lutter, par une hardiesse déplacée, contre ce qui doit toujours être plus fort que lui et moi. Ainsi, je n'affecterois pas de regarder en face les éclairs, ou de me roidir contre l'ébranlement que nous causeroit le bruit déchirant de la foudre; ces vaines fanfaronnades seroient autant de fausses leçons qui ne serviroient qu'à le tromper; je rechercherois tout bonnement un abri, de l'espèce de ceux que l'expérience indique comme les moins

dangereux ; à défaut d'abri sûr, je marcherois doucement, et toujours sans discourir, tant que la foudre rouleroit sur nos têtes. Je remettrois à un autre moment l'explication de ce phénomène, sans lui rien dire ni pour le rassurer, ni pour satisfaire sa curiosité, dans la crainte de troubler cette première leçon de physique expérimentale, qu'il doit recevoir de la seule nature. Car c'est-là, c'est au milieu de ces imposants appareils, qu'il doit prendre la première idée de l'orage et du tonnerre : voilà comme les plus sures connoissances de nos rapports doivent nous arriver, ce sont là nos premiers cours. Ne nous inquiétons pas encore des explications et des systêmes.

Je le conduirois dans de vastes forêts, sous ces épais feuillages, où succèdent, par de longs intervalles, à un silence profond, les accents sourds et plaintifs des vents : je l'arrêterois près de ces cascades, dont les échos des vallées répètent le bruit dans un éternel bourdonnement : je le ramenerois de là sur le bord des eaux dont le murmure se fait à peine entendre. Je gravirois avec lui sur la cime des monts, qui s'élèvent au-dessus de la région des tempêtes, je

lui ferois observer les nuages roulants sous ses pieds, tantôt en tourbillons obscurs, tantôt en rézeaux transparents. Je le traiterois, en un mot, comme un étranger, à qui je commencerois par montrer toutes les merveilles du pays où il doit séjourner, avant de raisonner sur ses merveilles. Quelle que fût la contrée que nous habiterions, je profiterois ainsi de tous les avantages qu'elle me fourniroit; car il n'en est point où la nature ne nous parle de manière à se faire entendre, où enfin elle n'ait quelques leçons à nous donner. Que notre premier soin se borne donc à bien les recueillir, à bien établir nos relations avec elle, par des impressions profondes et durables, les hommes et leurs livres; nous diront après ce qu'ils pourront (13).

Je voudrois aussi, comme le recommande, avec tant de soin, l'inimitable auteur d'Emile, je voudrois, dis-je, familiariser l'enfant avec les ténèbres, et de très-bonne heure, avant qu'à son insçu, ce qui est inévitable, les contes des gens qui nous entourent ne les eussent peuplées, pour son imagination de lutins et de revenants: ces sottises ont un effet d'autant plus prompt, qu'elles trouvent, pour

les recevoir, le fonds d'une défiance très-naturelle et très-raisonnable, que les ténèbres inspirent et doivent inspirer; tout ce que nous avons à faire ici, c'est d'empêcher que cette défiance ne se change en terreur. Ainsi, je l'accoutumerois, étant avec moi d'abord, à chercher dans l'obscurité des objets qu'il connoîtroit parfaitement, ainsi que les lieux; peu après, en m'éloignant de lui, sous un prétexte quelconque, même sous celui d'aller prendre de la lumière, je l'inviterois à chercher seul; je me donnerois bien de garde de rien dire qui pût lui faire soupçonner de ma part aucune intention d'éprouver son courage, car ce seroit lui donner à croire qu'il peut y avoir là quelque danger à craindre, et très-sottement, ainsi, commencer par faire moi-même ce que je voudrois éviter, c'est-à-dire, commencer par lui faire peur: ce seroit encore piquer très-mal-adroitement sa vanité, et ce n'est pas sur cette base-là qu'il faut s'attendre à pouvoir jamais rien fonder de bon, pas même le courage, qui quelquefois paroît lui tenir de si près. Si je croyois nécessaire de lui recommander, sur cela, quelque chose au-delà de ce que la nature, lorsqu'on ne l'étourdit pas, ne

ne manque pas de recommander en pareille occasion, ce seroit, tout au plus, d'aller doucement. En supposant, ou que je dusse revenir à lui, ou que ce fût lui qui dût revenir à moi, peu importe, je le remercierois tout simplement de la peine qu'il auroit bien voulu prendre, toujours bien entendu, sans compliments sur sa bravoure ; peut-être lui dirois-je tout au plus un mot sur son adresse, et j'en resterois là, en évitant toujours de lui parler de rien qui eût le plus foible rapport à tous ces contes, même, je le répète, pour en démontrer la folie. Combien de gens qui, sans y croire, n'en éprouvent pas moins le tourment de la peur qu'ils leurs inspirent ? Je me garderois donc bien de lui proposer solemnellement d'aller ou de rester seul dans l'obscurité ; je ne l'engagerois jamais à la moindre entreprise de ce genre, par l'attrait de quelque récompense ou de quelque sot éloge ; encore moins, sans doute, aurois-je la barbarie de l'y contraindre. Non, dans le cas où ces malheureux préjugés l'auroient déjà frappé, j'attendrois du tems seul le remède, j'attendrois, dis-je, que les phantômes, errants dans son imagination, se fussent évanouis. Tous les efforts

que je ferois, pour les en chasser, ne serviroient qu'à les fixer. J'irois devant lui dans les lieux obscurs, et sans paroître le faire pour le rassurer, je continuerois, toujours ainsi de l'accompagner, jusqu'à ce que sa propre expérience, bien plus puissante que tous mes raisonnements, lui eût rendu, par l'habitude, sa première sécurité. Telle est, je crois, la conduite la plus convenable. La peur, de quelque genre qu'elle soit, est de toutes les affections de l'ame, la plus dangereuse pour les enfants, celle qu'il est le plus cruel et le plus déraisonnable de combattre avec violence, quand une fois ils en sont atteints, quel que puisse en être l'objet; il n'est pas de soins, de ménagements qu'elle n'exige, car elle s'accroît même de tout ce qu'on fait pour la détruire, quand on l'attaque de front, soit avec des menaces, soit avec des promesses de récompense, ou même des discours raisonnés. Elle ne cède qu'au tems et à l'oubli des causes qui l'ont fait naître. (14)

J'ai déjà indiqué combien il importoit d'éloigner des enfants, même dans l'âge le plus tendre, tous les objets qui pourroient leur causer des sensations désagréables et fâcheuses

C'est encore ici l'occasion de revenir contre l'absurdité de tous les systêmes contraires, que l'on soutient avec tant d'obstination, parce que, dit-on sans cesse, il faut les accoutumer à tout. Cela pourroit avoir quelque apparence de raison, si nous étions destinés à vivre habituellement au milieu de tout ce qui nous déplaît et nous répugne, si nous étions condamnés à fixer nos regards sur tout ce qui peut porter en nous le sentiment du dégoût et de l'horreur. Non, ne leur offrons jamais, à dessein, de spectacles de ce genre. Ne croyons pas, par exemple, que la vue d'une plaie, d'une blessure, soit un moyen d'exercer leur sensibilité morale, en éveillant leur compassion. S'ils étoient susceptibles de recevoir, à cet aspect, le genre d'émotion que vous cherchez à leur causer, ils en seroient, pour cela seul, trop tourmentés, et le trouble qui en naîtroit, iroit au-delà de ce que vous voulez ; c'est-à-dire qu'un sentiment pénible, sans aucun avantage, seroit tout ce qui résulteroit de l'expérience. Or, si cela ne produit rien de bon au moral, pourquoi jeter de ces tristes images dans leur souvenir ? Que tout ce qui les entoure, porte au contraire, dans leur

imagination, si facile à émouvoir, l'idée du beau et de l'harmonie. Loin d'eux tout ce qui peut altérer la pureté des premières impressions ; loin d'eux non-seulement les objets hideux ou dégoûtants, mais encore les formes désagréables. Dans la vue même des ouvrages des arts, ne leur présentez jamais que ceux dans lesquels ils retrouveront l'imitation d'objets propres ou à éveiller ou à rappeller de douces sensations.

Que l'enfant soit tenu avec une extrême propreté, qu'il la desire, qu'il en sente le besoin. Il convient, pour obtenir cet effet, de n'employer aucuns des moyens qui pourroient le contrarier, et à plus forte raison le tourmenter. Ainsi, ne vous avisez pas de le laver à l'eau froide, dans les froids les plus cuisants, ni de le fatiguer par d'autres inventions du même genre, toujours sous le faux prétexte des avantages que vous croyez en tirer pour l'avenir. Evitez, dans la manière de l'habiller, de multiplier les liens, et sur-tout de les faire porter sur les articulations. Que ses vêtemens soient libres, ouverts, et lui laissent la plus entière disposition de ses mouvements. Ne négligez pas

de l'accoutumer, dès qu'il le peut, à s'habiller, à se servir, en tout ce qu'il pourra faire, seul, avec facilité et promptitude; sans doute, le premier emploi de ses facultés doit être dirigé vers le soin qu'il doit prendre, lui-même, de sa personne. Combien n'est-t-il pas ridicule de voir exercer des enfants à des tours, souvent aussi dangereux qu'inutiles, tandis qu'on leur donne un domestique pour les lever et les coucher? Rien n'est plus commun que ces pitoyables inconséquences.

Les aliments doivent être d'un apprêt facile, et tels qu'on peut les trouver partout. Les enfants, lorsqu'ils n'ont pas le goût déjà dépravé, en recherchent moins la qualité que la quantité : les besoins de l'accroissement exigent une réparation fréquente. Quand ils commencent d'avoir le sentiment un peu raisonné de leur manière d'être, il n'y a nul inconvénient à les laisser manger aussi souvent qu'ils le demandent; ils n'iront jamais trop loin, si vous ne provoquez vous-même l'excès par la variété des mêts que vous leur offrez. Dans le cas où, malgré votre attention à ne pas les tenter dans ce genre, ils iroient au-delà du besoin,

laissez encore à l'expérience le soin de les rendre plus sobres. Le travail d'une mauvaise digestion leur en dira plus encore, sur cet article, que toutes vos réprimandes. Je dois vous rappeler que s'ils témoignent de la répugnance pour quelques aliments, il n'y a point de raison pour les contraindre de s'en nourrir, quoi qu'il en soit de l'avis contraire de ces gens à systême dont j'ai déjà parlé, et que l'on est toujours assuré de retrouver sur son chemin, lorsqu'il s'agit de quelques nouvelles contrariétés. C'est, diront-ils encore ici, parce qu'on ne voit pas la cause de leur refus, et toujours parce qu'il faut les accoutumer à tout, qu'il est à propos de ne pas leur céder : eh bien ! c'est précisément parce qu'on ne voit pas la cause de leur refus, et parce qu'il n'y a rien de plus insensé que de vouloir, contre leur gré, les accoutumer à tout, qu'il ne faut pas les obliger de se nourrir d'aliments que leur goût repousse. La nature vous a-t-elle mis dans le secret de cette répugnance ? Non ; vous en convenez, vous-même, en avouant que vous en ignorez la cause. Que savez-vous donc ? Ces aliments leur seroient peut-être nuisibles ; il peut très-bien se faire que ce

dégoût ne soit pas un effet du caprice et de la fantaisie, mais qu'il ait d'autres raisons que celles qu'il vous plaît de supposer. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que vous tourmentez en pure perte l'enfant, autant qu'il est en vous de le faire. Vous augmentez très-probablement sa répugnance, de toute la contrariété que vous lui faites éprouver, vous lui inspirez de l'humeur contre vous, de l'aversion pour vos principes; voilà tout ce que vous gagnez pour lui et pour vous à ce misérable entêtement. Voyez à présent si le profit, que vous comptez tirer d'un tel régime, vaut la peine que vous prenez et celle que vous lui causez. Que diriez-vous encore ici, avec toute votre philosophie, si un être quelconque, plus fort que vous, et aussi sottement impérieux, venoit vous faire à vous-même, pour achever de vous former, l'application de votre système? Mettez donc un peu plus de raison et de complaisance dans vos leçons.

J'ai supposé, jusqu'à ce moment, l'enfant dans un état presqu'absolu de végétation (15), exerçant toutes ses facultés naissantes, ne tendant qu'au développement de ses moyens d'organisation, et dans tous les sens possi-

bles, nous arrivons peu-à-peu à ce point où, ayant acquis plus de force et quelqu'expérience, il commencera d'user assez de sa faculté de réfléchir, pour diriger, vers un but utile, ses mouvemens, jusqu'alors vagues et incertains; c'est le moment de l'aider à se former dans tous les genres d'exercice qui peuvent avoir un but utile ou agréable, et qui demandent des leçons,

Voyons, par exemple, comment, sans beaucoup de travail, on pourroit le rendre, en peu de tems, habile dans l'art de la natation. Je suppose, d'abord, que la vue de l'eau ne lui inspire point d'effroi, et qu'il n'a pas encore bien véritablement l'idée du danger de se noyer; car, autant que cela se peut, il ne faut pas attendre que la raison soit assez avancée pour avoir l'idée d'un danger avant de tenir, de l'expérience, les moyens de lui échapper. Je suppose, dis-je, que jusques-là je l'ai garanti de celui de l'eau, sans trop l'en avertir, que tout en veillant sur lui, je l'en ai laissé approcher autant de fois que l'occasion s'en est présentée, sans lui montrer ni frayeur ni inquiétude. Cela bien compris, voici donc ce que je ferois; je choisirois un jour bien chaud, où la sensa-

tion de l'eau ne pût être qu'agréable : je le conduirois sur le bord d'une rivière, à l'endroit où, comme on le croit, je me serois bien assuré du fond. J'y arriverois, avec lui, comme par hazard, sans lui avoir parlé d'aucun projet. Un objet quelconque, que j'aurois fait préparer d'avance, et qui surnageroit à une certaine distance du rivage, ne manqueroit pas d'attirer nos regards. Je témoignerois insensiblement la fantaisie d'aller le chercher ; bientôt je m'apprêterois à tenter l'entreprise, sans l'inviter même à en partager la peine. J'entrerois dans l'eau où j'attendrois, sans affectation, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour lui en inspirer le desir, qu'il me demandât, de lui-même, de me suivre ; j'accepterois sa proposition. Comme il sait fort bien que l'eau gâte, au moins pour le moment, les habits, et comme il a de plus l'idée de la différence de sa taille à la mienne, je n'aurai pas de peine à lui faire entendre qu'il doit, pour arriver où je suis, se déshabiller entièrement, lorsque je n'ai fait que me déchausser. Tous ces préparatifs finis, je le tiens par la main, et nous descendons ensemble dans l'eau, doucement, par dégrés, sans aucune inquiétude,

ni de part ni d'autre, pour arriver à l'objet qui est notre but. Je n'ai pas de l'eau vers les genoux, qu'il a perdu pied ; il est souvent presque culbuté, je le tiens toujours, en lui indiquant, avec calme, et sans importance, les mouvemens qu'il doit faire pour se soutenir et avancer, si toutefois la nature, dès ce premier essai, ne les lui indique beaucoup mieux elle-même. Nous arrivons à l'objet, nous le saisissons avec tout le plaisir qu'il vous est facile d'imaginer ; nous revenons au rivage, aussi simplement que nous l'avons quitté, sans nous applaudir de ce que nous avons fait, comme d'une merveille, uniquement occupés du plaisir de posséder ce que nous avons été chercher. Je serois bien trompé si, avec quelques leçons, données de cette manière, il ne devenoit bientôt un excellent nageur.

En cela, comme en tout ce qu'on voudra qu'il fasse, et avec succès, il faut qu'un attrait quelconque le détermine, que le plaisir d'atteindre ce qu'il desire soit le seul prix de sa peine. Du reste, on peut toujours se dispenser des complimens qui, comme les menaces, dans le sens contraire, sont le vrai moyen de tout gâter. J'ai cité, de

préférence, cet exercice comme un de ceux dont les premiers essais exigent le plus de précautions, soit contre le danger, soit contre la crainte du danger, et dont il est le plus important de s'occuper.

Partout environnés des eaux, sans cesse exposés à lutter contre leurs dangers, j'ai peine à concevoir comment cet exercice n'entre pas plus généralement dans tous les plans, quels qu'ils soient, de la première éducation. On attend, pour s'y livrer, que la raison soit arrivée avec tout son cortège d'effrayantes précautions ; on ne peut vaincre alors, qu'à force de travail, la peur que l'eau inspire, et acquérir l'habitude de s'y abandonner avec confiance.

Faire des marches longues et promptes, sauter, grimper, voilà les moyens de concourir au développement et à l'accroissement des forces. Songez toujours à vous garder de proposer, dans tous ces exercices, de quelque nature qu'ils soient, aucun but de vanité. Ainsi, je ne mettrois pas la plus légère intention de faire briller l'adresse, la vigueur ou la souplesse ; je voudrois qu'il ne fût jamais question d'aucun de ces motifs, mais qu'il y eût toujours une raison vraie d'utilité

d'utilité ou de plaisir pour aiguillonner ces facultés. Tel objet, par exemple, placé à la cime d'un arbre, suffira pour déterminer à grimper ; tel autre, placé au-delà d'un fossé, fera bientôt naître le desir de sauter. Une partie de plaisir, qui attendra l'enfant dans un lieu un peu éloigné, vous fournira le moyen de le faire marcher aussi vîte que vous le voudrez. C'est assez de ces exemples pour indiquer les sources dans lesquelles il faut chercher les moyens de l'accoutumer à vaincre la fatigue ou l'ennui, sans jamais, je le redirai sans cesse, être obligé d'employer ce ressort, si dangereux et si faux, de l'amour propre, qui finit toujours, en se brisant lui-même, par tout désordonner.

N'usons donc jamais de cette émulation opiniâtre, de cette rivalité également funeste dans les exercices de l'intelligence et du corps, communs aux mêmes enfans.

D'abord, pour être du même âge, sont-ils bien parfaitement égaux en moyens et en forces ? Cela devroit être ainsi cependant, pour que vous pussiez raisonnablement leur proposer la même chose à faire. Or, cela n'étant pas, comment, dès-lors, refusez-vous de voir qu'avec votre prix et votre air de juge olym-

pique, vous exaltez l'un au-delà de sa mesure, et qu'en le décourageant, vous faites tomber l'autre en deçà. Le sentiment de l'injustice, qui s'élève bientôt de cet état de choses, devient nécessairement une cause féconde de haines, de divisions, de querelles.

C'est avec de tels principes que nous détruisons les vertus si pures, si naïves de cet âge heureux, et que nous leur substituons, pour toujours, les germes de tous les vices contraires; vices que nous ne tenons pas de la nature, mais de nous seuls. Ces enfans, ainsi dépravés par vos belles institutions, seront un jour des hommes orgueilleux, jaloux, ambitieux, haineux, et en tout intraitables. Non, je ne sais rien de plus funeste que cette prétendue émulation de fausse gloire qui nous excite, sans cesse, hommes ou enfans, à l'emporter sur les autres. Quel est le bien qui puisse résulter jamais, de l'orgueil du triomphateur et de la pénible humiliation du vaincu?

Apprenons, de bonne heure, que la vraie gloire se compose d'élémens plus purs, apprenons, dis-je, qu'elle consiste à bien faire tout ce qui dépend de nous, selon toute l'étendue de nos moyens, et sans nous proposer d'au-

tre but que celui du *bien* ; sans jetter un regard d'envie sur celui qui nous devance, ou de mépris sur celui qui reste en arrière. Ah ! malgré tous nos soins, cela n'arrivera encore que trop tôt. Quels seroient donc les avantages, les talens dont l'acquisition paroîtroit devoir être recherchée par des moyens destructeurs des vraies vertus ? Ne tourmentons pas ce cœur, qu'aucun sentiment pénible n'a encore flétri, des jouissances si fatigantes de l'orgueil, ou des dégoûs si amers de l'humiliation. Laissez chacun de ces enfans se porter, de lui-même, vers l'objet qui lui plaît : donnez à cet objet tout l'attrait que vous pouvez lui ajouter, j'y consens ; mais n'appellez pas les passions haineuses et jalouses.

S'il arrive que deux concurrens se portent d'eux-mêmes vers le même objet, laissez-les faire, sans vous mêler de rien, sans même paroître donner la plus foible attention à ce qui se passe : tant pis pour celui qui n'aura pas mesuré son desir sur ses forces, et qui se sera ainsi donné une peine inutile ; comme il ne dépendoit que de lui de ne pas la prendre, il n'a, certes, à se plaindre de personne ; il pourra regretter de n'avoir pas eu plus

d'adresse, de vigueur, ou de légèreté que son compagnon ; mais ses regrets, et voilà l'important, ne seront point mêlés d'envie, parce que sa vanité n'aura été ni excitée, ni humiliée. Ils se borneront à ce regret, tout simple, d'avoir manqué l'objet dont l'autre se sera emparé; tout en restera là, sans aucun inconvénient pour les suites.

Plus je me suis occupé de cette observation, et plus je me suis convaincu du danger de tous ces faux moyens de concurrence, éternellement employés dans les études comme dans les jeux des enfans. Ah ! qu'ils soient bons, avant tout, ils seront toujours assez habiles (16).

Mais achevons d'examiner si ces mêmes principes, que nous venons de proposer pour aider les développemens de l'organisation, peuvent aussi nous diriger dans le choix des moyens que nous devons rechercher pour faciliter les progrès de l'intelligence (17). C'est ici, sur-tout, qu'il faut se garder de rien précipiter, si nous ne voulons pas être contraints de revenir sur nos pas ; continuons de marcher comme la nature ; comme elle, je le répète, allons aujour le jour.

Occupons-nous, d'abord, du soin d'ac-

quérir des idées, avant de songer à faire des raisonnemens. Or, nous devons savoir que celles-ci n'arrivent que par les sens; il ne faut point leur chercher d'autre voie; il n'en est point, de si arbitraire qu'on la suppose, qui ne s'attache à une sensation quelconque comme à sa racine.

Pour avoir des idées justes, il faut donc exercer les sens, et empêcher leur rapports de se confondre, c'est à cela qu'il faut se borner. Ne portons jamais l'attention d'un enfant sur ce qui ne lui aura pas été rendu sensible, nous le fatiguerions inutilement, et, à coup-sûr, nous le dégoûterions, pour long-tems, de toute espèce d'application. Prenez-y bien garde, ce n'est pas l'étude en elle-même, encore moins les connoissances, que l'enfant repousse, mais bien l'ennui, la fatigue du mode de l'étude, et le peu d'intérêt que nous donnons à la science. Toutes les facultés de l'intelligence ont, comme celles du corps, le même besoin de s'exercer (18).

Piquez, à propos, sa curiosité, et vous verrez qu'il ne manquera pas d'accueillir l'instruction; mais il est tant de choses, dont on lui surcharge la tête, qu'on est tout étonné, lorsqu'on veut bien se supposer à sa place, de ne pas le

voir succomber d'ennui et de tourment. On veut qu'il écoute ce qu'il ne conçoit pas, et ne peut concevoir ; puis on veut qu'il retienne ce qu'il n'a ni compris ni écouté. En admettant que le maître s'entende parfaitement lui-même, ce qui n'est pas toujours vrai, il y a autant de barbarie à exiger de tels efforts d'un enfant, qu'il y en auroit à vouloir qu'il portât aujourd'hui un fardeau qu'il ne pourra soulever que dans dix ans. La nature répugne, avec raison, à ces tours de force ; elle se venge bientôt par la paresse et l'indocilité de notre injustice.

Quand un enfant sait lire et écrire, il est déjà très-avancé, sans doute, puisqu'il a acquis les premiers élémens de nos connoissances et de nos rapports ; mais ce n'est pas là une raison pour le tenir toujours collé sur des livres, et lui faire négliger tant d'autres moyens d'instruction, sans lesquels il n'entendra rien de ce qu'il lira. Le livre, et faut-il toujours le rappeller, n'est que le truchement entre l'intelligence et l'objet. Continuons donc, autant que nous le pourrons, de l'instruire, immédiatement, par les objets eux-mêmes : ne recourons aux livres que lorsque ceux-ci nous manqueront abso-

lument, ou lorsqu'il s'agira d'en rappeller le souvenir, sans se donner la peine d'aller les rechercher. Qu'il apprenne, en jouant, en se promenant, tout ce qu'il pourra ainsi apprendre, et il n'y aura pas de tems perdu.

Ces connoissances lui serviront toujours, quelle que soit la profession qu'il doive embrasser, car elles auront contribué au développement égal de toutes ses facultés. Il n'eût été, sans elles, qu'un être chétif, misérable et réellement incapable à jamais, peut être, de toute véritable application.

La mémoire est, à cet âge, d'une facilité prodigieuse, et telle que tout ce qui l'aura frappée, fût-ce avec la rapidité de l'éclair, y laissera sa trace. C'est un grand tort que celui d'abuser de cette heureuse faculté, en l'accablant, comme on le fait, de mots pour la plupart vides de sens, dont il ne doit jamais rien rester d'utile. Mettez donc, je vous en supplie, des choses à la place des mots; faites en sorte que votre disciple puisse retrouver, un jour, dans ce riche dépôt, à mesure qu'il en aura besoin, la matière première de ses idées et de ses jugemens. Renoncez à l'absurde et si dangereuse préten-

tion, de vouloir toujours arriver directement à son intelligence.

Le vice de presque toutes les méthodes de nos premières études, est d'énerver, d'user nos facultés naissantes par des travaux à la fois pénibles et infructueux; ainsi nous émoussons, nous détruisons entièrement la finesse, la justesse de nos sens, qui sont et seront toujours les vrais et uniques moyens de toutes nos connoissances, quelqu'éloignées qu'elles semblent en être souvent, dans les résultats de leurs diverses combinaisons. S'il est reconnu, comme certain, qu'on se souvient toujours mieux de ce qu'on a vu, entendu et touché, il faut convenir que le maître doit se dispenser de faire lire tout ce qu'il sera possible de voir, d'entendre et de toucher. Pour les choses même qui ne seront pas immédiatement susceptibles de l'application de cette méthode, je m'en tiendrai toujours le plus près possible; par exemple, comme dans ma leçon d'histoire, je ne puis rendre mon élève témoin de la bataille d'Arbelles, je ferai, au moins, ce qu'il y aura de mieux à faire, si je lui en montre une image quelconque; cette représentation attachera sûrement à son

souvenir mon récit, qui seul, et dépourvu de ce secours, l'auroit probablement ennuyé ; je n'aurois pu le contraindre de l'entendre et de le retenir, qu'avec beaucoup de tourmens, et pour lui et pour moi.

Qui de nous ne se rappelle, et bien des années après la leçon, ce qu'il a ainsi appris ? Qui de nous n'a encore dans la tête, et joint à mille autres souvenirs, son sacrifice d'Abraham avec tout l'historique, sa destruction de Jéricho avec tout le tapage des trompettes et des murs qui s'écroulent ? Je voudrois que tous les livres de la première éducation fussent écrits comme la Bible dans cette langue des images, et mieux encore, que toute l'histoire fût représentée telle qu'elle est véritablement, c'est-à-dire qu'elle fût mise en lanterne magique. Les jugemens, les réflexions arriveront dans un autre tems. Il ne s'agit, aujourd'hui, que de la matière sur laquelle on doit les établir, c'est-à-dire des faits.

L'expérience et le goût de l'imitation sont, dans tous les tems, nos moyens de perfectibilité. Rien n'est donc plus à propos que d'accoutumer, de très-bonne heure, l'enfant

à les employer. Je voudrois que, dès l'âge le plus tendre, on l'exerçât à dessiner; il me paroît aussi important d'acquérir ce talent, qu'il l'est d'apprendre à lire et à écrire. C'est un puissant moyen de communication avec la nature, avec nos semblables, et, j'ose dire, avec nous-mêmes. Combien de choses dont nous ne pouvons nous rendre compte, faute de savoir nous les représenter comme nous le desirerions, pour arrêter et fixer sur elles nos propres conceptions, et nous rendre maîtres de nos souvenirs? Combien d'idées, sur-tout, que nous ne pouvons recevoir des autres, ni leur communiquer que par ce mode d'expression? Il n'est point de profession, point d'état dans la société, où l'art du dessin ne soit, au moins, d'utilité première, s'il n'est de nécessité rigoureuse. Dans mille et mille circonstances l'artisan, comme l'artiste, entendra mieux, et se fera mieux entendre, avec un crayon qu'avec tous les discours et tous les écrits possibles. Ce talent donne plus d'étendue aux deux moyens de perfectibilité dont je viens de parler, à l'expérience et au goût de l'imitation; à l'expérience, en la fixant; au goût de l'imitation, en l'exerçant avec

succès. Il en coûte, d'ailleurs, peu de tems et de fatigue pour l'acquérir, l'amusement fait seul presque tous les frais du travail qu'il exige : ce qui reste des élémens les plus simples suffit aux usages ordinaires, et devient d'une telle utilité, je le répète, qu'on ne peut que s'applaudir de s'en être occupé.

Quelque soit le genre d'instruction que l'on donne aux enfans, quelque méthode qu'on employe, il faut toujours éviter de les tenir dans un état de contrainte et d'assujettissement, qui puisse nuire à leur développement. Je reviens sur ce principe, qui est de la plus haute importance, et qui doit, sans exception, s'appliquer à tous les modes d'éducation. Le mouvement leur est si nécessaire, le besoin qu'ils en ont est tellement impérieux, que le plus cruel de tous les supplices, par lesquels on puisse les tourmenter, est de les tenir long-tems dans la même position; c'est en vain qu'on les sermone, ou, que, plus souvent, on a recours à l'imbécille barbarie de les menacer, même de les punir pour en obtenir quelques instans d'immobilité, cela leur est absolument impossible, et quoiqu'il en advienne, soit en menaces,

soit en punition réelle, la nature, comme de raison, reprend toujours le dessus. Suivre son indication et les abandonner au mouvement, c'est donc ici, comme dans tout le reste, ce qu'il y a de mieux à faire. Ainsi, je voudrois, comme Montaigne, qu'on les tînt moins long-tems enfermés, et qu'on leur donnât de moins longues leçons. Il seroit plus avantageux, et sous tous les rapports possibles, de les ramener plus fréquemment à l'étude, car on ne fatigueroit ni le corps ni l'attention. La perfection seroit de toujours les amuser, en les instruisant. Pour cela, il faudroit, avant tout, commencer par faire disparoître des écoles la sombre gravité qui veut éternellement y présider, et tout cet effrayant cortège qui accompagne la science.

Voyez comment les anciens instruisoient les hommes eux-mêmes. Rappellez-vous le *Lycée*, *l'Académie*, *le Portique*.

Pourquoi dans les beaux jours, les leçons, de quelque sorte qu'on les suppose, ne se donneroient-elles pas en plein air, sous un ciel pur, dans un jardin riant ? Croit-on qu'elles y seroient moins fructueuses que dans une salle noire, mal-propre, où les

yeux cherchent en vain, par la fenêtre étroite, où il ne peut se faire un passage, le soleil qui fuit; où toute l'attention est dirigée vers le signal qui va ouvrir la porte de cette ennuyeuse prison ? Aussi voyez avec quelle rapidité vos savans s'en échappent, dès que le signal, si desiré, se fait entendre. Que vont devenir toutes les belles choses que vous leur avez dites, et qu'ils ont fait semblant d'écouter ? En vérité, c'étoit bien la peine de mettre tant d'importance à une leçon si bien reçue, et traitée après avec autant de recueillement. Par le plaisir qu'ils trouvent à quitter ce merveilleux lycée, il vous est très-facile, je crois, de juger de la répugnance qu'ils ont éprouvée en y arrivant. Il faut que ce sentiment laisse des traces bien profondes, pour que ce retour des mêmes heures, à l'aspect d'une maison d'instruction, ainsi ordonnée, renouvelle encore, longtems après, un souvenir pénible (19). Quelle nécessité y a-t-il donc que les maîtres, professeurs, instituteurs quelconques, prennent un maintien à la fois si terrible et si ennuyeux ? Que prétendent-ils faire avec tout ce vain attirail, qui me paroît en tout si parfaitement d'accord avec le lieu,

le régime et l'objet même de l'instruction ? Veulent-ils donc, je le demande encore, faire peur d'eux et de la science ? Convenons que leurs infortunés petits disciples pourroient être contenus et endoctrinés à moins de frais.

Ceci nous conduit à dire un mot des châtimens, qui souvent font partie de ce beau système ; il est facile de démontrer combien ce moyen est tout-à-la-fois absurde, injuste dans l'intention, et dangereux dans ses effets. De quel droit supposons-nous d'abord qu'un enfant ait l'intention de mal-faire, si notre injustice et notre mal-adresse ne la lui ont primitivement inspirée ? De quelle mesure partons-nous pour le juger ? Toujours de la nôtre, jamais de la sienne. Par exemple, un enfant qui s'ennuie n'étudie pas ; à qui en est la faute, d'après tout ce que nous venons de dire, si ce n'est à vous, à l'objet, au mode insipide et contrariant de la leçon ? On le presse, on le menace ; certes on ne rend pas, par ces singuliers moyens, la leçon plus amusante, et ce seroit là, cependant, ce qu'il faudroit faire. Daignez observer encore que du moment où vous le menacez, c'est un marché que

vous lui mettez à la main, dont vous faites, seul, les tristes conditions, et qui, quelque parti qu'il prenne, tant que vous ne changerez pas de méthode, ne peut tourner qu'à son désavantage. Car il n'a plus qu'à choisir entre l'ennui et la peine proposée. Souvent il se décide contre l'ennui, pour la peine, ne fût-ce que pour se délasser par le changement de souffrance. Mais le voilà puni, on croit avoir fait merveille; le voilà puni pour n'avoir pas donné son attention à ce qui n'avoit pu l'attirer; tel est son crime.

Voyons quelques autres délits du même genre: il désobéit, c'est-à-dire qu'il ne fait pas, en général, ce que vous lui commandez, ou qu'il le fait de mauvaise grâce, ou qu'il fait le contraire. Pour bien juger de cette espèce de faute, il est encore raisonnable de se mettre à sa place, et de rechercher quels peuvent être les motifs de cette conduite, si contraire à votre volonté. Car il a, comme vous, une volonté avec des motifs, et une raison proportionnée à ses moyens, comme vous avez la vôtre: je soupçonne que toute cette querelle ne vient que de quelque nouveau mal-entendu entre vos deux raisons toujours si différentes. Ne nous pressons pas

de juger, de gronder, de punir, car il pourroit bien arriver, cette fois encore, que la raison du plus fort ne fût pas la meilleure. Dans ce que vous lui ordonnez ou lui défendez, d'une manière trop durement impérieuse, souvent sans que vous vous en doutiez, lui est-il bien clairement démontré qu'il doit faire ce qui ne lui plaît pas, ou cesser de faire ce qui lui plaît? Il doit obéir; fort bien, mais c'est toujours votre raison qui dit cela, et il ne suffit pas que l'enfant ait l'idée abstraite du devoir; il faut qu'il en ait le sentiment, et c'est vous qui devez le lui inspirer. Croyez-vous que le châtiment soit bien propre à le lui faire entendre? Avez-vous essayé d'obtenir de lui, avec des caresses et des formes plus douces, ce que vous desiriez? Ah! s'il résiste à ce moyen, c'est une raison de plus pour continuer de l'employer: votre enfant est sûrement aigri par quelque ressentiment qui l'a déjà dépravé, et votre châtiment achèveroit de le perdre sans espoir de retour. Il obéiroit, c'est-à-dire qu'il céderoit à la force, mais son cœur vous désobéiroit plus que jamais. Hâtez-vous donc de le rendre à la nature, qui l'invite si puissamment

ment à vous donner amour pour amour, complaisances pour complaisances.

C'est toujours un pitoyable motif, que celui qui porte à le punir pour le garantir de la rechûte dans les mêmes fautes, par le souvenir du châtiment. Tout souvenir fâcheux en pésant à-la-fois sur sa tête et sur son cœur, lui seroit doublement nuisible. Rappellons-nous que la nature l'a fait léger, et jusqu'à un certain point insouciant; il ne peut rien être de mieux que cela, pour croître et se développer. Voyez quel seroit alors l'effet de ce pénible souvenir, s'il se renouvelloit assez puissamment, pour le retenir à chaque occasion si fréquente de chûte; que deviendroit-il dans cet état habituel de contrainte? Joignez à cela le petit sentiment d'aversion, qui ne manqueroit pas de naître de procédés aussi aimables, et vous serez bientôt convaincu qu'il n'est rien de plus avantageux pour lui et pour vous, que de tout oublier, et la peine et la cause de la peine. Voilà ce que vous avez de plus raisonnable à desirer et à faire.

C'est dans le cœur qu'il faut aller rechercher, éveiller le sentiment du devoir, avant d'en rien dire à l'intelligence. Je ne me lasserai pas de le rappeller. Ne prêtons jamais

aux enfants de mauvaises intentions, qu'ils n'ont pas, et que nous courons risque de leur inspirer en les leur supposant. Ne paroissons jamais nous défier d'eux, ni douter de leur sincérité ; où voudrions-nous qu'ils eussent appris cet art perfide de dissimulation et de tromperie, si nous ne les y avons dressés nous-mêmes, en les forçant de se montrer autres qu'ils ne sont ? C'est ainsi que nous les dépravons en croyant les former, que nous les rendons faux et orgueilleux, pusillanimes et hypocrites ; car ils seront tout cela, tantôt pour échapper à l'effet de nos menaces, tantôt pour capter nos imprudens éloges. Voilà ce que nous aurons pour résultat de nos sublimes conceptions, et nous nous applaudirons encore d'avoir fait des prodiges de raison et de sagesse ; mais le temps du désabusement arrivera, et, quelque prochain qu'il soit, il arrivera trop tard pour que nous puissions revenir, avec succès sur notre malheureux ouvrage.

Que peut-on imaginer de plus pur que le cœur d'un enfant ? Il ne demande qu'à s'ouvrir pour aimer. Il n'y a pas encore un seul de ses replis qui recèle la semence d'un vice ; il n'en est aucun où l'on ne voie poindre,

au contraire, les germes de toutes les vertus. La franchise, la douce confiance, l'attachement le plus vif, la reconnoissance enfin, voilà les grandes avances qui nous sont faites; nous n'avons plus qu'à les mettre en valeur. Par quelle cruelle mal-adresse manquerions-nous donc d'en tirer parti? Comment laisserions-nous tant d'avantages se perdre, et ce qu'il y a de pire, se changer en vices? Qu'est-elle donc devenue, cette créature céleste, que la nature avoit confiée à nos soins? C'est en vain qu'elle nous la redemande; elle nous avoit donné un ange, et nous lui rendons un être dépravé. Malheur à notre fausse science et à nos cruels systêmes!

Lorsque vous êtes fondé à croire qu'un enfant peut avoir quelques torts, craignez toujours de vous tromper; allez doucement, ne vous laissez pas emporter par vos visions au-delà de ce qui est, et ne vous avisez pas de vous désespérer en regardant comme un défaut, déjà formé, ce qui n'est qu'une légère imperfection du moment, inséparable de son état de foiblesse et de son défaut d'expérience. Encore une fois, partez de sa mesure pour le juger. Après vous être bien assuré que vous n'avez rien à

vous reprocher en torts antérieurs et en fausse marche, remettez-le sur sa propre voie avec tendresse, toujours en évitant de paroître le soupçonner de s'en être écarté à dessein, car vous savez, à présent, que ce sont ces éternelles et funestes suppositions qui font tout le mal. Ne lui prêtez jamais d'autre intention que celle de vous plaire, et il n'aura réellement que celle-là. Parlez-lui sa langue, et il vous entendra. Ne cherchez pas à combattre sa paresse par l'ennui des pénitences, des contrariétés et autres inventions de ce genre, mais attaquez-la par l'attrait que vous tâcherez de donner aux objets dont vous voudrez qu'il s'occupe. Lorsque vous voyez renaître ces mêmes impatiences, que vous avez laissé s'user d'elles-mêmes par des pleurs et des cris, dans le premier âge, opposez-leur un air mécontent et affligé, mais sans humeur : je serois bien trompé s'il n'accouroit de lui-même se jetter dans vos bras, et vous arroser des pleurs que fera couler alors le seul regret de vous avoir déplu. Recevez-le avec bonté, rendez-lui avec profusion ses caresses, et calmez ainsi sa petite peine. Voilà le moyen le plus simple et le plus, sûr qu'il y ait à

prendre, pour éviter de faire un vice durable, d'une imperfection passagère.

L'impatience est le défaut le plus ordinaire aux enfans, parce qu'ils rencontrent, très-fréquemment, des obstacles supérieurs à leurs forces : la nature veut tout cela, et comme vous devez le croire, elle a ses raisons pour le vouloir ainsi. Elle ne leur donne tant de desirs, qui se succèdent sans cesse, et au-dessus de leurs moyens, que pour les tenir dans un exercice continuel, nécessaire à leur développement. Voilà le but qu'elle se propose, voilà le bien qui naît de ce désordre apparent.

Il est évident que si leurs desirs étoient dans une proportion juste avec les moyens de les satisfaire, ils ne se donneroient pas tant de mouvement; il seroient alors au point où nous sommes; vouloir donc qu'ils ne s'impatientent pas, c'est vouloir une chose contre nature et absurde, car c'est vouloir que des enfans soient des hommes.

Mais nous sentirons encore plus combien nous sommes injustes sur ce point, quand nous voudrons bien avouer que le plus souvent nous devons nous imputer à nous mêmes le premier tort. Souvent, dis-je, nous

avons celui d'avoir fait naître, d'avoir entretenu et rendu plus vives ces fantaisies dont l'importunité nous fatigue bientôt. Alors nous les changeons pour eux en causes d'impatiences et de tourment, quand, faute de pouvoir ou de vouloir les satisfaire, nous prétendons les réprimer avec violence.

Par exemple, en revenant sur les tems où ils commencent d'avoir une volonté à eux, il est peu de parens aisés qui ne donnent sans cesse et avec profusion, à leurs enfans, des jouets d'un grand prix; ils croient bien faire, et jouissent eux-mêmes de l'étonnement du plaisir que fait naître le spectacle varié de tant de merveilles; mais il est bon, et beaucoup plus important que cela ne paroît l'être, de les avertir et de l'inutilité et même du danger de ces dons si riches et si multipliés. Nous venons de voir que les impressions quelconques que reçoit un enfant ne sont pas de longue durée; ses jouissances suivent cette loi générale. Voilà pourquoi la plus surprenante marionnette, l'empereur le plus richement vêtu, le plus superbe timballier, après avoir excité quelques cris de joie et d'admiration, seront bientôt délaissés dans un coin d'où ils ne seront incessamment tirés que pour être mis en pièces. Quand on

voit tout ce désordre, on ne manque pas de gronder l'enfant, car on a quelque regret à tant de pertes. Quant à lui, qui n'a eu d'autre but, en dépeçant ces magnifiques et ennuyeux personnages, que de chercher à s'en amuser, il crie, et répond à son tour, par des impatiences, à la très-injuste querelle qu'on lui fait : il va même plus loin, il exige en réparation d'autres joujoux. Qu'arrive-t-il ? qu'il n'y a plus assez de boutiques de colifichets pour le satisfaire, et que chaque jour on aura le même train. La première faute en est à vous, ne l'accusez de rien. Pourquoi lui avez-vous donné le goût des marionnettes dorées, de ces méchaniques qui coûtent tant, et qui seront sitôt détraquées ?

Il n'a été vous demander rien de ce qu'il ne connoissoit pas ; encore une fois, c'est vous qui en avez fait naître l'insatiable fantaisie ; rien de tout cela n'étoit nécessaire à ses plaisirs : sans votre inspiration, il auroit bien su s'amuser à moins de frais. Un objet bien moins précieux, qu'il auroit et détruit et recréé de nouveau, à sa manière, l'auroit tout autant diverti que celui dont toute la maison regrette si douloureusement la perte.

L'enfant n'a qu'un besoin en s'amusant, c'est de changer fréquemment d'objets, et de travailler à leur faire, par lui-même, subir ces changemens, quand il ne peut trouver mieux. C'est par suite de ce besoin, qu'il coupe, déchire et brise tout ce qui reste quelque-tems dans ses mains, sans y attacher d'intention de destruction, ni aucune sorte d'importance. Quand vous venez le gronder sur cela, il n'y entend rien, il ne sait pourquoi ! je serois tenté de soupçonner qu'il n'est pas fort éloigné de vous croire vous-même hors de sens, avec vos sages réflexions et vos graves remontrances.

Voyez-le enfin, mourant d'impatience et d'ennui, à la fois, sur les tristes restes de tant de figures détruites, sur les débris de ses carrosses, de ses chariots, sur les ruines de ses palais, tandis que l'enfant du pauvre, avec le chiffon qu'il varie de mille et mille manières, dont il fait tant de personnages à son gré, se divertit seul parfaitement, et sans rien demander à personne.

Déjà nous remarquons, entre les goûts de ces deux enfans, les différences qui les sépareront dans un autre âge ; il semble, dis-

je, que déjà le riche soit condamné aux tourments de l'ennui, de l'impatience, de l'humeur, qui naissent de cette foule de desirs non satisfaits, tandis que le pauvre honnête, vraiment riche du peu qu'il possède, jouit de tout ce qui est à sa portée, et n'imagine rien au-delà. Ce qui est vrai pour les enfants, l'est donc aussi pour les hommes. Que trouve-t-on, dans tous les tems, hors de ce cercle des plus communes jouissances, et les seules vraies ? Hélas ! plus nous faisons d'apprêts, plus nous épuisons de richesses pour chercher le plaisir, plus il nous fuit, plus nous augmentons le poids de l'ennui qui nous accable.

Avant de terminer cette partie, je crois devoir rappeller, et appliquer au traitement des maladies des enfants, quelques réflexions que j'ai déjà faites à l'occasion des accidents plus ou moins graves auxquels ils sont si fréquemment exposés : je répète donc d'abord que, de quelque sorte d'indisposition et de souffrance qu'il soit question, il faut éviter, avec la plus scrupuleuse attention, de les plaindre avec le ton de l'appitoiement et de l'inquiétude, car ce seroit encore ici augmenter le mal présent, et jetter dans leur

être mille semences d'autres maux pour un âge plus éloigné : ce seroit les rendre foibles, pusillanimes, et en faire autant de malades imaginaires, qui mettroient tout en alarme par leurs gémissements et en désordre par l'importunité de leurs caprices. Il ne faut pas traiter leurs indispositions ordinaires comme des maladies. Les unes et les autres ont un caractère trop prononcé pour qu'on puisse s'y méprendre.

Ces indispositions, pour la plupart, sont autant de crises qui tiennent à leur accroissement, au développement plus ou moins hâté de leurs forces, et qui, de salutaires qu'elles sont, se changent souvent en vraies maladies, par le tourment des drogues et des faux régimes. Le plus sûr seroit presque toujours, de laisser agir la nature, sans la troubler par des systêmes dont l'application est rarement sans danger.

Puisqu'il faut toujours que vous fassiez quelque chose, ne vous permettez au moins que ces remèdes simples, que dédaigne la haute science, qui, s'ils ne sauvent pas, au moins ne tuent pas; n'y eût-il que cette seule raison, on devroit encore les preférer à de plus doctes traitements. Mais voici sur-

tout ce que vous avez de mieux à faire, après avoir eu le courage d'abandonner toutes vos prétentions en médecine : c'est de rechercher dans l'examen le plus sévère de vos principes d'éducation, si le mal que vous imputez, dans votre aveuglement, à tant d'autres causes, ne viendroit pas très-immédiatement de vous-même. Que de maladies, et faut-il encore le redire, ont leur source dans les privations, les dégoûts, les sottes pénitences, les châtiments, toutes les inquiétudes enfin et les craintes qu'on leur fait éprouver, tantôt en les assujettissant, comme nous l'avons observé, à des régimes absurdes et douloureux, tantôt en les contraignant de s'occuper d'études qui les ennuient et les désespèrent !

Sans confiance dans ceux qui les entourent, sans espoir de soulagement au milieu de tant de maux, trop certains de n'être entendus de personne, ils souffrent en silence et se résignent à la dure nécessité ; mais ce funeste travail se fait aux dépens de l'organisation, arrive bientôt la maladie, qu'ils préfèrent, quelque douloureuse qu'elle soit, au tourment de leur état habituel ; car c'est au moins une sorte de rafraîchissement, que le changement de maux.

juste ciel ! Quelle éducation, que celle qui surcharge de tant de peines l'âge dont la nature commande si hautement de respecter l'insouciance ! quelle éducation que celle qui vient serrer de tant de liens un être malheureux, dont l'expansion, dans tous les sens possibles, est le premier des besoins, et devient, lorsqu'on l'arrête aussi cruellement, le plus insupportable des supplices !

N'en doutons point, les difformités, les maladies, la mort enfin, voilà pour beaucoup d'enfants les suites funestes de tant de fausses opinions, de tant de régimes de santé et de conduite. Non, l'enfant gâté ne sera pas celui que l'on aura élevé avec douceur, et dirigé en lui épargnant d'inutiles souffrances, mais bien celui que vous aurez fatigué, tourmenté, toujours sous le prétexte de le rendre plus sain, plus habile et en tout meilleur. Un seul regard, jetté sur l'un et l'autre, vous suffira pour vous mettre à portée de les comparer, et de vous assurer de toute la différence qui les sépare à l'avantage du premier.

Voyez si ce caractère de mal-aise, d'inquiétude habituelle, qui se fait sentir dans tout l'extérieur de votre malheureux élève,

n'est pas l'expression vraie de tous les dédésordres que vous avez causés dans l'intérieur. Ses traits n'offrent que la physionomie de la défiance mêlée de peine; tous ses mouvemens, quoi qu'il en soit de vos leçons de danse, ne sont rien de ce qu'ils devroient et pourroient être ; son corps même est sans à-plomb, il faut qu'il tâte bien des positions avant de le trouver ; sa marche est contrainte et incertaine ; en tout il est gauche, mal-tourné; et cependant, trop heureux encore, s'il n'est que cela. Considérez l'autre, au contraire; sa physionnomie est celle du bonheur et de la gaîté : l'habitude de s'exercer, et toujours à son gré, lui a fait trouver, de lui-même, sans maître de danse, des positions charmantes. Il n'est pas un seul de ses mouvements, qui n'ait de la grace et de la justesse; il est fort et souple à la fois ; son moral est au même dégré de perfection ; en tout vous reconnoissez, dans cet enfant gâté, l'heureux enfant de la nature.

Malgré sa grossièreté apparente, je l'avoue, l'éducation de l'enfance du peuple, dans les campagnes, me paroît propre, sous beaucoup d'aspects, à donner dans la pratique l'idée des règles qu'il conviendroit de suivre

pour certaines parties de l'éducation première. On me dira, je m'y attends bien, que dans celles où je pourrois même trouver quelque chose de bien à imiter, les enfants sont trop abandonnés à eux-mêmes, et qu'une telle éducation est bien facile, puisqu'il n'y a rien à faire. Eh bien ! c'est pour cela précisément que je lui donne la préférence sur toutes celles où l'on prétend avoir tant à faire ; en observant la mesure dans la quelle je me tiens, je regarderois toujours comme moins dangereux, sous beaucoup de rapports, d'abandonner les enfants à eux-mêmes, que de les assujettir à nos vains caprices : à tout prendre, il vaut mieux, sans contredit, ne rien faire, que de faire tant de choses nuisibles ; mais examinons de bonne foi, comparons et jugeons.

Cet enfant, sur qui personne ne paroît veiller pour le moment, est sûrement dirigé déjà par sa propre expérience. On ne l'a point étourdi dans le premier essai qu'il a fait de ses forces. On l'a laissé se traîner vers l'objet quelconque qui l'appelloit; il y parvient aujourd'hui sans inconvénient, à travers mille obstacles, qui seroient insurmontables pour cet autre enfant plus âgé et plus

fort, mais accoutumé à être porté ou arrêté. Que vous semble de la différence qu'il est si facile de remarquer entre les deux? Encore un peu de tems, le petit paysan grimpera lestement à la cime d'un arbre, traversera d'un pas sûr, sans la plus légère inquiétude ce ruisseau si rapide, où si le pied lui manque s'en tirera facilement; il lancera une pierre avec force et justesse; déjà il maniera facilement, et avec adresse, les instrumens de travail; sa petite raison fera, sans aucun effort, des progrès proportionnés à ceux de ses autres facultés et des forces du corps. Il n'aura de polisson que l'extérieur, et d'embarrassé que ce qui pourra tenir à sa timidité en face des personnages pour lesquels on lui aura inspiré un respect voisin de la crainte, et quand on exigera de lui qu'il leur fasse des politesses; mais au fond, il sera très-hardi et très-raisonnable dans tous ses rapports avec les choses. Par exemple, dans l'âge où il paroît à peine capable de veiller sur lui-même, on pourra lui confier un enfant de très-peu plus petit que lui : on se reposera sur lui du soin de répondre à ceux qui viendront au logis pendant l'absence de ses parents. On sera tout étonné de son exac-

titude, de sa fidélité à s'acquitter de ce dont on l'aura chargé; on ne le menacera point, on ne lui promettra point sottement des récompenses pour l'engager à faire ce qu'il doit faire; tout cela ira de soi-même, sans qu'il passe par la tête de ses parents, ou par la sienne, d'imaginer que ce soit-là une grande merveille; on l'enverra le jour, la nuit, à des distances très-considérables, faire des commissions, ou conduire un troupeau à travers les rochers et les bois. Aucun de ces différents travaux ne l'embarrassera; il agira aussi sûrement, aussi raisonnablement en tout ce qui sera à portée de son intelligence et de ses forces, que s'il étoit dans un âge plus avancé.

Mais supposez à sa place cet autre enfant, élevé d'une manière si fausse, en dépit de tout ce que ce travail a coûté en doctrine et en prétendus soins de toute espèce. Ce dernier saura beaucoup plus de mots, sans doute, mais beaucoup moins de choses; il aura plus de manières, un maintien plus poli : mais en l'examinant de près, vous trouverez qu'il n'a réellement aucune des grâces de son âge; il répètera, en *perroquet*, ce que vous lui aurez appris; il imitera, en *singe*, ce qu'il aura

aura vu faire, il n'y aura dans tout cela rien de lui, rien qui soit l'effet de sa propre réflexion et de sa raison. Si vous lui manquez un seul instant, avec vos précautions et vos avis, il n'osera pas se remuer : si enfin votre leçon n'est toujours là pour le guider, il ne saura plus que faire, ou ne fera que des étourderies et des sottises. Essayez, si vous l'osez, de le charger du soin d'un autre enfant, ou de celui de garder la maison pendant votre absence, autant vaut, je vous en préviens, que vous donniez votre confiance à un singe malfaisant; il est très-probable que vous trouverez à votre retour l'enfant en très-mauvaise posture, ou le feu à la maison. Voilà tout ce à quoi vous pouvez vous attendre de la part de votre docteur, et il n'y a là nullement de sa faute, car il ne peut être que ce que vous l'avez forcé d'être. Pourquoi prétendons-nous toujours mettre nos inutiles instructions à la place de celles que donnent les objets eux-mêmes ? Pourquoi voulons-nous qu'un enfant ne voie, n'entende, ne comprenne rien que par nous ? Comment cette fausse théorie pourra-t-elle jamais tenir lieu de la sûre expérience ? Je proteste donc avec sincérité que si j'avois à

choisir pour entreprendre de faire un homme de l'un de ces deux enfants que je viens de citer, je donnerois, sans hésiter, la préférence au petit paysan sur le citadin.

Il est facile d'observer, d'après les détails dans lesquels je suis entré, que j'ai eu en vue particulièrement l'éducation de l'homme. Cependant, les principes généraux que j'ai établis peuvent également convenir à l'éducation première des deux sexes, et tendre de même au développement de l'organisation. Il ne s'agit pour en faire avec discernement l'application, que de consulter encore la nature et d'observer avec soin ses indications. Dès l'âge le plus tendre elle établit déjà entre deux enfants de sexes différents des penchants, des inclinations qui annoncent pour chacun une éducation particulière.

On remarque dans le petit garçon un besoin impérieux de mouvement, beaucoup de hardiesse, un goût décidé pour les choses hasardeuses, un maintien libre, un goût très-vif pour les jeux bruyants, les armes et tous les objets qui ont de l'éclat; de l'impatience en général contre tous les obstacles : en un mot, on peut voir déjà dans le premier essai

de ses facultés naissantes le but que leur donne la nature, et l'état auquel dès ce moment elle commence de l'appeler. La petite fille, au contraire, a infiniment moins besoin d'agitation, elle est plus timide et s'aventure moins ; son maintien est plus calme, elle recherche les jeux tranquilles et sédentaires ; elle n'ira point attaquer avec violence, ni se précipiter étourdiment contre l'objet qui lui fait obstacle, mais elle cherchera bientôt à le tourner, à l'éviter ; l'éclat des armes n'aura pour elle aucun attrait, son premier mouvement sera toujours à leur aspect celui de la répugnance. Tandis que le petit garçon fera retentir toute la maison du roulement de ses chariots, du bruit de ses tambours et de ses trompettes, de ses cris de joie ou d'impatience, la paisible petite madone restera des heures entières retirée dans le coin d'un appartement, occupée du soin de coucher ou d'habiller sa poupée, et de tous les travaux de son ménage. Qui ne voit déjà dans des goûts si différents l'intention de la nature? Il est donc absurde de vouloir, par exemple, que la petite fille grimpe, qu'elle saute comme son frère, qu'elle soit aussi hardie que lui, aussi entreprenante (20). Que ferez-vous de

tout cela, lorsque l'âge de la timide pudeur sera une fois arrivé, lorsque cette première et essentielle qualité de son sexe, source de tous ses charmes et de toutes ses autres vertus lui commandera un maintien calme et modeste ? Ce n'est pas, comme nous le verrons ailleurs, en traitant avec plus de détails cet intéressant sujet, ce n'est pas, dis-je, qu'il ne faille aussi à la femme de la force et du courage ; certes, elle a besoin de l'un et de l'autre pour les longs travaux qu'elle doit supporter, pour les cruelles douleurs qu'elle aura un jour à éprouver ; aussi la nature lui en a-t-elle accordé, mais d'une espèce toute particulière : et cet être si foible, si timide, que le moindre bruit fatigue ou étonne dans certaines circonstances, que la vue d'une guêpe glace de terreur, vous surprendra quelque jour, quand vous le verrez braver des dangers et des souffrances, supporter avec calme des maux contre lesquels toute votre audace et toute votre fermeté viendroient échouer ; mais n'essayons pas de faire d'une petite fille un petit garçon, car en supposant que nous ayons malheureusement opéré, pour le tems de la première enfance, une si étrange métamorphose,

viendra toujours le tems où la nature, plus forte que nous, reprendra tout son empire, et ne nous laissera que des regrets pour résultats de cette monstrueuse éducation. Ne déformons rien, ne dépravons rien, laissons à chacun sa place, et reconnoissons qu'il en coûte beaucoup moins pour suivre la nature que pour la contrarier. Je crois en avoir dit assez pour indiquer les moyens de nous en rapprocher dans ces premiers tems de la vie : les lisières de l'enfance nous échappent, la jeunesse nous appelle (21).

LA JEUNESSE.

Nous voici donc parvenus à cette époque brûlante de la vie, où tout-à-coup transporté dans un autre ordre de choses, l'homme va offrir à nos regards un nouvel être qui exigera d'autres études et d'autres observations. L'enfance disparoît avec l'insouciance et la légèreté, ses fidelles compagnes. La route par laquelle nous l'avons vue s'éloigner, est encore semée de tous les débris des objets de ses jeux : l'homme a peine à concevoir qu'il ait pu jamais s'en occuper. Hélas ! il n'est pas encore arrivé au tems où il reconnoîtra qu'il n'a fait qu'en changer. Essayons de peindre ce nouvel état ; mais imitons la discrétion de la nature, gardons-nous de soulever le voile dont elle s'enveloppe, et n'oublions pas, en parlant de l'homme physique, tout le respect dû à l'homme moral.

(22) Quoique le corps semble grandir jusqu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, cependant c'est entre la quatorzième et la quinzième année qu'on le voit dans les climats que nous habitons, prendre, presque subi-

tement, son accroissement total en hauteur, et qu'il est à-peu-près tel qu'il doit rester. C'est alors que l'organisation s'anime d'un esprit nouveau dont la rapide activité, en la pénétrant de toutes parts et dans ses profondeurs les plus reculées, va bientôt opérer les plus étonnants phénomènes. Déjà nous ne reconnoissons plus cette gaîté si vive et si étourdie de l'enfance : les mouvements sont moins irréfléchis et moins brusques : la poitrine surchargée d'un poids inconnu se soulève avec peine, des soupirs involontaires s'en échappent par intervalles ; tantôt les yeux semblent lancer des regards brûlants, tantôt ils paroissent se remplir de larmes que n'excite aucune cause connue d'intérêt ou de peine. Tout annonce que la nature s'occupe d'un travail important, et qu'elle médite une grande révolution. Il semble qu'avant de lui révéler ce secret, qui va l'élever à la dignité de l'homme, déjà elle ordonne à l'enfant de cesser ses jeux, de se préparer dans le silence à l'entendre, de renoncer entièrement aux objets de ses rapides distractions, à ses folâtres habitudes, de se recueillir enfin, et de prendre un autre maintien.... Bientôt.... dans un seul

instant, l'enfant n'est plus, l'homme lui a succédé.

Tout surpris de ce changement, que l'on pourroit, sous tant de rapports, comparer à une seconde naissance, étonné comme il le seroit après un long sommeil, au moment où il s'éveilleroit dans une région inconnue; le jeune homme est tout entier à cette nouvelle manière d'être dans laquelle viennent se perdre toutes les pensées, toutes les affections de celle qui l'a précédée. La nature offre à ses regards un autre aspect. Le silence des bois, le murmure des eaux, le bruit des vents, tout éveille dans son âme des sensations ravissantes et jusqu'alors inconnues : c'est un monde nouveau qu'il habite, à peine y retrouve-t-il quelques traces de son enfance. Quelque pénibles qu'elles soient, les inquiétudes qui l'agitent n'en font pas moins ses délices : on le voit fuir avec soin tout ce qui pourroit l'en distraire et rechercher, pour s'en occuper, les retraites les plus écartées : c'est-là que le cœur pressé de toutes parts de sentimens vagues et tumultueux, il exhale librement ses soupirs; c'est-là qu'adressant ses plaintes et ses prières à cette puissance inconnue de la vie, il lui demande l'être qui doit fixer ses vœux.

Dans quelle langue pourra-t-on rendre jamais cette émotion profonde, ce ravissement tout céleste qui l'emporte hors de lui, à la première vue de l'objet dont il s'est déjà créé le modèle, que son imagination a doué de tant de qualités et paré de tant de charmes ? Comment saisir ce trouble subit, comment exprimer ce mêlange confus de sentiments qui se pressent sans repos et s'accumulent sur son cœur avec la rapidité du regard qui les a fait naître ? Il n'échappe pas de tout ce désordre un mot qui m'aide à le peindre. Déjà les vœux les plus purs sont offerts et reçus. Des rapports impossibles à décrire, et plus prompts que la pensée ont déjà établi la plus intime confiance entre ces deux êtres qui se rencontrent pour la première fois. Tout est entendu : un seul regard a tout exprimé. Amitié des premières années, reconnoissance, toutes les diverses affections qu'ils ont éprouvées jusqu'à ce moment se réunissent dans une seule pensée, une seule affection. Il n'existe plus rien au-delà d'eux seuls : Ils ne vivent plus que dans l'air où ils respirent ensemble, c'est au lieu qui les renferme que se borne pour eux l'univers ; la terre et les cieux n'ont plus d'autre étendue.

Ravissantes illusions que tous les sens partagent et entretiennent ! un son, une odeur, le bruit léger d'un vêtement qui ondoie, rien n'est plus indifférent dans toutes les impressions qu'ils sont chargés de transmettre, et à ces impressions va s'attacher, pour tout le reste de la vie, le charme des plus doux et des plus profonds souvenirs. Oui, dans les temps les plus éloignés, à jamais, il ne faudra qu'un seul de ces souvenirs pour leur faire franchir dans un seul instant tout l'espace d'une longue suite d'années, et reporter pour quelques moments encore sur les sombres et derniers jours de la vie, tout l'éclat, tout l'enchantement des jours de la jeunesse.

Il n'est point de peines ni de dangers que ne brave le jeune homme une fois atteint sérieusement de cette première impression. Il feroit sans hésiter le sacrifice absolu de son existence au bonheur de passer un seul instant près de l'objet que son cœur à choisi. Vous parleriez en vain à sa raison pour l'en détourner. Eh que peuvent sa raison et la vôtre contre les transports brûlants qui l'agitent (23)?

Cet état tel, que je le suppose dans l'état de civilisation où nous sommes, est un état

vrai de maladie, de fièvre, de délire, qui, comme toutes les maladies, s'irrite de plus en plus par les faux traitements, et qui finit par devenir incurable. Il ne reçoit de soulagement que de l'espoir. Tous les secours que l'on chercheroit à tirer du courage, de la résignation, ne pourroient que produire un effet contraire et souvent conduire aux plus funestes excès. Que sa cause ne soit que dans l'imagination, peu importe, il n'est point de ménagements que n'exige ce genre de souffrance, ni d'illusions même dont on ne doive le flatter. C'est au tems seul qu'il faut remettre le soin de sa guérison, lorsqu'on est assez malheureux pour que des obstacles s'opposent au seul parti que conseillent également de prendre la nature et la raison. Ces réflexions sont communes pour les deux sexes, comme le sont pour eux leurs peines et leurs espérances.

Cette crise, si l'on en croit les voyageurs et l'expérience qui démontre assez généralement la même vérité pour certaines classes d'hommes dans les nations civilisées, cette crise, dis-je, n'a rien, chez les peuples sauvages, de la violence que nous lui connoissons chez nous. Elle paroît n'y pas aller au-

delà des intentions de la nature, d'où l'on peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, qu'elle ne devient si terrible pour nous que par la résistance des obstacles qu'elle rencontre : que c'est de cette même source enfin qu'elle tire également et ses peines les plus cruelles et ses plus délicieuses jouissances.

Quoiqu'il en soit, il faut toujours avouer qu'en contrariant avec violence ces premiers rapports que la nature établit entre deux êtres rapprochés par les charmes des mêmes goûts, des mêmes penchants, on substitue à l'état du bonheur le plus parfait dont il ait été accordé à l'homme de jouir, celui du malheur le plus accablant, tous les excès, tous les emportements du plus cruel et du plus funeste délire. Point de doute que le sauvage, ou que l'homme quelconque le moins perfectionné par son éducation primitive, n'éprouvât les mêmes tourments, et ne se portât aux-mêmes excès s'il avoit à lutter contre les mêmes causes de désespoir.

On est donc forcé de convenir que le germe de cette passion, telle que nous la connoissons avec toutes ses jouissances et toutes ses fureurs, est toujours véritablement dans la nature, mais qu'il ne

se développe avec tant de violence dans l'état de civilisation, que parce qu'il s'y accroît de tout ce que le *moral* vient lui apporter d'effervescence et d'exaltation.

L'état du jeune homme atteint de cette cruelle affection vous demande, je ne puis assez le répéter, tous les égards de la compassion la plus tendre, et tous les sacrifices que la raison peut faire. Noublions pas que ces mouvements impétueux contre lesquels cette même raison est sans puissance, prennent toute leur énergie dans la contrariété des fausses convenances qu'on leur oppose; que la cause première qui les produit prend aussi très-physiquement même tout le caractère d'une maladie dont il seroit peut-être plus convenable de remettre le traitement aux médecins qu'aux moralistes (24).

Ses tourments si impétueux, si difficiles à contenir dans un jeune homme, sans être en apparence aussi violents, n'en produisent pas moins cependant des effets aussi dangereux dans le cœur de la jeune fille. Elle n'en brûle pas moins d'un feu secret qui la dévore : elle n'ose s'avouer à elle-même la cause de ce qu'elle éprouve, elle étouffe jusqu'à sa plainte, tant elle craint de laisser échapper son secret.

Vains efforts ! son trouble la trahit à chaque instant. Un seul nom prononcé devant elle couvre ses joues d'une rougeur subite : plus elle veut le dissimuler, plus son embarras augmente ; elle n'a de ressource que dans la fuite ; mais bientôt elle ne peut plus contenir les battements précipités de son cœur, et les larmes involontaires qui lui échappent font pour elle l'aveu de ses souffrances. Non, il n'est pas sous le ciel de situation dont la vue excite plus d'intérêt que celui d'une jeune fille en proie à ces premières agitations d'un amour naissant. Que de charmes viennent ajouter à sa beauté ces combats que se livrent, dans son sein, la pudeur et les desirs ! Quelle expression dans ses regards voilés de pleurs toujours prêts à couler ! que de grâces répandues dans tout son maintien. Quel abandon, quelle ravissante négligence dans tous ses mouvements ! Jusqu'au son de sa voix tout a pris en elle le caractère mélancolique de cette affection qui a si rapidement succédé à l'heureuse insouciance d'un autre âge.

Cette passion est la seule qui s'attache à la jeunesse, la seule qui absorbe toutes ses autres affections, et qui domine sur toutes ses pensées.

Sans rien retrancher de tous les reproches que la saine morale croit être en droit de lui faire, tout en convenant des maux qu'elle enfante, pour être exact et juste, il faut aussi convenir de tous les avantages que nous lui devons. Généralement elle n'inspire, (et c'est-là le plus frappant des traits auxquels on puisse sûrement la reconnoître et la bien distinguer de tout ce qui n'est pas elle) généralement, dis-je, elle n'inspire que les plus nobles sentiments. Elle élève l'âme loin de la dégrader et lui donne dans ce brûlant essai de la vie, toute la mesure de sa force. Le sentiment constant de l'honneur le plus délicat, la confiance, la générosité, le dévoûment, le courage, voilà les vertus qui forment son cortège ordinaire, et qui si rarement accompagnent les vertus d'un autre âge, quoiqu'il en soit de ses prétentions à la sagesse. C'est une flamme céleste qui dévore tout ce qu'elle trouve d'impur. Jamais le cœur où elle a commencé de brûler ne sera capable d'une lâcheté ou d'une bassesse, quels que soient les excès auxquels il pourra se livrer. La note flétrissante d'un mépris mérité ne s'y attachera jamais. Hélas! ce sera plus envers lui-même qu'envers les autres que

le malheureux jeune homme qui en sera dévoré, aura des torts à expier : dans cet état de trouble, d'égarement et des sens et de la raison, il faudra encore le conduire au crime pour qu'il s'en rende coupable ; il faudra le lui présenter sous quelqu'aspect de vertu, si l'on ne veut pas éprouver de résistance.

Quelque factice qu'on suppose cette passion, elle n'en est donc pas moins pour l'homme civilisé une des premières sources de sa perfectibilité. En s'emparant de toutes ses facultés morales, elle les étend, les développe et les anime d'une nouvelle activité, qu'elle seule peut leur donner. C'est en cela, qu'elle contribue à le séparer si éminemment de la brûte, dans un des plus communs rapports qu'il paroisse avoir ici avec elle ; elle ne le distingue guères moins de l'homme grossier qu'elle n'a pas élevé à cette région enchantée de peines et de plaisirs d'un ordre inconnu aux sens.

N'est-ce pas à l'influence si active de cette affection sur la moralité que nous devons le charme de ces arts qui font les délices de l'âge même de la raison, arts divins auxquels la plus austère philosophie est bien contrainte aussi de venir rendre son hom-

mage ?

mage ? A quelle autre cause rapporterions-nous et leur naissance et leurs progrès ? N'est-ce pas dans cet âge même sur lequel on le voit étendre son empire, que l'homme se livre tout entier à leur culture et à leurs jouissances ? Voyez-les tous se réunir autour de la jeunesse, imiter ses traits, emprunter ses accents, se parer de sa fraîcheur et de son éclat, s'animer de son desir de plaire : c'est dans ce foyer qu'ils viennent prendre le feu sacré qui donne à tous leurs ouvrages la vie, et qui leur assure l'immortalité.

Mais nous lui devons plus encore. Oui, nous lui devons le développement de toutes les vertus d'un autre âge. C'est à elle que tient toute passion de la vraie gloire, quelque but que celle-ci se propose, et quelqu'éloigné que semble être ce but. Ah, ce n'est pas sans dessein que la nature la fait naître avec les illusions qui l'accompagnent, à l'époque où l'homme commence à jouir de toutes les facultés de la vie. Elle s'en est servie sans doute comme d'un moyen puissant pour échauffer et faire éclore non-seulement les germes de tous les talents agréables, mais encore ceux de tant d'autres sentiments qui, sans elle, ne se développe-

roient peut être jamais. Tels sont entr'autres ces sentiments qui resserrent tous les liens de nos rapports dans l'ordre de la société. Voilà pourquoi immédiatement à la suite des plus paisibles affections, des plus douces habitudes contractées dans l'enfance, elle fait succéder cette affection si vive ; elle en prolongera les effets bien au-delà de sa durée pour tenir le cœur constamment ouvert à toutes ces vertus aimantes qui en nous attachant à nos semblables, nous mériteront en retour leur endresse et leur appui.

Aussi peut-on remarquer que les caractères les plus durs, les moins accessibles aux heureuses habitudes des vertus sociales, dans l'âge de la force, et sur-tout, dans celui du décroissement, sont précisément ceux qui n'ont pas éprouvé ces émotions de la première jeunesse. Infortunés, que la nature n'a pas assez bien traités pour les livrer à quelques instants de délire ! Qu'ils s'applaudissent tout à leur aise de leurs sèches et froides vertus, je n'en regarderai pas moins comme certain, quelque respectables qu'ils soient d'ailleurs, qu'on ne trouvera dans leurs sentiments etleurs actions, que le calcul de leur intérêt personnel. Ces gens-là

ne font ni tort ni bien à personne. Ils comptent exactement ce qu'ils rendent en raison de ce qu'ils reçoivent, mais sans rien donner au-delà ; souvent même dans ce commerce journalier de la vie, on les voit marchander avec humeur, d'où il arrive tout simplement que personne ne s'empresse de traiter avec eux.

C'est à la surabondance du mouvement de la vie et au besoin d'en faire un continuel emploi que la jeunesse doit tous ses goûts : les chevaux, les chiens, les armes, voilà les instruments de ses plaisirs ; chasser, courir sans cesse, s'exercer aux jeux les plus violents, voilà ses amusements ordinaires.

L'enfant n'a de mouvement que ce qu'il lui en faut pour se développer et croître ; cette mesure est d'ailleurs proportionnée à la force même de l'organisation qui doit l'employer, et ne s'étend pas plus loin. Il n'en est pas ainsi du jeune homme qui est pourvu bien au-delà de ce qu'il doit en dépenser pour le reste de son accroissement et l'entretien de son existence. C'est cet excès qui donne à toutes ses facultés cette impétuosité d'action physique et morale, caractère premier et distinctif de cet âge. C'est-là ce que nous devons observer

avec soin pour le diriger d'une manière conforme au vœu de la nature, si nous voulons et ne pas perdre le fruit des soins premiers que nous avons donnés à l'enfance, et le garantir des nouveaux dangers qui vont menacer sa santé, j'ose dire même sa vie.

Cette époque peut être regardée comme celle d'une seconde éducation, qui doit assurer tout ce que la première a préparé, tout ce qu'elle nous a fourni en avances au moral et au physique. Ce travail intéressant ne sera terminé que lorsque nous aurons aussi aidé le jeune homme des conseils de notre expérience, et sur-tout des soins du plus tendre intérêt.

Dès l'instant où s'annonce cet état d'effervescence, il faut observer, avec l'attention la plus suivie, comme règles de notre conduite, les indications que nous donne encore la nature. Voyons donc ce qu'elle fait alors, quels moyens elle prend pour conserver son ouvrage. Non, elle n'abandonnera pas plus l'homme à l'impétuosité de ses mouvements, à l'emportement de ses desirs, qu'elle ne l'a délaissé en paroissant le livrer sans secours à la torpeur, à l'immobilité de la première enfance, qu'elle ne l'abandonnera

et à la foiblesse et aux regrets du dernier âge. Il y a de plus ici, qu'indépendamment des secours qu'elle a réservés pour le jeune homme dans l'expérience de ses semblables, comme elle l'a fait pour l'enfant; elle fait sortir de ses goûts mêmes le seul moyen propre à le préserver des excès que nous avons à redouter; c'est-à-dire qu'elle prend dans cette surabondance même du mouvement tout ce qui peut en calmer l'impétuosité.

Je répète donc que dès l'instant où l'on s'apperçoit de ce tumulte, de cette agitation inquiette qui succède au calme profond des sens dans lequel s'opéroit lentement, par dégrés à peine perceptibles, l'accroissement de la paisible enfance, il faut se tenir sur ses gardes et recourir sur le champ aux règles de conduite que de sages observations ne manqueront pas de nous révéler. Quelque système qu'on établisse, d'ailleurs, sur les causes, tel est, quant aux effets, le rapport qui lie le principe du mouvement de la vie, et celui que nous voyons dominer à l'époque dont il est question, que l'un paroît s'épuiser ou se réparer dans une proportion constamment égale à ce que l'autre éprouve de semblable, en accroissement ou en perte. Cette

réciprocité d'action se fait remarquer, et toujours selon le même ordre, avec une égale influence, non-seulement sur l'organisation, mais encore sur la moralité.

Ainsi, l'épuisement de l'un produit bientôt l'affoiblissement des facultés du corps et la diminution des forces intellectuelles. La dissipation de l'autre par des exercices trop violents, par une application constante de la pensée, ou enfin par une affection profonde de la sensibilité, donne les mêmes résultats. Nous conclurons de-là que nous pouvons, avec l'espoir le plus certain du succès, nous adresser immédiatement à ce principe de la vie et du mouvement, pour calmer l'action trop vive de celui que nous avons aujourd'hui à combattre.

Il ne s'agit donc, par exemple, que de donner quelque nouvel attrait à ces exercices pénibles vers lesquels la nature appelle sans cesse la jeunesse. Le besoin du repos et du sommeil fera sûrement ce que ne pourroient jamais faire vos traités de morale; joignons à ce premier soin celui d'écarter du jeune homme, prêt à être frappé de cette subite impression, tout ce qui peut agir sur son imagination, si prompte à s'enflammer, car cette faculté une fois abandonnée à elle-même,

ne connoît plus de limites où elle puisse s'arrêter, ni en-deçà desquelles elle puisse être ramenée par des secours étrangers.

Ce n'est ni par des avis, ni par des reproches que l'on peut espérer de l'attaquer avec avantage et de le calmer : non : ses emportemens sont tels que les raisons même qu'on emploieroit pour les arrêter ne feroient qu'accroître leur furie, et la rendre absolument indomptable. On peut donc assurer que, vus ainsi, beaucoup d'ouvrages écrits à ce sujet dans les meilleurs intentions, non-seulement ont manqué leur but, mais encore ont souvent produit un effet tout contraire à celui que leurs auteurs en attendoient; peut-être n'avanceroit-on rien de trop en disant qu'ils ont causé plus de désordres secrets qu'ils n'en ont prévenus, ou réprimés. Ici, en attaquant de front une pensée, vous ne faites qu'allumer un desir. C'est un feu auquel les efforts même que vous faites pour l'éteindre donnent encore plus d'activité; le seule parti convenable qu'il y ait à prendre, c'est d'éviter avec le plus grand soin de fixer l'attention sur tout ce qui peut en éveiller la plus foible étincelle. Soyons assez prudents pour ne pas chercher l'ennemi quand nous sommes assurés de notre

défaite. C'est ici que toutes les terreurs même de l'enfer s'évanouissent : tous ses feux pâlissent devant celui qu'ils viennent combatre.

Citerai-je à l'appui de ces réflexions les faits que nous donne l'expérience ? Pourquoi, comme l'a si bien remarqué l'auteur d'Emile, pourquoi les jeunes habitants des campagnes sont-ils moins tourmentés que ceux des villes ? Pourquoi, dis-je, cette époque est-elle à-la-fois et plus tardive et moins orageuse pour eux ? C'est qu'il sont moins exposés à l'action de tant de causes qui embrâsent même avant le tems l'imagination des derniers, c'est que constamment occupés de travaux pénibles dans le passage de l'enfance à le jeunesse, ils dissipent par un exercice continuel cet esprit brûlant qui, pour les habitants des villes, s'accroît si rapidement au sein de l'oisiveté, de tout ce que la dissolution des mœurs publiques lui fournit sans cesse d'aliments.]

Les jeunes gens ont généralement le corps mince, et la taille effilée : ce n'est que peu-à-peu que les muscles acquièrent plus d'épaisseur et de fermeté. Les intervalles qui les séparent se remplissent ; les membres prennent des formes plus decidées ; le corps continue

ainsi d'augmenter en force et en solidité jusqu'à l'âge de trente ans ; cet âge est celui où il paroît être à son véritable état de perfection.

Les femmes arrivent beaucoup plutôt à ce point. Leur accroissement étant moindre que celui de l'homme, doit être en effet beaucoup plus prompt ; à vingt ans elles ont acquis tous leurs charmes. Elles sont à cet âge tout ce qu'elles peuvent espérer d'être.

La jeunesse est éminemment l'âge des sens et de l'imagination, cette étonnante faculté de laquelle on peut également dire, avec une parfaite justice, tant de mal et tant de bien. C'est la saison de toutes les illusions et de tous les prestiges. Tout s'exalte, pour elle, au-delà du vrai, et prend le caractère d'une affection vive de plaisir ou de peine, aussi difficile à régler que prompte à se former. Non, la jeunesse ne voit rien avec indifférence ; il semble qu'elle embrâse tout ce qui l'entoure du feu qui la dévore. Tantôt, fière de sa force, pleine du sentiment de la vie, l'ame abandonnée à tous ses rapports avec une nature enchantée, le cœur toujours prêt à s'agiter de nouveaux désirs, les sens toujours ouverts à toutes les impressions, elle ne voit qu'un présent délicieux dont les

plaisirs ne doivent jamais finir : sa santé, sa vigueur, ses jouissances ; oui, tout cela lui semble devoir être éternel. Aucune inquiétude de l'avenir ne vient la troubler ; elle provoqueroit avec une égale témérité et la douleur et la mort ; elle n'entend pas même comment la lente vieillesse pourra un jour atteindre la vie : tantôt profondément abattue par la plus foible contrariété, accablée du sentiment trop vif de son existence, le cœur consumé de desirs qu'elle ne peut satisfaire, elle s'enivre des douleurs qu'elle s'est créées, et ne voit plus, dans ce même présent, qu'une éternelle durée de peines dont aucun retour à de plus douces pensées ne vient calmer le désespoir. C'est alors qu'égarée par sa sensibilité, on la voit s'abandonner à cette mélancolie religieuse qui lui fait rechercher les déserts, les plus profondes solitudes, et qui ne la ravit ainsi vers le ciel que sur l'aîle des illusions de la terre.

Toujours agitée, toujours occupée à sentir, elle n'a aucuns moyens de revenir sur elle-même par la réflexion. Voilà l'unique cause de tous ces défauts, que lui reproche l'âge de la raison, si souvent injuste envers elle. Ici, comme à toutes les autres époques de notre

durée, pour les défauts même qu'elle semble leur avoir attachés, la nature a eu ses fins, c'est à nous de les voir. Ici, par exemple, elle n'a tant donné à la jeunesse et en desirs et en moyens, que parce qu'elle a voulu que cet âge fût celui qui en éprouvant toutes les facultés, en épurant toutes les affections, ne laissât plus rien à redouter du tumulte des sens pour l'âge qu'elle destinoit à être celui de la raison. N'allons pas croire, avec toute notre prétendue sagesse, que nous puissions rien changer à ce plan. Nous avons, et il faut que cela soit ainsi, nous avons, dis-je, constamment à faire à un torrent impétueux qui bientôt renverseroit toutes les digues que nous tenterions de lui opposer. N'ayons d'autre intention que celle de le diriger, si nous voulons prévenir tous les désastres qu'il peut causer en débordant sur le reste de la vie, en inondant de vices et de maux les autres âges. A ces époques plus éloignées, on ne voit tant d'insensés que pour avoir voulu faire à celle-ci des sages contre nature.

On peut généralement remarquer qu'un jeune homme ne s'occupera des travaux quelconques d'une profession sédentaire,

que contraint, ou par la foiblesse de sa constitution, ou par la dure nécessité qui ne lui laissera pas la liberté du choix. Nous en avons vu la raison dans cette surabondance du principe de la vie et du mouvement que sa dissipation seule peut calmer. Il est donc à la fois aussi cruel qu'absurde de vouloir le corriger entièrement des prétendus défauts qui tiennent à cette cause, quelque contraires qu'ils soient d'ailleurs à nos vues, en s'efforçant de l'assujettir à des occupations pour lesquelles la nature lui inspire tant de répugnance. Il ne se prêtera guères avec plaisir qu'à celles dont l'objet s'accordera facilement et avec les sensations qu'il reçoit et avec les sentiments qu'il éprouve ; alors il prendra de lui-même leur direction, il surmontera, sans peine comme sans dégoût, les difficultés d'un travail suivi, et la fatigue de la plus sérieuse application.

Il s'enflammera d'abord pour tous les arts agréables, immédiatement soumis à l'empire de l'imagination. Il voudra être poète, peintre, musicien; car, sans doute, il aura toujours quelques nouveaux desirs à exprimer, quelqu'image chérie à fixer, quelques accents de plainte ou de plaisir à faire entendre.

Ces arts ravissants deviennent alors, si j'ose ainsi m'exprimer, les confidents de ses pensées les plus secrettes, de ses jouissances et de ses peines.

Il repoussera donc avec ennui toute étude froide et sèche qui ne dira rien à son cœur ni à son imagination ; on aura beau lui en vanter l'utilité, il n'en pourra rien entendre, parce qu'il n'en sentira rien que le dégoût.

Tel seroit un homme à qui, au milieu du tumulte et des plaisirs d'une fête, vous viendriez parler d'affaires ; il vous prieroit de mieux choisir votre tems, de ne pas l'importuner, de remettre à un autre moment d'aussi sérieuses occupations, en vous invitant à prendre votre part, si vous le pouviez, de la joie présente. Eh! ne voyez-vous pas que le jeune homme est à ce jour de fête de la vie, jour enchanteur que la nature lui a préparé avec tant de soins au sortir de ce long sommeil de l'enfance ? Ne voyez-vous pas comme elle s'est parée de tous ses charmes pour lui en faire les honneurs? Ah! ne changez pas pour lui ce beau jour en un jour d'ennui et de tristesse ! suivez-le seulement avec toute l'attention de l'intérêt le plus tendre, sans le troubler ; contentez-vous de le diriger et de l'avertir de tous les dangers de l'ivresse.

Que croiriez-vous pouvoir faire de mieux en le tourmentant ? Rien, je vous en préviens, que de le contraindre à vous fuir sans vous écouter, et d'irriter très-sérieusement contre vous cette même nature, avec laquelle je vous conseillerai toujours de n'avoir rien à démêler. Elle veut, impérieusement, qu'il jouisse de cette fête qu'elle a ordonnée pour lui, et dont elle a fait tous les frais avec tant de prodigalité. Mais calmez-vous, elle a pris soin d'en fixer la durée. Encore quelques instants, et tout sera bientôt désenchanté ; le lendemain sera le jour de la raison, où, sans que vous vous donniez tant de peines pour détruire l'illusion de la veille, les objets paroîtront ce qu'ils sont, et ne laisseront plus que des souvenirs.

C'est notre impatience qui nous porte sans cesse à vouloir tout déplacer, et à substituer aux loix d'un ordre immuable et nécessaire celles de nos convenances et de nos fantaisies. Nous honorons tout cela du nom imposant de sagesse, comme si notre vraie sagesse ne devoit pas consister à respecter ce qui est et ne peut être autrement. Hélas ! et nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de nous en convaincre, c'est ainsi que

nous traitons comme défaut, qu'il nous paroît important de redresser, tout ce qui n'est pas d'accord avec notre volonté, et que souvent nous transformons en vices trop réels, les plus heureuses qualités.

Mais quels sont donc ces défauts que l'on reproche avec tant d'aigreur à la jeunesse, et de l'accroissement desquels on paroît tant s'effrayer? examinons-les, de bonne foi, sans préjugés, voyons, s'ils sont de nature à nous causer tant d'alarmes, et à nécessiter tant de dépense en morale. Il s'agit d'abord d'une extrême confiance dans ses moyens, confiance qui ne lui permet guères de douter d'aucune sorte de succès : viennent ensuite l'impétuosité qui la précipite toujours vers de nouvelles jouissances; l'impatience qui tend sans cesse à briser tout ce qui fait obstacle à ses desirs; la continuelle irréflexion qui lui prépare à chaque instant une faute nouvelle: mais n'en déplaise à ses guides, si peu indulgents, tous ces défauts tiennent essentiellement au tems même avec lequel ils passeront. Les fastidieuses remontrances ne produiront guères d'autre effet que celui de la contrainte, pour le moment, sans rien gagner pour l'instant qui suivra. Appliquons

ici ce que nous avons dit de l'enfance ; car il n'y a guères que le but qui soit changé, les moyens de direction sont encore ici les même et d'une égale simplicité.

Quoiqu'un jeune homme ait la raison assez avancée pour vous entendre et voir très-clairement les suites de ses fautes ou de ses inconséquences, ce qui est une seule et même chose, voici comment il arrive que votre moralité n'a pas tout le succès que vous en attendiez. Il conviendra de tout avec vous ; il fera plus, il vous promettra tout ce que vous voudrez, et avec la plus sincère intention de tenir parole. Jusques-là tout va bien, vous êtes fort contents l'un de l'autre ; mais qu'une nouvelle occasion de chûte se présente, il ne manque pas d'y tomber, et ne se souvient guères, qu'après, de la sage moralité sur laquelle vous comptiez tous les deux. Vous voilà aux champs, tourmenté du regret d'avoir perdu toutes les belles choses que vous avez dites, autant que de la crainte que vous cause, pour l'avenir, l'oubli d'une parole si solemnellement donnée et si subitement violée. Vous vous emportez, vous vous désespérez, et avec toute votre sagesse vous dites et faites d'inexcusables folies. Tout

retentit

retentit de vos plaintes et de vos cris : l'alarme est générale dans votre maison et dans votre famille, tout est perdu ; vous ne voyez plus dans cet enfant qu'un être ingrat, sujet éternel de peines et de regrets. Heureusement que la mère va parler la langue de la tendresse au coupable, et réparer, de tous les côtés, le mal qu'a produit cette étrange scène, quelque philosophique qu'elle vous paroisse.

Daignez-donc observer qu'il n'y a ici de véritable mal que celui de tout le tapage que vous venez de faire. Calmez-vous, rassurez-vous : aucun des vices que vous supposez déjà si profondément attachés au cœur de votre fils n'a été la cause de sa chûte. Cela est beaucoup plus simple que vous ne le croyez. Il n'a pas cessé d'être de bonne foi avec lui-même et avec vous. Il est tombé, poussé par sa confiance dans ses moyens de résistance, confiance aveugle et toujours trompée, ou entraîné par cette invincible étourderie qui ne permet alors, que très-rarement, à la raison d'arriver assez à tems pour lui répéter votre leçon et l'avertir. Comme vous, la raison ne vient guères qu'après la faute pour le gronder et l'accabler d'inutiles regrets : ce ne seroit donc pas à elle que je voudrois

toujours le confier, puisqu'il faut si souvent finir par la gronder à son tour ; mais voyons ce que nous pourrions mettre à sa place, pour le moment, et avec plus d'espoir de réussir.

Comme la nature est plus que de moitié dans tous ces désordres qui nous causent tant d'inquiétudes, venons à elle encore comme nous y sommes déjà venus dans un autre tems où nous avons été obligés de congédier souvent la querelleuse sagesse, qui fait toujours grand bruit pour ne remédier à rien. Demandons-lui comment nous devons nous y prendre pour guider un peu plus sûrement cette jeunesse, qui promet tant et qui tient si peu : cette jeunesse, dis-je, qui paroît être son âge favori, et dont elle sait sûrement le secret.

Sans doute qu'en considérant alors avec plus d'attention les sources de ces défauts, nous reconnoîtrons, comme je l'avois déjà soupçonné, que c'est aussi dans ces mêmes sources d'où découlent les plus aimables qualités, qu'il faut aller puiser nos moyens de conduite. La loyauté, la franchise la plus pure dans les actions, la plus grande fidélité aux engagements de la reconnoissance et de l'amitié, une extrême sensibilité aux maux d'autrui, le sacrifice continuel de son inté-

rêt, un courage à toute épreuve autre que celle des plaisirs, une confiance entière dans ceux qui l'accueillent avec indulgence, plus de facilité encore à oublier les torts des autres que les siens, en tout une bonne foi ravissante ; voilà en qualités les richesses de cet âge heureux, qualités qui sans doute suffisent bien pour compenser ses légers défauts. Mais comme c'est dans le cœur qu'elles résident, c'est-là qu'il faut s'adresser, et non comme on le fait toujours si mal-adroitement à la tête, où il n'y a personne qui puisse encore bien nous entendre.

Dans l'hypothèse d'une faute quelconque, voici donc comme je croirois convenable de me conduire. Loin de chercher à en aggraver les torts et de quereller le coupable en parlant toujours, soit à son jugement qu'il ne s'agit pas de redresser, puisqu'il voit aussi clairement que moi, pour l'instant, ce qu'il auroit fallu faire ou éviter : soit à sa volonté, puisqu'elle convient de tout comme la mienne : je le plaindrois avec intérêt de son défaut d'expérience ; je me rappellerois sur-tout le danger qu'il y auroit à paroître soupçonner ses intentions, conséquemment je me garderois bien de l'accuser, puisque le reproche ne peut, avec

justice, attaquer que l'intention ; je ne me contenterois pas de le plaindre, je lui proposerois mes secours, et très-franchement, je lui offrirois tout ce que je pourrois faire pour l'aider dans le travail de la réparation. Je suis très-persuadé que s'il existe quelque moyen de le préserver d'une rechûte, ce ne peut être que celui-là. Je ne suis pas moins persuadé que si la même faute revenoit, ce seroit avec de tels regrets, de son côté, que loin d'avoir quelque chose à leur ajouter, j'aurois au contraire beaucoup à faire pour les calmer.

Quel effet produiroit une conduite opposée en querelles, en reproches ? Ce seroit de nous faire courir le risque d'altérer ses vertus, au lieu de le corriger, de lui inspirer plus d'aversion pour la réparation que pour le délit, de le rendre faux, hypocrite, et de substituer ainsi des vices durables, je ne puis trop le répéter, à des défauts qui doivent bientôt passer.

Il est évident que la crainte de l'humeur qu'il s'attend à trouver, anéantit sa confiance ; et ce mal seul a des suites mille fois plus funestes que celles de tous ses torts, quelque graves qu'ils paroissent être ou qu'ils soient:

même réellement. En effet, qu'arrivera-t-il ? qu'il s'efforcera de trouver, et à quelque prix que ce soit, tous les moyens d'en dérober la connoissance, de les dissimuler, enfin de les nier.

Voilà comme il perdra les vertus premières qu'il tenoit de la nature; car une fois engagé dans cette malheureuse voie, rien ne lui coûtera plus en mensonges, en tentatives de toutes les espèces pour échapper, en se montrant autre qu'il n'est, et ce sera vous seul qu'il sera un jour en droit d'accuser de tous ses vices. Voyez donc comme au lieu de rien rétablir, vous achevez de tout gâter. Tels sont les tristes résultats des pésants traités de morale mêlés de menaces, et de ces traitements sévères desquels vous espériez tant de succès; vous en aurez obtenu de grands en effet; celui sur-tout de vous être donné beaucoup plus de peine pour le dépraver, qu'il ne vous en auroit coûté pour en faire la plus parfaite et la plus aimable des créatures. Ah ! cessons de tant nous inquiéter des défauts qu'apporte nécessairement cette saison des orages, et qu'elle doit si promptement remporter avec elle.

La confiance, la crainte d'affliger ceux

qu'il aime, voilà donc les moyens de le diriger, moyens que nous avons déjà si heureusement employés pour conduire l'enfance, et que nous ne pourrions rejetter ici sans nous exposer au danger de perdre le fruit de tous nos soins. Nous devons nous observer avec d'autant plus d'attention, que nos fautes porteroient aujourd'hui des coups dont il ne seroit plus désormais en notre puissance de réparer le désordre.

C'est à l'éducation de l'adolescence, bien entendue, qu'il est accordé de corriger encore ce que celle du premier âge peut avoir laissé de défectueux; mais il n'en est plus de même ici, bientôt il ne sera plus tems de revenir sur nos pas. Ce second âge va nous échapper, et bientôt il ne nous restera que le regret de l'avoir méconnu.

Mais on me dira, et il est essentiel de prévenir une objection que l'on ne manquera pas de faire: de ce que ces principes, d'une douceur si constante, puissent s'appliquer avec succès à quelques-uns de ces caractères heureux que donne la nature, est-il raisonnable de croire qu'ils suffiront jamais pour en corriger et réformer tant d'autres, dont les inclinations vicieuses ne peuvent être réprimées

et contenues que par la violence et la crainte?

Je conviens d'abord, et sans doute il y auroit de la mauvaise foi à le nier, qu'il est malheureusement un trop grand nombre d'hommes qui, au premier coup-d'œil, doivent nous paroître avoir été primitivement aussi dépravés au moral, qu'il en est de déformés au physique. La nature procréeroit-elle donc des monstres dans ce premier ordre comme dans le second ? Cette question n'est pas encore si parfaitement résolue que l'on ne puisse se croire en droit de conserver quelques doutes ; ce qui suffit pour nous engager à la traiter avec beaucoup de réserve. Admettons, pour un instant, qu'il existe de ces être viciés même dès leur formation première ; au moins voudra-t-on bien aussi accorder qu'ils sont heureusement très-rares, et que ce n'est pas là une donnée d'après laquelle on puisse établir un système général d'éducation.

Il est sans doute plus commun de nous voir corrompre ce que nous recevons de pur et de bon dans sa première origine. Nous pouvons donc assurer que tant de corps mal-tournés, d'esprits de travers, et de cœurs viciés, ne sont guère que les produits de notre inconduite dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, enfin

des vices et des erreurs de nos systêmes. Mais je vais plus loin : fut-il même question d'une défectuosité organique ou du germe d'un vice moral, quelque profonde qu'il plût d'en supposer la cause, encore le plus sûr seroit-il de recourir aux principes que nous avons développés. Je doute que là où l'on ne pourra tirer aucun fruit de leur application, on ait quelque chose à espérer des moyens de violence que l'on croit si faussement devoir employer.

D'ailleurs, ce n'est plus d'éducation qu'il s'agit lorsqu'on suppose une désorganisation complette, une folie décidée ou une habitude aussi volontaire que constante du vice. Il n'y a plus alors de régime ni d'institution raisonnable à proposer, il ne faut plus que des chaînes pour contenir les fols, et des châtiments pour réprimer les coupables ; mais encore une fois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je dirai donc que, dans tous les cas où l'on peut se flatter de quelqu'espoir, il n'y a rien de mieux à faire que de se remettre le plus promptement possible sur la voie que je viens d'indiquer.

Combattez les désordres physiques par des soins, beaucoup plus que par ce qu'il plaît trop

communément d'honorer du nom de traitements selon l'art, et sur-tout éloignez ce qui peut contrarier le principe de la vie. Combattez encore les vices moraux par des soins, par une continuelle attention à ménager, à ranimer cette sensibilité précieuse, vrai et seul principe de la vie morale et l'ame de toutes les vertus.

En suivant toujours exactement ces rapports si faciles à remarquer entre les deux ordres qui se partagent notre existence, j'ajouterois que si les moyens de réparer, de rétablir les organes auxquels tient l'action physique de la vie, sont ceux dont on se sert pour les conserver, les moyens à employer pour réformer les défauts et les vices doivent être aussi les mêmes que ceux qui entretiennent et conservent les vertus. On voit que des deux côtés le moyen de la guérison n'est pas distinct de celui de la conservation : on reconnoît en même-tems que tous les traitements violents qui ne tendent jamais qu'à détruire, au lieu de réparer, doivent être rejettés, que les succès qu'ils paroissent avoir quelquefois sont de courte durée, et qu'ils finissent toujours infailliblement par étouffer et la vie et la moralité.

Retenons bien cette vérité importante : où commence l'empire de la crainte, là finit celui de la confiance et de l'amour. La jeunesse qui vient à la suite d'une enfance soignée de manière à ne nous point laisser de regrets, sera facile à conduire par les mêmes moyens. Nous saurons que dans ces routes nouvelles où nous allons suivre l'homme, nous devons nous attendre à de fréquents orages, à de violentes tempêtes, que plus d'une fois nous aurons à craindre le naufrage ; mais ce que nous pouvons savoir aussi, c'est que nous le sauverons de tous les écueils qui le menacent, si nous sommes fidèles aux principes si simples d'après lesquels nous devons le gouverner. Nous reconnoîtrons que nous avons également à nous défier et des folles inquiétudes qui nous troublent presque toujours à l'aspect d'un péril imaginaire, et de cette funeste présomption qui nous aveugle si souvent, et nous précipite dans de véritables dangers.

Ces réflexions peuvent généralement s'appliquer à l'éducation de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, en observant, comme nous l'avons déjà fait, de les diriger d'une manière conforme à leur destination. Car n'oublions

jamais qu'il n'y a rien de bien que ce qui est à sa place.

Voyez ce couple charmant sorti des limites d'une heureuse enfance, s'élancer au milieu des jeux et des grâces vers cet âge délicieux de la vie. Quel ravissant spectacle ! la simplicité et l'innocence de leurs premières années brillent encore sur leur front avec toute l'expression de ce bonheur dont leur éducation a été accompagnée. La contrariété, la gêne, n'ont altéré en rien ni la beauté primitive de leurs traits, ni les élégantes proportions de leurs formes ; c'est ainsi qu'ils s'avancent vers la jeunesse, comblés de toutes les faveurs de la nature, mais dans l'ordre qui convient à chacun.

Bientôt du contraste même de leurs perfections va naître l'enchantement de leurs rapports et se former pour eux une existence commune en délices et en peines. Contemplez d'un côté la force et l'audace ; de l'autre, la timidité, la foiblesse. Par quel charme secret des qualités si contraires vont-elles s'unir au point de ne plus nous laisser voir dans deux êtres si distincts qu'un seul être qui n'aura plus qu'une pensée et qu'un desir ? Ah, encore une fois, ne dérangeons rien.

Que le jeune homme se livre aux exercices les plus pénibles, qu'il brave tous les dangers, qu'il franchisse tous les obstacles, qu'il obéisse à sa destinée. N'apellez plus sa franchise, grossièreté; son insouciance, insensibilité; sa légèreté, désobéissance; son impétuosité, brusquerie; ni son oubli de vos pésantes remontrances, ingratitude. Réfléchissez un instant sur ce qu'il doit être, et vous serez ravi de le voir ce qu'il est; il ne restera plus aucun de ces défauts que votre impatience seule avoit créés. Je vous le répète encore, ne vous adressez jamais à sa tête, mais toujours à son cœur : vous verrez comme il vous répondra.

Conservez soigneusement à la jeune fille cette timidité, cette pudeur, qui viennent remplacer la naïveté, l'étourderie du premier âge : ces nouvelles compagnes que lui donne la nature doivent être ses plus sûres institutrices. Ne les faites pas fuir en voulant leur associer des grâces étrangères. Ne troublez pas leurs leçons de vos importunes observations. Ah, sur-tout, ménagez son embarras, accueillez ses soupirs, ne cherchez pas à combattre avec une si effrayante austérité ce premier trouble, dont la cause lui

est encore inconnue ; que le sein de sa mère soit le premier asyle où elle puisse se réfugier avec confiance et se remettre du tourment de ces pénibles agitations ; quelle y trouve une amie qui se rappelle assez sincèrement cette première épreuve, pour bien l'entendre. Elle n'a pas, comme le jeune homme, contre le tumulte intérieur de ce nouvel état, la ressource si puissante de la dissipation. Ce moment, au contraire, est celui où la nature la tient plus captive, accroît sa timidité habituelle et enchaîne jusqu'à ses regards. Il le falloit ainsi pour donner plus de puissance à ses charmes ; mais arrêtons-nous, c'est sur l'expérience et la tendresse des mères que la nature s'est entièrement reposée des soins de cette partie si importante de l'éducation, c'est à elles seules qu'elle en a confié le secret.

C'est ici le lieu de dire un mot de l'état auquel paroît être appellé plus particulièrement l'âge que nous venons d'observer ; état dont la destinée est encore confiée aux parents. Le plus saint des contrats, le mariage, exige dans son objet et dans ses suites un accord de conditions morales et physiques, sans lesquelles il devient dans ces deux ordres une cause malheureusement trop féconde de

maux impossibles à réparer, qui s'étendent en regrets, et en souffrances de tous les genres jusqu'au dernier terme de la vie, soit que l'on en conserve, soit que l'on en brise le lien. Tout ce que les parents ont fait jusqu'ici pour le bonheur de leurs enfants est à jamais perdu, sans doute, s'ils négligent les soins qu'ils leur doivent à cette époque si intéressante.

La première des conditions est que les jeunes époux aient également atteint le point où la nature a bien affermi leur constitution : ce point se trouvera être aussi celui où la raison, délivrée du tumulte de ces premières impressions que j'ai essayé de peindre, pourra connoître l'importance de ses engagements. Comme la nature elle-même l'indique, il ne faut que la consulter, si l'on veut n'avoir rien à redouter des inconvénients attachés à des unions trop précoces. Je ne m'occuperai pas d'observations plus détaillées sur le rapport des âges, la conformité des goûts, l'accord des penchants ; sans doute que les parents sentiront la nécessité de faire à ces grandes convenances le sacrifice de toutes celles qui ne tiennent qu'à des arrangements particuliers.

Qui pourroit déterminer, dans la suite

même de plusieurs générations, le terme où s'arrêtera l'influence malheureuse d'un hymen contracté sous de fâcheux auspices ? Hélas ! tous les maux, tous les désordres qui s'écouleront de cette funeste source, se reverseront peut-être encore sur celles de ces générations qui vous en paroissent aujourd'hui le plus éloignées, et que votre imagination même n'atteint pas. Oui, je vois la vie entière de l'espèce humaine comme un fleuve qui, en traversant les siècles, entraîne, sans cesse, dans son cours et dépose sur les générations inférieures le limon impur de celles qu'il a déjà parcourues. Il roule éternellement avec lui leurs vices, et jusqu'à leurs habitudes. Ce qui est vrai pour les nations, l'est avant tout pour les races particulières qui forment les nations. Ah ! ne troublons point, n'empoisonnons pas les eaux de ceux qui sont au-dessous de nous. Que nos alliances soient telles que les races futures qui en recevront la vie, n'aient pas à nous reprocher de la leur avoir transmise.

La continuité des ressemblances, la propagation des difformités, des maladies, ne permettent pas de douter de cette influence dans l'ordre purement physique. Je n'en doute pas plus dans la propagation des vices qui

dépravent le moral, quelque difficile qu'il paroisse être de remonter à leur origine. Tout échappe à notre vue si bornée dans l'espace et le tems, mais rien ne s'y perd véritablement.

Tout ce que nous semons, en bien ou en mal, finit tôt ou tard par éclore et par se développer en bonheur ou en souffrances. Il semble que nous soyions tous également solidaires les uns pour les autres dans le sens de l'expiation et de la récompense. Ainsi pour terminer, la vie dans tous ses rapports physiques et moraux, n'est qu'un héritage que nous recevons de nos parents avec les bénéfices et les charges dont leur bonne ou mauvaise conduite l'a composé, que nos descendants recevront de nous aux mêmes conditions, et sans que la nature nous fasse grace d'aucune.

Mais le rêve de la jeunesse s'évanouit, l'imagination s'éloigne avec ses brillantes illusions. Contentons-nous de quelques heureux souvenirs : ne regrettons pas trop vivement ce jour de fête de la vie, car il n'étoit pas sans orages. Le jour pur et calme de la raison va lui succéder : déjà sa douce lumière dissipe ces restes de nuages qui voiloient le ciel brûlant de la veille.

AGE

L'AGE VIRIL.

Ici l'homme est au plus haut degré de perfection de sa nature. Tel on nous le peint au moment où appelé du néant à l'existence, il s'élança plein du sentiment de la vie, des mains fécondes du créateur. C'est à ce point que nous devons nous hâter de le saisir, si nous voulons rechercher ce qu'il est, ce qu'il peut et doit être. En-deçà, au-delà de cette époque de sa durée, nous ne rencontrons qu'une créature imparfaite, qui croît ou dépérit sensiblement : ici seulement nous trouvons l'homme (25).

Son corps est parvenu à la hauteur qu'il doit avoir, ses formes sont déterminées; sa physionomie a reçu tout le caractère d'expression qui lui est propre, il jouit de toutes ses forces : ses sens n'ont plus rien à gagner, tous ses moyens, au physique et au moral, sont dans la plus parfaite correspondance entr'eux, et dans la plus juste proportion avec l'emploi qu'il doit en faire; son maintien calme et assuré n'est plus troublé par ces mouvements impétueux de la

jeunesse qui tenoient à la surabondance du principe de la vie : moins sensible, peut-être, mais aussi moins distrait par les impressions extérieures, il revient plus souvent par la même pensée à l'étude de ses rapports : c'est plus par l'intelligence, aujourd'hui, que par le cœur, qu'il lui est accordé de les connoître. Tout ce qu'il vient d'acquérir devient la matière de ses réflexions et de ses jugements. Tant que les seules impressions des sens ont été nécessaires au développement de ses facultés et à son expérience, il leur a été livré tout entier. La raison qui l'auroit occupé à les combiner, auroit été de trop alors, mais aujourd'hui c'est à elle de mettre l'ordre au milieu de tant de richesses, et de lui indiquer l'usage qu'il doit en faire. Elle domine à son tour sur les sens, et ne répond plus qu'à ceux de leurs rapports qu'elle veut admettre.

Quelle admirable économie de la nature dans cette distribution des facultés de chacun des âges de la vie, pour les faire concourir avec tant de sagesse et parvenir avec tant de sûreté aux fins communes qu'elle se propose ! Voyons, pour mieux sentir encore la vérité des principes que nous avons précédemment établis, ce que seroient l'enfance et la jeu-

nesse sans tous ces prétendus défauts qu'on leur reproche, si elles étoient en un mot autres qu'elles ne sont.

Supposons cette raison toute formée dans un enfant, si toutefois elle pouvoit être jamais autre chose que le résultat de l'accroissement et de l'ensemble de toutes les facultés : que sortiroit-il de cette monstrueuse hypothèse ? Un être également à charge et à lui et aux autres, qui n'existeroit ainsi que pour être constamment tourmenté par le sentiment de sa foiblesse, qui n'auroit plus rien de ces grâces, de ces charmes qui appellent les secours étrangers avec un intérêt si puissant, qui périroit bientôt dans l'abandon et les angoisses du plus effrayant désespoir. Supposons dans le sens contraire tout ce délire si aimable de l'enfance prolongé jusqu'à l'âge de la force, nous aurons alors un être furieux ou imbécille, ou tous les deux ensemble, qui, au premier aspect, nous fera reculer de dégoût et d'horreur.

Avouons donc que rien ne pouvoit être mieux que de diriger les progrès de l'intelligence et de toutes les facultés qui lui sont relatives, en proportion de l'accroissement des forces et des progrès des facultés du corps ;

de ne point presser les uns aux dépens des autres; enfin, de maintenir entr'eux la plus parfaite correspondance. Sachons-nous gré d'avoir respecté les lois de cette harmonie dans les secours que nous avons donnés aux premiers âges, et de n'avoir presque rien fait que d'attendre l'homme que nous promettoit la nature. Le voilà tel qu'elle nous l'a promis: elle ne nous a pas trompés. Ce moment, où la raison doit seule commander, nous est indiqué par celui où le corps a pris son entier accroissement, où elle ne peut plus nuire à rien et où rien ne peut plus lui nuire. Son tour est arrivé, parlons-lui le langage qui lui est propre, et qu'aujourd'hui seulement elle peut entendre.

Mais avant d'étudier l'homme dans l'usage qu'il fait de cette éminente faculté, considérons-le d'abord un instant dans l'ordre de ses rapports physiques, et cherchons quelle est la place qu'à cette première vue il paroît convenable de lui donner.

De ce qu'il ait beaucoup de ces rapports communs avec les animaux, de ce qu'il croisse et dépérisse comme eux, de ce qu'il puisse marcher sur ses deux mains et sur ses deux pieds à la fois comme les quadrupèdes,

de ce qu'enfin il ressemble plus particulièrement à quelques-uns d'eux dans le détail de plusieurs parties de son organisation ; en conclurons-nous, comme l'ont fait certains naturalistes, qu'on doive le rapporter à une de ces espèces de l'animalité, et ne lui accorder d'autre supériorité que celle d'une organisation plus parfaite ?

Non, sans doute, cette manière de classer les êtres n'est pas celle que nous suivrons. Il ne nous faut pas tant de recherches pour découvrir le rang que nous devons lui assigner. Un regard nous suffit pour reconnoître le caractère de prééminence qui brille dans tous ses traits. Son attitude seule ne permet pas à l'œil le moins observateur de le confondre avec aucune des espèces animées, pas même avec celles des quadrumanes, qui paroissent d'abord le plus s'en rapprocher.

Des observations plus particulières, faites à la suite de ce premier jugement, nous démontrent que, si les individus de ces dernières espèces se redressent quelquefois, ce n'est que pour attaquer ou se défendre, ou enfin pour atteindre les objets de leurs appétits : bientôt ils retombent, forcés par la contrainte qu'ils éprouvent à reprendre leur allure habituelle.

Les formes, les proportions de leurs membres, les divers modes de leurs articulations, tout atteste que l'attitude droite n'est pas leur attitude ordinaire (26).

Celle de l'homme, quoi qu'il en soit de tant de récits contraires, aussi fabuleux qu'absurdes, est dans tous les lieux et dans tous les tems, de marcher droit, la tête élevée, embrassant à la fois, d'un seul regard, et la terre et les cieux.

La main ne lui a donc pas été donnée pour servir de point d'appui au corps. Non, elle est destinée à de plus nobles usages : instrument presqu'immédiat de l'intelligence, elle est douée d'un sentiment exquis pour recevoir et transmettre les impressions les plus délicates. C'est par l'usage de cet organe merveilleux qu'il adapte tout à ses jouissances, qu'il exécute et réalise tous les prodiges de son imagination, qu'il semble, si j'ose ainsi m'exprimer, défier la nature et concourir avec elle, par les chefs-d'œuvre des arts les plus étonnants.

L'homme est inférieur en masse, en force réelle, à telle espèce ; en vîtesse, en légèreté, à telle autre ; mais il est supérieur à toutes par l'accord qu'il sait mettre entre

ses moyens d'action. Son organisation se prête avec tant de facilité à ce que lui demande son intelligence, que bientôt les secours étrangers qu'il leur associe, semblent lui être aussi naturels que ceux qu'il tire de ses propres facultés. Ainsi ses armes, par l'adresse avec laquelle il les manie et en dirige l'usage, paroissent faire partie de lui-même : les animaux qu'il va combattre ne lui en présentent pas d'aussi terribles : nous les voyons tomber à ses pieds, frappés de coups qui, par leur rapidité et leur violence, ne peuvent se comparer qu'à ceux de la foudre.

Il trouve à la fois, dans sa volonté et dans son courage, de nouvelles forces pour étendre les facultés du corps au-delà même de ce que l'on croit à peine possible. On diroit qu'il lui est accordé de se faire une autre nature par l'habitude et l'exercice. Ce que l'on nous raconte de la vîtesse que certains peuples sauvages acquièrent à la course, nous paroîtroit fabuleux, si ces récits n'étoient attestés de manière à ne nous laisser aucun doute raisonnable, si d'ailleurs nous n'avions pas des exemples de cette même vîtesse dans nos coureurs, qui devancent les chevaux et qui peuvent soutenir plus long-tems cet

exercice. Il en est ainsi de la force, qu'il peut augmenter à un degré surprenant. Nous voyons tous les jours des hommes porter des fardeaux du poids desquels seroient accablés d'autres hommes plus forts en apparence, et peut-être réellement tels, mais mòins exercés. Ce que nous observons ici de la vîtesse et de la force, peut également s'appliquer à la légèreté, à la souplesse, à mille autres qualités qui sont, dans l'homme, susceptibles d'accroissement à un point qu'on n'a pu encore fixer. Ce que les voyageurs nous rapportent des prodiges opérés par les bateleurs Indiens ne nous paroîtroit pas moins au-delà de toute vraisemblance, si nous n'avions encore sous les yeux de ces mêmes prodiges de force et d'adresse. Cette perfectibilité, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, est une de ces grandes différences qui séparent à jamais, et de la manière la plus sensible, l'espèce humaine de toutes les espèces animées.

S'il étoit quelque chose qui pût l'en rapprocher, et faire douter de la supériorité de ses avantages, ce seroit, il faut l'avouer, cet étrange abus qu'elle fait si souvent de ses plus nobles facultés pour se rabaisser elle-même à leur niveau.

Mais jettons encore un regard sur ces quadrumanes qui, sous quelques rapports, ont avec nous une sorte de ressemblance, et recherchons de bonne foi ce qu'on peut raisonnablement en conclure.

Le singe, sur-tout, a des mains si semblablables aux nôtres, qu'il seroit, je crois, très-difficile de voir en quoi elles en diffèrent. Eh bien, si la main, (quelqu'étonnant que soit en lui cet organe, comme je l'ai déjà remarqué) si la main, dis-je, l'intelligence et la perfectibilité, tant physique que morale, n'étoient qu'un seul et même principe, pourquoi le singe, qui est très-probablement aussi ancien que l'homme, ne s'est-il pas élevé au-dessus de cet état où il est encore placé comme toutes les autres espèces de brutes? Pourquoi, depuis si long-tems témoin et imitateur des actions de l'homme, ne s'est-il pas encore avisé d'entrer avec lui en concurrence de facultés et d'empire? Pourquoi est-il réduit, par un instinct qu'il ne peut violer, à n'imiter même que très-grossièrement quelques-unes de ses actions, sans en distinguer le but? Pourquoi est-il toujours et très-réellement aussi stupide en agissant, que l'est en parlant l'oiseau qui répète des

mots et des phrases entières auxquelles il n'attache aucun sens ? Pourquoi, enfin, l'un ne sait-il pas plus ce qu'il fait, que l'autre ne sait ce qu'il dit ? La langue et la main ne sont donc que des instruments, qui ne suffisent pas pour parler et agir sans l'intelligence qui les emploie. Voyez ce que deviennent alors toutes ces chaînes, par lesquelles on prétend pouvoir descendre de l'homme à la brute, et remonter de la brute à l'homme. Les auteurs de ces vains systêmes ont beau faire, la nature n'en avoue aucun. Il n'y a, comme nous pourrons bientôt nous en assurer, nulle gradation de la raison à l'instinct. Ces deux facultés sont séparées par d'immenses intervalles, que tous les anneaux de ces chaînes, si péniblement imaginées, ne rempliront jamais (27).

Tous ces traits, dans l'animalité, que l'on cherche tant à faire valoir et à rapprocher de ceux de l'homme, ne sont donc évidemment que des ombres grossières de ses formes matérielles et du principe qui l'anime (28). Continuons de nous assurer que ces comparaisons prises dans les deux ordres, n'ont d'autre effet que celui de faire mieux ressortir encore l'excellence de sa nature.

L'auteur de la vie a imprimé sur son front un caractère de supériorité que l'on essaieroit en vain de détruire et même de méconnoître : il y est si fortement prononcé que les animaux même ne s'y méprennent pas. Ainsi, observateurs plus sûrs et plus vrais que tant de prétendus philosophes, ils ne le confondront pas avec le singe, quoiqu'il en soit de cette ressemblance qui devroit cependant leur faire illusion, si elle étoit telle qu'il plaît de la supposer : ils n'auront pour celui-ci rien moins que du respect. Quelle autre cause peut donc leur en inspirer pour l'homme, si ce n'est cette expression de l'intelligence qui brille dans tous ses traits, et qui donne tant de puissance à son seul regard ? Ses qualités de force, de courage, d'adresse, d'industrie, ne pourroient les frapper de terreur, et lui servir à les dompter qu'autant qu'elles leur seroient connues : le souvenir même de l'épreuve que quelques-uns d'eux auroient pu faire du danger de ces armes, n'agiroit jamais que sur ces individus ; mais cette cause n'auroit évidemment aucune influence sur l'espèce entière et d'une manière aussi constante. Les plus sauvages et les plus féroces fuient à son seul aspect ; ceux qui

sont doués d'un naturel doux et innocent, loin de le fuir, semblent venir chercher son appui et se ranger sous sa protection (29): les espèces qu'il s'attache par la domesticité, quoique capables d'une forte résistance, et originairement très-sensibles à la perte de leur liberté, abaissent leur tête sous le joug, perdent leur indocilité première et se laissent facilement réduire en servitude : un troupeau de ces fiers animaux obéit à la voix d'un enfant qu'à peine ils entendent ; une seule menace de cet imposant conducteur suffit pour les contenir. Par quel enchantement se fait-il que la baguette dont son foible bras est armé ait tant de puissance ? Quoi ! ce taureau furieux, qui va se précipiter sans crainte au-devant des coups du plus redoutable de ses rivaux, oublie dans un instant, et l'objet de ses desirs et celui de ses vengeances ! Il fuit à la seule vue de la baguette magique qu'agite ce terrible maître de cinq à six ans. Quoique l'habitude nous rende ce phénomène si familier, qu'à peine nous daignons y faire attention, il n'en est pas moins un de ceux qui n'ont pas besoin d'être appuyés de grands raisonnements pour attester la supériorité de l'homme.

Il est sans doute difficile de retrouver entièrement aujourd'hui sur son visage ce premier caractère de grandeur, qui se compose de l'accord parfait de son intelligence avec son organisation, et du juste emploi de toutes ses facultés. Peut-être parviendrions-nous à recouvrer ceux des avantages que nous avons perdus, et qui lui étoient primitivement attachés, si nous voulions sincèrement nous rapprocher, par tous les moyens qui nous restent encore, du but de notre destination. On croit bien que je ne comprends pas dans ces moyens ceux par lesquels on a prétendu devoir, pour nous ramener à la nature, nous faire redescendre à la vie des peuples sauvages. J'ai peine à me persuader que cette voie soit celle de notre véritable perfectibilité. Il ne faut, ce me semble, que jetter un coup-d'œil sur ces hordes malheureuses, pour bien s'assurer que ce n'est pas plus dans leurs folles institutions que dans les abus de notre état de civilisation qu'il faut rechercher l'homme de la vraie nature.

Le sauvage est généralement l'homme d'une nature dégradée, misérable, souffrante, vouée tantôt à une stupidité absolue, tantôt au délire de l'imagination la plus extravagante :

voilà pour le moral ; et généralement pour le physique, déformé souvent d'une manière hideuse. Quelques efforts que l'on ait faits depuis long tems pour embellir cet état, convenons donc de bonne foi que ce n'est pas là qu'il faut prendre nos modèles de régénération, quoi qu'il en soit des choses dignes d'estime et d'admiration que nous y pouvons quelquefois remarquer (30).

L'espèce humaine a subi, de toutes parts, dans ces fausses routes où elle s'est égarée, de tels changements, que l'instinct même de la brute semble s'être apperçu de sa dégradation. On a observé qu'il la respectoit plus dans l'européen, qui a moins altéré ses formes, que dans l'indien et le nègre ; que les bêtes féroces étoient plus à craindre pour ceux-ci, et que généralement elles leur donnoient une funeste préférence : tant il est vrai de dire que ce premier caractère n'a rien d'arbitraire, et qu'il a plus ou moins de puissance, en raison de ce qu'il s'est conservé plus ou moins pur ; l'animal ne le reconnoît plus, dans ces formes bisarres, dans ces traits mutilés de l'indien, ni sous ce voile obscur qui le cache dans la physionomie du nègre, ni enfin, dans le maintien stupide

par lequel l'un et l'autre semblent se rapprocher de lui. Il n'y a guère que l'excès du besoin, ou la nécessité de la défense qui le force de le méconnoître dans l'européen, qui, je le répète, a moins perdu de l'expression primitive de la figure humaine dans tout ce qui fait essentiellement partie de sa personne.

Stupidement immobile, ou grossièrement ébranlée par de passagères impressions de plaisir ou de douleur, la figure de l'animal n'exprime rien au-delà de ses rapides sensations. Mais la pensée vient se peindre dans tout son éclat et dans toute sa vérité sur le visage de l'homme ; ce ne sont pas seulement les fortes et profondes impressions des sens qu'on voit y prendre ce caractère propre à chacune d'elles, on y remarque encore jusqu'à leurs plus légères nuances.

De quelque nature que soient ces affections physiques ou morales, toutes s'y prononcent si clairement, que les personnes les plus étrangères les unes aux autres ne s'y trompent pas, pour peu qu'elles mettent d'attention à les observer. Amour, haine, colère, mépris, effroi, courage, nous recon-

noissons également l'une ou l'autre de ces passions à la physionomie qu'elle prend, et qui n'est qu'à elle seule : nous pouvons même en distinguer avec une égale sûreté les plus secrettes et les plus foibles agitations.

Ainsi, l'altération de la couleur, un regard incertain, un mouvement involontaire qui abaisse l'œil, sont les signes qui, dans l'instant même, décèlent l'embarras dont un seul mot alarme la pudeur. Un regard étincelant, une rougeur subite qui teint le visage d'une nuance plus forte, indiquent l'impatience qu'aura éveillée une légère contrariété. Bientôt la colère se manifestera par des signes de plus en plus menaçants. L'œil paroit tantôt sortir de son orbite, tantôt se reculer dans ses cavités les plus profondes ; les regards qu'il lance sont dans cet effrayant accès : autant d'éclairs qui annoncent la tempête. La teinte livide et plombée de la mort s'étend sur toutes les parties de la face qu'agitent en même-tems des mouvements convulsifs : ce que la vie a de plus impétueux, ce que l'aspect de la destruction a de plus repoussant, se confondent dans le plus horrible mêlange ; mais qu'un seul mot parvienne jusqu'à

jusqu'à l'ame, et cette tempête intérieure s'appaise dans l'instant même; ces signes affreux disparoissent, et le visage offre de nouveau l'aspect d'un ciel calme et serein, qui n'inspire plus que le plaisir et la confiance.

Que de charmes dans l'expression de ces sentiments d'indulgence, de compassion à la vue de la souffrance ! Comme l'ame se peint alors dans tous les traits ! Il n'en est pas un qu'elle ne semble charger de transmettre tout ce qu'elle éprouve en desirs de soulager et de secourir. Comme elle donne à tous le caractère de la peine qu'elle vient partager ! Par quelles douces larmes elle tempère l'âcreté de celles qu'elle ne peut tarir (31) !

Qui nous révélera donc jamais le secret de cette sympathie qui, par des signes aussi multipliés et aussi certains, fait correspondre avec tant de rapidité à l'extérieur nos affections, nos pensées les plus secrettes ? Comment expliquer l'action de cette puissance inconnue qui appelle l'ame au dehors, et si souvent malgré elle, qui la force ainsi de venir se montrer telle qu'elle est, et là, de démentir ce qu'elle a exprimé de faux et de perfide par ses autres moyens de communi-

cation ? Comment se refuser à reconnoître d'après ce seul apperçu, une des plus frappantes différences qui nous distinguent de toutes les espèces de brutes.

L'étude de tous ces changements causés par de vives impressions, a des bases certaines, avouées par la nature, et sur lesquelles il est conséquemment possible d'établir un solide jugement. Chacun de ces signes, je le répète, est tel dans ses effets au dehors, que sans être aidé d'aucun autre, il suffit souvent pour exciter dans celui qui l'observe une affection toute semblable à celle qui l'a fait naître. Il ne faut, par exemple, qu'un léger coup-d'œil, le changement à peine perceptible d'un muscle de la bouche ou des sourcils, pour agiter, jusqu'à la fureur, l'ame jusque-là paisible, de l'homme le moins facile à émouvoir, et qui aura long-tems écouté avec patience des discours peu mesurés. Ce sera encore assez d'un seul regard, dans le sens contraire, pour faire parvenir une affection douce avec la même promptitude et la même sûreté : il dira plus en reconnoissance, en promesses, en offres obligeantes que toutes les protestations du langage le plus étudié.

Qui ne connoît cette puissance du regard dans le trouble et le délire de la plus vive des passions ? Seul, il suffit souvent pour embrâser les sens de feux qui ne s'éteindront qu'avec la vie. C'est de lui que la physionomie tire toute son expression. On conçoit encore ici comment se sont établis ces préjugés dont nous avons déjà eu occasion de parler, qui lui attribuent tant de prodiges. On conçoit, dis-je, comment les vrais charmes qu'il tient de la nature, accrus par l'imagination, ont pu devenir des enchantements. Si celui de l'ami attachoit tant de prix et de bonheur aux objets sur lesquels il ne faisoit que s'arrêter, celui de l'envieux devoit, en raison de ce même préjugé, porter la ruine et le malheur sur les objets qu'il avoit une fois fixés, nuire à la vie, à la santé des être sensibles, et frapper de cet inconcevable danger jusqu'aux objets inanimés. Bientôt le regard n'eut plus de bornes dans ce genre d'action que celles de sa portée : bientôt il osa commander aux mondes errants dans les cieux. Ainsi, l'œil du magicien, si redoutable encore aujourd'hui, pour certaines classes du peuple, ne pouvoit rien moins que fendre les nuages, en faire jaillir la foudre

et la grêle, appeller ou détourner à son gré ces fléaux, arrêter le cours des astres, les détacher de la voûte céleste, pénétrer dans les profondeurs de la terre, évoquer les morts de leurs tombeaux. Quoiqu'il en soit, de l'absurdité de ces ridicules et antiques erreurs dont l'histoire des progrès de la raison humaine est si mêlée, on ne peut guère se défendre de soupçonner, lorsqu'on remonte à leur source, qu'elles servent quelquefois d'enveloppe à d'importantes observations.

Je ne crois pas que l'expression de la physionomie dépende de la forme particulière de tel ou tel trait : elle naît du jeu de tous, et de leur parfait accord. Elle n'est pas non plus exclusivement attachée à la beauté ; rien n'est plus ordinaire que de voir de très-beaux visages qui ne disent rien, tandis qu'on en rencontre de très-laids qui disent beaucoup, et de la manière la plus agréable. Le visage n'est que la glace où l'ame vient se peindre : il n'a de vie et de mouvement que ce qu'elle lui en donne. Malgré tout ce qu'on croit pouvoir dire de contraire à cette assertion, je suis donc très-persuadé qu'il n'y a point de connoissances certaines, ni même de conjectures raisonnables à tirer

d'un trait seul, par exemple, de la forme du nez, de la bouche ou du front ; mais, et c'est-là ce qu'il faut distinguer avec soin, il peut y avoir beaucoup de vérité dans les jugements que l'on porte d'après l'inspection des traces que laisse l'action répétée des parties mobiles de ces mêmes traits.

Il se forme alors une physionomie habituelle, sur laquelle, dans l'état même du calme absolu du visage, il est très-possible de juger sûrement jusqu'à un certain point le caractère. Il est aisé de concevoir comment elle peut résulter du retour fréquent des mêmes affections. Elle doit en effet manifester l'état habituel de l'ame constamment agitée dans tel ou tel sens, aussi sûrement qu'elle manifeste celui de ces impressions subites dont nous avons parlé. Ainsi, de la continuelle répétion des mêmes mouvements dans les muscles, il se fixe une expression constante du caractère ou de l'état le plus ordinaire de l'intérieur. Avec un peu d'attention et d'habitude d'observer, on pourra donc avec une sorte de certitude prononcer d'après cet aspect que telle personne est plus ou moins habituellement dans telle ou telle disposition, plus ou moins susceptible de telle affection

On courra d'autant moins le risque de se tromper, que l'on saura joindre à ces observations celles du maintien, des habitudes du corps qui unissent presque toujours leur expression particulière à celle du visage.

On sent trop bien, sans que je sois obligé d'en prévenir, ce qu'une telle manière de juger exige de tact, de justesse, pour ne pas être persuadé de l'extrême circonspection avec laquelle on doit se permettre des conjectures de ce genre, sur-tout lorsqu'elles sont défavorables.

De toutes les physionomies, celle qui nous trompe le moins est la physionomie fausse. Il n'en est point de plus facile à connoître. L'ame s'y trahit continuellement par les efforts même qu'elle fait pour déguiser ses vrais sentiments, par les soins pénibles qu'elle met à tenir l'œil constamment abaissé ou détourné. Elle sait que cet organe se refuse à toute espèce d'arrangement avec le mensonge et la perfidie : il ne peut jamais rien perdre de sa pureté primitive. C'est un agent incorruptible : on ne sauroit jamais lui rien faire dire de contraire à ce qu'il doit dire. Voilà pourquoi l'ame perverse qui ne peut compter sur lui, n'ose jamais le mettre

de moitié dans ses complots : elle évite avec la plus grande attention de l'employer, toutes les fois qu'elle veut se montrer différente de ce qu'elle est, dans la crainte qu'il ne révèle tout-à-coup ce qu'elle a le plus d'intérêt à cacher.

La nature, sans doute, a voulu que cela fût ainsi, afin qu'exposés à être si fréquemment dupes des méchants, dans cet abus continuel qu'ils font de tous leurs moyens, il nous restât au moins, pour nous aider à nous garantir de leurs piéges, un signe certain dont il ne fût pas en leur puissance d'altérer le témoignage.

Mais il faut bien se garder de confondre cette sombre et funeste physionomie de la fausseté avec celles de la modestie et de la pudeur. L'embarras qui accompagne presque toujours celles-ci, est bien aisé à distinguer de celui qui caractérise la première. Cette différence se sent beaucoup mieux qu'elle ne peut s'exprimer. L'œil s'abaisse ou se détourne aussi dans l'embarras de la pudeur, mais lorsque par fois vous le rencontrez, il n'exprime qu'un sentiment ingénu quoique pénible, il ne vous dit rien d'inquiétant, il ne cherche pas à vous rien cacher de dangereux, il n'évite vos regards qu'en se

remplissant de larmes et en vous demandant grace.

Indépendamment de cette physionomie, relative aux impressions momentanées ou aux affections habituelles du caractère, il en est une particulière aux individus du même âge, qui les distingue aussi à chaque époque de leur durée : c'est-à-dire que chaque âge a particulièrement la sienne, qui, lorsqu'on la considère avec attention, énonce clairement ce qu'il est, et conséquemment le régime qui lui convient.

La physionomie de l'enfance, mobile et passagère comme toutes les impressions dont elle se compose, est presqu'impossible à saisir, tant est vive la rapidité avec laquelle on la voit passer de telle ou telle expression à l'expression souvent la plus opposée. Son vrai caractère, le seul qui lui soit particulier, est de n'en avoir aucun autre que celui d'une extrême pureté. La dissimulation ne peut jamais l'altérer, pas même lorsque les contrariétés d'une barbare éducation, auxquelles l'enfant tâche de se soustraire, lui inspirent le dessein, la volonté de trahir la vérité ; il a beau faire, elle perce malgré lui de toutes parts ; il n'est pas un seul de ses traits, pas un seul de ses plus légers mouvements qui ne le démente : à

cette ravissante pureté se joint encore fréquemment l'expression de la gaieté, qui est son affection prédominante. Il ne faut que ce premier regard, jetté sur l'enfance, pour nous faire connoître les principes d'éducation qui lui conviennent.

La physionomie de la jeunesse conserve long-tems ce premier caractère de pureté; elle n'a même guère que celui-là jusqu'au moment où les affections profondes qui naïssent de la nouvelle existence que cet âge reçoit, lui donnent une expression toute particulière de sensibilité qui ne se retrouve plus dans aucun autre tems de la vie; elle s'anime de tout ce que cette cause si féconde produit de mouvements contraires, mais elle laisse toujours percer, au milieu de ce tumulte, l'expression de la franchise et de la bonté.

Le visage habituel du vieillard, long-tems même avant l'âge de la décrépitude, n'offre plus, dans sa constante rigidité, aucun caractère d'affections actuelles; il faut se contenter d'y retrouver, aux traces qu'elles y ont laissées, quelques-unes de celles qui l'ont agité dans un autre tems.

La physionomie de l'âge que nous traitons n'a rien ni de l'agitation des âges qui l'ont

précédé, ni de la froide impassibilité de celui qui va le suivre : elle est celle de l'homme vu dans son état de perfection ; voilà pourquoi j'ai rapporté, à cette époque de la vie, tout ce que ce sujet intéressant appelle de réflexions.

Il nous importe, sur-tout, d'observer que c'est sur cette expression plus ou moins vraie, plus ou moins agréable de la figure, que nous sommes jugés, et à la première vue, d'une manière plus ou moins favorable ; personne ne sauroit se refuser à ce genre de prévention, ni lui échapper ; or cela étant ainsi, on ne doit conséquemment rien épargner en attentions, en efforts sur soi, sinon pour se donner une physionomie heureuse, ce qui n'est pas entièrement à notre disposition, au moins pour corriger les défauts qui tiennent à de mauvaises habitudes, et qu'il est possible de réformer. Le plus sûr des moyens à prendre pour réussir dans ce genre, est de travailler à débarrasser son intérieur des vices qui viennent s'exprimer au dehors dans toute leur laideur, et d'être toujours véritablement tel que l'on desire de se montrer. C'est à tous ces vains efforts que nous répétons sans cesse pour cacher ce qui se passe au dedans de nous, et pour faire

croire le contraire de ce qui est, qu'il faut imputer le peu de justesse de nos mouvements et la gaucherie de nos attitudes. Cet embarras universel et du visage et du maintien est une suite nécessaire de l'état habituel de fausseté et de contradiction dans lequel nous vivons. Les enfants n'ont tant de grâces que parce qu'ils sont vrais, que leur physionomie, leurs gestes, leurs attitudes sont autant d'expressions fidelles de tout ce qu'ils éprouvent : tous leurs charmes s'évanouissent avec cette pureté ; dès l'instant où ils ont le malheur de n'être plus ainsi d'accord avec eux-mêmes, et où ils apprennent à dissimuler, ils ne font plus que s'embarrasser, et deviennent en tout d'une disgrace insupportable.

Dans l'enfance et la jeunesse il se forme souvent, à la suite de petites négligences, ou de faux principes, des défauts d'extérieur qui demandent à être très-soigneusement surveillés. Ceux-là sont aisés à réprimer ; mais il en est d'autres qui pour être corrigés exigent des instituteurs un premier travail sur eux-mêmes, ce qu'il n'est pas toujours si facile d'obtenir. On se rappellera, sans doute, que la plupart de ces derniers naissent du malaise intérieur dans lequel nous tenons si

constamment ces deux âges, mal-aise qui finit par se fixer sur le visage, dans le maintien, et par tout déformer. De-là l'air habituel de l'embarras, et de la fausseté. Quand pourra-t-on cesser de répéter qu'une physionomie agréable sera nécessairement le produit d'une éducation. facile, et qu'elle portera toujours ainsi avec ce même caractère le témoignage du bonheur des premières années?

Ces observations nous ramènent à quelques-unes de celles que nous avons déjà faites sur la beauté et la laideur, comme résultats des premières impressions de l'enfance. Quoique l'origine de l'une et de l'autre remonte probablement bien au-delà de notre existence sensible, ce que le plan de cet ouvrage ne me permet pas de traiter ici, il n'en est pas moins certain qu'elles sont plus ou moins modifiées par ces développements sur lesquelles agit avec tant de puissance la première éducation: vient ensuite l'influence des lois, des institutions, des usages. Les belles formes, dans les deux sexes, ne se trouvent communément que chez les peuples doux, humains, justes et généreux, qui conséquemment élèvent leurs enfants d'une manière analogue à ces

mêmes dispositions. La beauté a été donnée primitivement pour compagne à la vertu, et la laideur au vice. Interrogeons-nous un instant, et nous reconnoîtrons combien nous sommes portés à croire que cette association continue toujours de subsister. Voilà quelle est la cause de notre étonnement, lorsque nous ne la trouvons plus : voilà pourquoi, lorsque nous rencontrons ce contraste que nous offre une ame dépravée dans un beau corps, nous sommes long-tems à nous persuader que cela puisse être ainsi, et pourquoi enfin nous éprouvons un sentiment si pénible lorsque nous ne pouvons plus en douter. Oui la beauté tient essentiellement à l'aisance, à la vertu, au bonheur ; quoique ces consonances morales et physiques soient aujourd'hui altérées au point de ne plus nous permettre de prononcer rien de certain, d'après elles, sur un individu particulier, on se trompera peu cependant, lorsque l'on appliquera cette observation à un peuple, à telle classe d'un peuple, enfin à un grand nombre d'enfants. Dans toutes les contrées où je trouverai de belles formes, là je dirai qu'il y a de bonnes lois, de bonnes mœurs et de bonnes institutions; comme par-tout où je verrai des enfants

dont le visage ne portera aucune expression de peine, qui auront l'aisance, la grâce, la franchise de leur âge; là je me croirai fondé à répéter que l'on connoît et que l'on sait mettre en pratique les vrais principes de l'éducation (33).

Si l'on observe l'animal avec soin, on s'apperçoit bientôt qu'un ordre aussi général qu'invariable le détermine par une sorte d'impulsion forcée qui ne lui laisse à exercer que très-médiocrement la faculté du choix dans ses actions. Ainsi, quoiqu'il paroisse souvent hésiter, choisir, enfin se décider, il est facile de reconnoître, qu'agité par des sensations opposées, il finit par céder à la plus forte; que cette détermination lui est en quelque sorte étrangère, conséquemment qu'il ne jouit jamais d'une vraie liberté dans le sens que nous attachons à cette expression.

C'est cette impulsion, que l'on nomme instinct. Quoiqu'elle se modifie diversement selon les espèces, et jusqu'à un certain point même selon l'organisation particulière des individus de chaque espèce, elle n'en est pas moins essentiellement la même dans toutes les espèces et tous les individus; c'est-à-dire qu'elle n'en conserve pas moins ce

premier et invariable caractère de prédomination qui ne connoît point de vraie résistance.

Parfaitement organisée, il est vrai, abondamment pourvue de tous les moyens propres à conserver et entretenir la vie, seule tâche qu'elle ait à remplir, la brute naît avec le fruit tout acquis de l'expérience, et l'indication sûre de l'emploi qu'elle doit faire de ses facultés : elle naît, dis-je, avec la force et la ruse nécessaires, soit pour attaquer, soit pour se défendre : elle va droit, sans tâtonnement, à l'objet de ses besoins, à l'aliment qui lui convient ; rarement elle se trompe, ou pour mieux dire jamais, lorsqu'il s'agit de sa conservation ; ce qui devroit lui arriver cependant, comme cela nous arrive, si, comme nous, elle en étoit seule chargée. Tout ce qui pourroit embarrasser la marche constante et uniforme des facultés dirigées vers cet unique but, en est soigneusement écarté, en même-tems que tous les moyens accordés pour y parvenir, s'en rapprochent sûrement et sans confusion. On ne sauroit nier que pour une telle destination, pour une fin aussi prochaine, l'intelligence ne valût moins que l'instinct : aussi l'intelligence lui a-t-elle été refusée.

Elle ne jouit donc véritablement que d'une liberté apparente dans l'usage de ses facultés, pour tous les actes relatifs, soit à ceux de ses appétits communs à l'espèce entière, soit aux appétits particuliers à son organisation individuelle. Dans tous les cas la nature semble toujours la tenir en laisse, sans oser l'abandonner à elle-même, ni la perdre un seul instant de vue. Elle lui assigne le climat où elle doit naître, vivre et multiplier, elle lui fixe des habitudes, un régime différent de celui qu'elle ordonne à une autre espèce, elle détermine jusqu'aux aliments dont elle se nourrit, en lui inspirant pour les autres la plus forte répugnance ; enfin, elle lui assigne des tems marqués pour se reproduire, sans jamais lui permettre d'aller au-delà, ni de rester en deçà de la mesure prescrite.

De tous les êtres vivants, l'homme est le seul au contraire qui puisse vivre et multiplier dans tous les climats. Seul il brave les glaces du nord et les feux de la ligne : oui, par-tout, il peut vivre et fonder une race durable. Sans doute il falloit bien que le maître de la terre eût la liberté de parcourir à son gré, sans danger, toutes les parties de son vaste domaine, et de fixer

son

son habitation dans le lieu qu'il lui plairoit de choisir : c'est à ce privilège qu'est attaché celui de pouvoir se nourrir indifféremment, et avec un égal succès, de toutes les sortes d'aliments ; par-tout la nature lui offre sa table couverte des mêts les plus opposés, quant au goût et à la qualité ; par-tout elle a dressé son lit nuptial, sans lui prescrire ni la saison, ni l'heure du plaisir. Toujours elle le traite et l'honore comme un être libre, qui semble n'avoir à répondre de lui qu'à lui-même ; quoiqu'elle se réserve le droit de l'en punir, elle le respecte jusque dans ses excès : elle se borne à des avis sans jamais user de force, même pour l'en garantir, tant elle paroît craindre de porter la plus légère atteinte à sa liberté. Elle lui laisse, le dirai-je, jusqu'à l'inconcevable faculté de violer la première des loix communes à tous les êtres sensibles, celle de sa conservation.

Oui, quand las de vivre, malgré ce charme si puissant qu'elle a su attacher au sentiment de l'existence, malgré l'horreur qu'elle lui inspire pour tout ce qui en menace la durée ; oui, quand sans se laisser effrayer par les ombres dont elle a enveloppé le tombeau, il persiste dans la funeste résolution de s'y

précipiter, elle frémit ; mais elle se retire en reprenant la vie qu'il lui rejette, et là encore l'abandonne à lui seul.

Les animaux ne s'exposent au danger de rencontrer la mort que pour l'éviter ; l'homme seul va la chercher, la regarde en face, l'aborde et la brave. Effrayant privilège qui, dans le dernier des crimes dont il puisse se rendre coupable, atteste encore qu'il ne reconnoît que lui pour maître de ses destinées.

Toutes ces facultés de l'animal que l'on n'élève avec tant d'affectation que pour rabaisser les facultés intellectuelles de l'homme, ne paroissent toujours à celui qui les observe de près, que des modes de l'action de ce même principe dont nous avons reconnu les bornes.

Son souvenir et sa prévoyance ne tiennent qu'aux seules impressions des sens, qui se renouvellent à la présence des mêmes objets, et qui, dans leur absence, disparoissent avec la même rapidité. Si leur retour fréquent peut leur donner quelque continuité, c'est parce qu'il falloit pour sa conservation que cela fût ainsi ; car sa vie, pour le moment présent, est essentiellement dans la dépendance du moment qui a précédé et

de celui qui doit suivre. Mais tout se réduit à cela dans le calcul le plus exact. Le souvenir qui lui reste quelque tems de plus sans être excité de nouveau par l'action de l'objet ou celle de quelqu'une de ses qualités, ne revient plus sur lui-même et s'éteint ; conséquemment il ne produit rien en prévoyance.

Dès l'instant où ses besoins sont satisfaits, l'animal ne connoît plus ni desirs, ni regrets, il retombe dans sa léthargique stupidité, jusqu'à ce que l'aiguillon de nouveaux besoins l'éveille, mette en jeu ses facultés et le rappelle à la recherche des objets qui peuvent le satisfaire. Voilà où se bornent ses appétits, ses penchants et toutes ses passions apparentes, sous quelque forme que la nature les ait modifiées : la même marche recommence toujours ainsi avec le même travail et les mêmes moyens. Uniquement occupé du soin de vivre, il ne connoît de jouissances et de douleurs que celles des sens qui se succèdent dans une mesure telle à-peu-près que je ne serois pas éloigné de croire les premières plus nombreuses. La douleur, réduite à ce qu'elle est physiquement, comme sensation actuelle sans retour sur le passé, et sans inquiétude pour l'avenir, est de beaucoup allégée sans

doute, et devient plus supportable, à moins qu'on ne la suppose exaltée au dernier degré de l'angoisse et du déchirement. Or, il est rare que la nature accable l'être, purement sensible au physique, de cet excès de souffrance ; et lorsqu'elle le fait, au moins la crise est de courte durée : une vieillesse aussi rapide que l'a été son enfance, termine presque toujours la destinée de l'animal ; il reçoit le coup de la mort sans le prévoir, et conséquemment sans trouble : il expire dans un calme profond. L'apperçu d'une telle vie et de ses moyens nous offre-t-il rien de semblable à ce que nous fait éprouver l'action de ces facultés, qui, soit en plaisirs, soit en peines, nous rejettent toujours si loin du présent sur le passé, ou nous plongent dans l'avenir?

Quelque merveilleuse que soit en elle-même l'industrie des animaux, y trouvons-nous rien encore que l'on puisse comparer aux actes de l'intelligence humaine ? Toujours circonscrite dans le même cercle, chaque espèce de brutes ne va qu'à l'objet de ses appétits : c'est là que tendent, et toujours de la même manière, toutes les combinaisons de son industrie. Elle ne soupçonne rien au-

delà, elle ne jette pas un seul regard de comparaison sur ce que fait l'espèce voisine : il en est ainsi même pour celles qui paroissent avoir le plus de rapports communs en facultés, en moyens et en habitudes. Par exemple, telle famille d'oiseaux fait éternellement son nid de la même manière, sans rien imiter de ce que pourroit avoir de mieux le nid de la famille établie près d'elle : toutes deux habitent le même feuillage, et cependant elles n'ont pas plus de relations entr'elles que si elles vivoient à des latitudes opposées. L'homme seul les considère toutes, les examine et les juge.

Quoiqu'il soit en lui-même, sans doute, l'expression d'une raison éternelle, l'instinct n'est toujours, pour l'animal-individu, que la loi d'une nécessité aveugle, puisqu'il est également dépourvu d'intelligence et de moralité : il ne nous offre en effet dans cet ordre des rapports du bien et du mal moral, des vertus et des vices, que de vaines apparences. Le loup n'est pas plus cruel ou coupable, en ce sens, que la brebis n'est bonne et vertueuse : il n'est pas en leur puissance d'être autres qu'ils ne sont : leur prétendu caractère tient essentiellement à leur

nature. L'un, dans sa vie de brigandages et de meurtres; l'autre, dans sa vie paisible et innocente, obéissent aux loix immuables de leurs destinées : il n'y a donc là véritablement, ni en bien, ni en mal, aucune sorte de moralité. Mais à quel dessein ces apparences de vertus et de vices, de qualités aimables et odieuses sont-elles répandues avec tant de profusion sur diverses espèces ? N'auroient-elles pas aussi un but, relativement à nous, comme nous paroissent en avoir un ces apparences de sagesse, de prudence dans leur conduite, de raison enfin, et de jugement dans les œuvres de leur industrie, que nous avons, dit-on, si souvent prises pour modèles ? Ne pourroit-on pas soupçonner, pour ces premières, qu'en nous montrant ainsi la vertu hors de nous, avec tous les charmes dont elle embellit jusqu'à l'être privé d'intelligence, et le crime, avec toute l'horreur qu'inspire la brutalité stupide et féroce dont il est le partage, l'auteur des choses a voulu nous faire plus chérir l'une et plus détester l'autre ? Ne seroit-ce pas-là enfin l'intention de ces représentations si sensibles et toujours renaissantes ? Ce qu'il y a de certain, au moins quant à leurs effets, c'est

que nous en sommes frappés au point de nous en servir fréquemment comme d'objets de comparaisons avec nos vertus et nos vices. Chez tous les peuples, dans toutes les langues on retrouve chacun de ces instincts particuliers désignés comme l'emblême et l'image d'une qualité morale, bonne ou mauvaise. C'est ainsi, dis-je, que par-tout, à l'idée de l'instinct du tigre, de l'agneau, du chien, se joint celle de la cruauté, de la douceur, de la fidélité. Telle est l'origine de l'illusion que ces qualités prétendues produisent en nous, relativement aux animaux, lorsque nous leur supposons un caractère de moralité que très-certainement ils n'ont pas; c'est le nôtre que, sans nous en appercevoir, nous réfléchissons sur eux.

Il n'a été donné qu'à nous de pouvoir être innocents ou coupables, bons ou méchants : il n'y a plus de vertus ni de crimes hors de nous, parce qu'il n'y a plus ni intelligence, ni liberté de choix.

L'usage de la parole, dont elle jouit exclusivement, est encore un de ces avantages de l'espèce humaine, qu'on ne peut raisonnablement comparer à aucuns des moyens de communication que les brutes paroissent avoir

entr'elles. Le langage des sons, par lesquels on peut croire que quelques-unes d'elles s'entendent, ne se compose que de sons inarticulés, d'accents, expressions subites des sensations. Quelle différence entre ces signes d'affections non réfléchies, purement automatiques, communs aussi à l'homme, et ceux de la parole articulée, qui, comme l'intelligence dont elle est l'image, n'est propre qu'à lui seul ! C'est par la parole, que cessant de bégayer le langage premier des sensations, bientôt il s'élève au plus haut degré de perfectibilité. C'est par elle qu'il donne, si j'ose ainsi m'exprimer, un corps à toutes ses conceptions, qu'il les transmet à ses semblables, et les reprend accrues de tout ce que l'entendement de chacun d'eux leur ajoute en étendue et en force. Ainsi unies par ce lien commun, aggrandies par leurs secours mutuels, toutes les intelligences particulières semblent ne plus former qu'une seule puissance, dont la mesure est inconnue, l'intelligence humaine (33).

Le dernier grand caractère de l'espèce de l'homme, celui dans lequel tous les autres viennent se confondre, est d'être une, quelques variétés que l'on remarque entre ses di-

verses races. Ces variétés de couleur, de stature ne portent que sur l'extérieur, et n'altèrent aucun de ces traits primitifs, invariables qui la constituent essentiellement : comme elles ne sont dûes qu'à l'influence du climat, de la nourriture, des usages, du gouvernement, d'autres effets leur succéderoient si ces causes venoient à changer, et toujours, sans que ce type premier de l'espèce cessât d'être ce qu'il est.

Ainsi, par-tout son organisation physique, quoique plus ou moins parfaite, est essentiellement la même ; toutes les parties dont elle se compose ont entr'elles les mêmes rapports, sont destinées aux mêmes usages, et remplissent les mêmes fonctions ; quelque différence qu'il y ait dans sa durée, le cours de la vie se remplit de la même manière ; ses diverses époques, plus ou moins pressées, sont toujours marquées des différences qui les distinguent ; l'ordre de la reproduction, de la naissance, de l'accroissement, du dépérissement est toujours soumis aux mêmes loix. Il en est ainsi de cette identité de l'espèce, vue dans l'ordre moral. Son intelligence peut être plus ou moins exercée, mais elle est toujours essentiellement susceptible de

la même perfectibilité, à quelque degré de foiblesse qu'elle paroisse être descendue. Dans cet Indien, que vous seriez tenté de classer parmi les brutes, elle n'en commande pas moins aux animaux les plus industrieux et les plus forts. Les opinions des vertus et des crimes, je vous l'accorde, varieront à l'infini dans leur application particulière, elles pourront être autant d'erreurs funestes sur la nature de ce qu'une raison plus éclairée voit comme bien et comme mal ; mais elles prendront toujours, et par-tout, leur origine dans l'idée inaltérable du bien et du mal général ; c'est-à-dire, qu'alors même on ne fera le mal qu'en croyant faire le bien. Ainsi ce ne sera que par suite d'atroces préjugés, que le sauvage stupide donnera la mort à son père vieux et infirme ; son intention dans cette action exécrable sera de le délivrer des maux de la vieillesse. Ainsi d'épaisses ténèbres voileront les notions les plus simples du juste et de l'injuste, il en naîtra des usages barbares, des institutions aussi féroces qu'absurdes ; mais, je le répète, l'immoralité sera dans le défaut de lumières plus que dans la volonté. Si vous en doutez, consultez tous les peuples de la terre sur certaines de ces

notions du bien et du mal que leur extrême simplicité a préservées de l'influence des préjugés qui en ont dénaturé tant d'autres, et voyez si par-tout vous ne les retrouverez pas les mêmes. Il n'y a pas une région de la terre, par exemple, où la reconnoissance ne soit un devoir, où l'ingratitude n'inspire le mépris et l'horreur pour celui qui s'en rend coupable, où l'homme qui manque à sa parole ne soit regardé comme un lâche, et le traître comme un infâme.

Toutes les inductions que l'on se croit en droit de tirer de ces diverses altérations que l'espèce humaine a subies dans l'ordre physique et moral, ne prouvent donc rien contre son caractère primitif d'unité et d'identité. Il en résulte seulement, ce que personne ne conteste, que l'homme est soumis à l'influence des climats et des diverses institutions; que, victime de ses erreurs et de ses passions, il peut perdre à la fois, et la beauté de ses formes, et l'usage de ses plus excellentes facultés : or, je le répète, tout le monde est d'accord sur ce point. Mais ce qu'il y a de singulier à observer, c'est que l'on peut déduire de ces mêmes réflexions des conséquences absolument contraires à celles que

nous combattons. En effet, il est tout naturel d'en conclure qu'il n'est essentiellement assujetti à aucune loi qui le force d'être de telle ou telle manière ; et qu'ainsi, comme nous avons déjà eu tant de fois occasion de le remarquer, nous retrouvons, jusque dans sa misère même et sa dégradation, le même caractère de supériorité, toujours celui de sa liberté et de son indépendance (34).

Mais après l'avoir étudié sous les principaux rapports de son existence physique ; après l'avoir dégagé de tout ce que ces fausses ressemblances avec la brute recéloient de trompeur et de perfide, achevons de le contempler dans toute la plénitude de son existence morale. Apprenons enfin à nous connoître, et hâtons-nous de remonter à la place d'où nous n'aurions jamais dû descendre.

La nature entière est le domaine de sa pensée. Voyez-le s'élever aux plus hautes régions des cieux et voler à la poursuite des mondes qui en peuplent l'espace ; il les atteint, les pèse, signale leurs mouvements, embrasse d'un seul regard l'immensité de leurs révolutions, semble dire à chacun d'eux, comme l'auteur de la nature : voilà le point que tu ne passeras pas ; ici j'attends ton retour. On

croiroit, en voyant comment il sait s'en approprier l'usage, que ces flambeaux éternels n'ont été allumés que pour le guider dans ses voyages, en lui indiquant, comme autant de fanaux, la route qu'il doit suivre, ou pour déterminer l'ordre de ses travaux et en régler la durée.

Quelle que soit la vîtesse de la lumière ; il l'arrête, l'assujettit au calcul, la décompose malgré sa subtilité, et va rechercher jusque dans ses premiers éléments le secret des couleurs.

Bientôt s'abaissant de ces hauteurs célestes sur les plaines de l'atmosphère, il vient y rechercher les causes des utiles phénomènes dont la nature sembloit avoir voulu se réserver le secret. Dès l'instant où il l'interroge, elle n'a plus de mystères pour lui. Elle lui montre comment les vapeurs des eaux, semblables à des toisons qui flotteroient au gré des vents, retombent en pluies bienfaisantes ; comment, attirées par les pics des montagnes, elles s'attachent et s'étendent sur leurs flancs en longs tapis de neiges et de glaçons, sources intarissables des fleuves qui arrosent et fécondent son séjour.

La foudre même n'a plus rien qui l'étonne ;

malgré ses feux et ses mugissements, il la saisit dans le foyer même de l'orage, l'enchaîne avec un fil, et lui commande de se perdre en silence dans le lieu qu'il lui désigne : la foudre se tait et obéit.

C'est en vain que l'océan lui oppose son effrayante barrière, c'est en vain qu'il semble vouloir le repousser par l'aspect de son immense et triste solitude, par le bruit de ses tempêtes, les pointes menaçantes de ses rochers, et l'apparition subite de ses monstres ; porté sur une frêle machine, l'homme s'avance au milieu des flots, renferme dans une simple toile les vents qui soulèvent l'abyme, et répond à leur furie en leur commandant de le porter vers les régions inconnues de son empire : là il va s'enrichir de leurs productions, s'étudier lui-même dans d'autres mœurs et d'autres usages ; là il va rechercher des frères séparés du reste de la famille.

Mais ce n'est pas assez de braver les dangers dont le menace la tempête, il va leur ajouter encore ceux qui naissent pour lui de ses propres fureurs. Ce champ mobile des eaux devient celui de ses combats, il y appelle lui-même la destruction et la mort sur tout ce qu'a épargné le naufrage. Quelque coupa-

ble qu'il soit dans cet abus si cruel de moyens qui, sans doute, lui ont été donnés pour d'autres fins, encore ne cesse-t-on pas d'admirer jusque dans ses excès les plus éclatants témoignages de sa grandeur et de sa puissance.

Mais détournons nos regards de ces affligeantes et horribles scènes : reportons-les sur ces campagnes si riantes et si fécondes. Que seroient-elles si l'expérience, aidée du génie, ne les avoit cultivées ? Elles n'offriroient à nos yeux attristés que des landes désertes, hérissées de ronces, inondées d'eaux fangeuses et infectes. La terre ne produit guère d'elle-même que des fruits épars et sauvages, propres au plus à satisfaire le goût grossier des animaux. C'est la culture qui non-seulement les multiplie, mais qui leur donne leur saveur, et en fait des aliments délicieux. L'homme va plus loin encore dans cet art divin, on diroit qu'il a reçu le pouvoir d'une seconde création. Il croise et réunit en une seule espèce des espèces diverses et jusque-là insociables. Il contraint leurs sèves rivales de circuler dans des canaux communs, de confondre leurs sucs, de produire des fleurs et des fruits étrangers à l'arbre qui les porte.

C'est ainsi que la nature elle-même paroît reconnoître l'empire de son intelligence.

Observez-le dans les arts même les plus communs ? Voyez avec quelle facilité il sait se rendre maître de tous les éléments, combiner leurs forces et diriger à son gré leur action : par-tout il les assujettit en esclaves à lui prêter leur secours, pour multiplier ses moyens et servir ses besoins.

Ici, contre les loix de la pesanteur et de leur cours, il élève les eaux et les fait couler sur la cime des montagnes, là il commande à l'air de mouvoir des machines énormes que des milliers de bras réunis ne pourroient ébranler : le feu lui-même, cet élément indomptable qui semble menacer de dévorer la main qui l'approche, eh bien, non-seulement il l'emploie avec une entière sécurité aux usages les plus fréquents et les plus simples, mais il le fait encore servir à ses jeux. Il l'oblige de s'élever en pyramides, en colonnes, de prendre un corps sous les formes les plus bisarres, de monter tout-à-coup en gerbes éclatantes, de rouler en cascades et de se dissiper sans bruit en rayons nuancés de mille couleurs, ou d'éclater avec le mugissement de la foudre.

Dirai-je

Dirai-je comment avec son aide il donne aux métaux les plus durs la flexibilité de l'osier, et leur fait prendre toutes les formes des objets qu'il veut imiter ? Comment après les avoir convertis en fluides, il les envoie dans tous les détours d'un moule d'argile se consolider sous les traits d'un dieu ou d'un bienfaiteur de l'humanité ? Citerai-je l'emploi qu'il en fait dans cet art qui poursuit la nature jusque dans ses retraites les plus profondes, qui va saisir son action dans les éléments les plus subtils des corps, qui bientôt parvient à l'imiter et à la tromper elle-même par une production peu facile à distinguer de celle qu'elle a mis des siècles à former ?

Quelle perfection, que de charmes dans ces représentations diverses qui nous rendent tous les objets avec l'exactitude de leurs formes, l'éclat de leurs couleurs, et plus encore, avec l'expression de la vie ! Ici la toile reçoit et retient l'image que la glace laisse échapper : là c'est la pierre qui s'anime. Je recule d'horreur et d'effroi à la vue du malheureux Laocoon, se débattant dans les replis tortueux des serpents qui l'étouffent. Quelle vérité dans cette expression de l'amour paternel, qui se joint sur son visage à celle des af-

freux tourments qu'il endure ! Plus loin un respect religieux, involontaire, me saisit devant cet Apollon, qui respire je ne sais quoi de divin : je m'approche, et ce sont deux blocs de marbre qui ont produit en moi ces étonnantes illusions.

Par quel autre prodige, des bruits confus, des sons fugitifs semblent-ils s'arrêter, se distinguer et se réunir dans les plus surprenants accords ? Quelle est donc cette puissance, qui leur donne l'accent et le caractère des plus vives passions ? Comme l'âme s'émeut et se calme à leur gré ? Avec quelle rapidité ils la font passer à des situations contraires ! tantôt, fière et courageuse, ils la précipitent dans les combats ; tantôt abattue, consternée, ils la glacent d'effroi : toujours ils charment ses douleurs, en éveillant les doux souvenirs, et en la plongeant, loin d'un présent pénible, dans la délicieuse rêverie d'un tems plus heureux.

Que l'homme est admirable encore, dans cet art qui nous paroît aujourd'hui si simple de fixer sa pensée, de la communiquer dans toute sa pureté aux générations les plus reculées, de leur transmettre, en dépit du tems et de la destruction qui roule sans cesse

avec lui, le trésor impérissable de ses connoissances, de ses découvertes, des productions du génie. Entouré de toutes parts des restes des plus durables monuments, immortel comme la nature, le poète fait encore entendre sa voix au milieu de leurs ruines : l'orateur a pour auditoire les hommes de tous les âges ; l'historien continue de nous raconter les événements dont il a été le témoin, et de nous enrichir de l'expérience des tems qui ne sont plus. C'est ainsi que, séparés par d'incalculables intervalles et de lieux et de siècles, nous nous trouvons réunis par l'expression de la pensée, dans la même contrée et le même instant ; c'est ainsi que toutes les générations se lient entre elles, et que le genre humain semble ne plus former qu'un seul individu.

Si vous en retranchez l'homme, l'univers ne vous offrira plus que l'aspect d'une nature muette et stupide ; oui, l'homme est le centre auquel aboutissent par d'innombrables rayons tous les autres êtres. C'est dans ce sens qu'il est vrai de dire que tout a été fait et ordonné pour lui, puisqu'il est le seul qui ait le sentiment de cette consonnance universelle, qui soit capable d'en étudier toutes les loix et de s'en approprier tous les avantages.

Le bœuf, qui rumine sous l'ombrage de cet arbre, ne paroît sensible ni au bruit mélancolique des eaux qui en baignent le pied, ni au murmure du soufle léger qui en agite les rameaux, ni enfin à l'aspect du ravissant paysage qui est cependant sous ses yeux. Ces diverses impressions si délicieuses pour l'homme, n'agissent pas plus sur lui que sur l'arbre contre lequel il s'appuie. Vus sous ce rapport, l'un et l'autre végètent également dans le même état d'insensibilité.

La terre, à peine éclairée, couverte de pâturages et de bois silencieux, eût suffi sans doute à des êtres pour lesquels tant d'autres avantages ne sont d'aucun prix, qui paroissent même n'y pas donner la plus légère attention. C'est donc pour l'homme qu'elle a été ainsi parée, embellie, et avec une profusion dont il lui est impossible de méconnoître le but, puisqu'il est le seul qui jouisse de toute cette magnificence.

Pour quel autre que lui la nature a-t-elle donc varié de tant de manières et sur la voûte des cieux et sur tous les objets terrestres, les brillants effets de la lumière ? Pour qui a-t-elle donné au fleurs leur éclat et leurs parfums, au bruit des eaux et des vents leurs ravissants

accords ? Heureux celui de nous qui sait se conserver en état de jouir de ces douces impressions, et de leur harmonie avec les affections qu'elles enfantent ! celui-là sait, et à n'en plus douter, parce qu'il le sent, que tout a été ainsi fait pour lui, qu'il est le point où se réunissent ces intentions bienfaisantes ; oui, celui-là connoît la vraie place qui lui est destinée, et il s'y tient malgré tous les vains sophismes que l'on imagineroit pour le déterminer à la quitter. Nous ne sommes si faux en raisonnant, que parce que nous avons perdu la faculté de sentir.

Que d'intérêt nous offre encore l'étude de l'homme, considéré dans l'ordre de ses rapports avec ses semblables, dans cet état de société où ses besoins ne semblent l'appeler si impérieusement que pour l'élever au plus haut degré de puissance et de bonheur ! C'est-là que ses affections auparavant isolées, viennent toutes se concentrer, prendre le caractère sacré de devoirs et de droits, enfin s'embellir à ses propres yeux de tout ce que leur ajoute l'estime des autres. Là, il consent à courber sa tête sous le joug salutaire des loix, à déposer ce que la force aveugle a d'injuste, à tempérer ce que souvent les

meilleures qualités même ont de dangereux, quand par leurs excès elles dégénèrent en vices. C'est-là que se proclament les préceptes de cette éternelle justice dont chacun a le sentiment : là se forme de la réunion de moyens épars et sans force cette puissance tutélaire, cette autorité active qui veille sans cesse sur le maintien des droits communs à tous. Ordre admirable dont l'origine remonte par la voie des plus douces relations jusqu'au tems des premiers soins donnés à notre foiblesse! C'est près du berceau de l'enfance que nous retrouverons toujours celui des empires les plus puissants : ne le cherchons pas ailleurs. Ne nous égarons pas dans de vains systêmes, et revenons à l'état de famille.

Nous verrons comment exercés à chérir tous nos premiers rapports avant même d'être instruits à les respecter, nous contractons l'heureuse habitude de la satisfaction des devoirs qu'ils nous imposent. Nous verrons tous ces devoirs se succéder avec le charme attaché à chacun d'eux, sans nous faire éprouver ni contrainte, ni dégoût. Ainsi, la reconnoissance seule comble d'un bonheur paisible nos premières années jusqu'au tems, peu éloigné, où viendra s'y joindre un sentiment plus vif.

De celui-ci naîtront bientôt ces innombrables affections, qui étendront leurs jouissances sur le cours entier de la vie. C'est ainsi que nous sommes remis, sans interruption, d'amour en amour, comme enfants, comme amants, comme époux et comme pères, aux diverses époques de notre durée, toujours confondant notre existence avec celle des objets successifs de nos attachements.

Voilà les bases sur lesquelles la nature a établi nos droits et nos devoirs dans des rapports plus éloignés. Voilà comme de ces liens destinés à unir d'abord les membres d'une même famille, se forment ces autres liens qui en se prolongeant de famille à famille, n'en forment plus qu'une seule de tant de nations éparses, toujours appellées à se rapprocher par la voix des mêmes besoins, et à se réunir par la constante réciprocité des mêmes secours. Tels sont les élémentsinaltérables des sociétés humaines, que le sentiment et la raison retrouvent toujours quand on les consulte de bonne foi.

Malheur à la nation qui les méconnoîtroit et qui, dans l'orgueil de sa force, croiroit pouvoir être impunément iuiuste. Des milliers d'exemples, semés avec une effrayante pro-

fusion dans l'histoire des hommes, ne nous apprennent que trop ce qu'il en a coûté aux peuples qui ont violé le respect dû à ces grandes vérités. Avec quelle rapidité ne les a-t-on pas vus se précipiter d'eux-mêmes du plus haut degré de splendeur et de puissance vers une ruine absolue, enveloppés de toutes parts des troubles et des désastres enfantés ainsi par leur propre injustice ?

Nous observerons que cette même liberté d'agir, de se conduire d'une manière contraire aux loix de sa conservation, que la nature laisse à l'homme *individu*, est celle qu'elle laisse encore, si j'ose ainsi m'exprime, à l'homme *peuple*. Quelque nécessaire que soit à l'espèce l'état de société, l'homme, nulle part n'y est assujetti à des loix qu'il n'ait pas toujours la faculté de méconnoître. Là, il porte donc encore ce même caractère d'indépendance que nous avons tant de fois remarqué, là il achève de se distinguer des espèces dont les individus paroissent former entre eux une sorte d'association, et que sous ce nouvel aspect on pourroit encore être tenté de lui comparer.

Sans doute qu'on nous dispensera de démontrer que les prétendues loix sociales aux-

quelles ces espèces obéissent avec tant de docilité et de constance, ne sont pas de leur choix : qu'il ne leur est pas accordé de pouvoir les violer, encore moins de leur en substituer d'autres. Ces loix n'ont sans doute ni des vertus pour appui, ni des vices pour causes de destruction ; elles commandent toujours avec la même sagesse, et s'exécutent avec la même fidélité, parce qu'encore une une fois, ici comme dans tout l'empire de l'animalité, c'est la nature elle-même qui à la fois commande et obéit.

Mais l'homme peut tout bouleverser, jusqu'à l'ordre sur lequel repose son bonheur et celui de ses semblables. Il peut servir sa patrie ou lui déchirer le sein, sans être retenu par une autre puissance que celle du sentiment de la vertu ou des remords du crime. Tel il est toujours dans l'usage raisonnable ou l'abus qu'il fait de ses facultés.

Les passions, à cette époque de la vie, sont moins tumultueuses que celles de la jeunesse, mais elles sont plus profondes : elles tiennent nécessairement au caractère des dispositions particulières à cet âge, c'est-à-dire qu'elles sont le produit de ce que le sentiment de ses besoins et de ses moyens lui

inspire. Ce n'est plus, comme celles de la jeunesse, dans les impressions fugitives des sens qu'elles prennent leur origine. Elles sont d'autant plus durables et plus dangereuses, qu'elles s'appuient de faux motifs que la raison trompée vient souvent elle-même ennoblir et justifier. La cupidité, l'ambition, la vengeance, voilà les furies qui s'attachent avec tous leurs tourments au cœur de l'homme fait, sous les noms souvent trompeurs et si séduisants d'honneur, de gloire et d'amour de la patrie. Ainsi agité par les plus funestes illusions, égaré de projets en projets, soupirant sans cesse après un bonheur imaginaire, il épuise en vains efforts ses plus riches facultés, se prépare d'éternels sujets de regrets, trop souvent de remords, et perd enfin jusqu'à l'espoir du repos. Que sa condition, vue sous cet aspect, il faut l'avouer, paroîtroit inférieure à celle de l'animal, si le bonheur actuel étoit la seule règle que l'on dût suivre pour les comparer, et si leur destinée étoit la même !

On croiroit qu'après être parvenu avec tant de fatigues, et trop souvent de crimes, à l'objet que poursuivoient ses desirs, il va jouir au moins en paix de la mesure de bien

dont il paroissoit vouloir se contenter. Mais non, la première, et toujours renaissante peine des passions est en elles-mêmes. La soif de l'or, comme celle du pouvoir, ne s'éteint pas aussi facilement : elle s'irrite et s'accroît de tout ce qu'on lui accorde pour la satisfaire ; si quelquefois elle semble se calmer, ce n'est que pour renaître avec plus d'ardeur. Cette passion a cela de particulier, que ceux qui en sont évidemment le plus tourmentés rejettent avec une extrême vivacité, comme une insulte profonde, le plus léger soupçon qui tendroit à faire croire qu'ils en sont atteints. C'est en cela qu'elle diffère très-essentiellement des autres affections désordonnées qui se donnent au moins pour ce qu'elles sont : de l'avarice même, avec laquelle il ne faut pas la confondre, quoi qu'il en soit des rapports communs à l'une et à l'autre. L'avare ne s'avoue pas lui-même être tout ce qu'il est, mais il le laisse aisément croire, et sans trop s'en inquiéter ; il se console avec la même facilité de ce que les autres peuvent en penser et en dire. Il justifiera tout, sous le nom d'économie, sous le prétexte de la nécessité d'épargner pour faire honneur à ses enga-

gements. Car, fût-il dans l'âge d'or, il trouvera toujours des raisons suffisantes pour motiver sa conduite. Il n'en est pas ainsi de la cupidité, qui s'allie aussi fréquemment à la prodigalité qu'à l'avarice, mais qui toujours se dissimule, parce qu'elle sait bien qu'on la regarde toujours, et avec raison, comme l'ennemi naturel et le plus dangereux de l'intérêt d'autrui, qui ne lui fait pas grace non plus, lorsqu'il la rencontre et qu'il peut l'attaquer à forces au moins égales. Il n'y a point de vertus, de sentiments honnêtes dont cette sordide passion ne prenne le masque pour arriver à ses fins.

Sous les perfides apparences d'un caractère plus noble, l'ambition n'est souvent pas moins vile, et produit encore plus de maux. Il n'est point d'excès, en bassesses, auxquels on ne la voie très-communément descendre, pour aller rechercher dans les profondeurs les plus ténébreuses où l'œil ne peut plus distinguer sa marche, les moyens de s'élever aux dépens de tous ceux qui lui font obstacle. Amis, parents, tous les concurrents de l'ambitieux sont par le seul fait ses ennemis. Rien ne lui coûtera en intrigues, en forfaits même pour surprendre, renverser un rival,

et se mettre à sa place. Peu lui importe de ramper, pourvu qu'il arrive à son but : toutes les attitudes lui sont bonnes. Non, il n'y a point de vices qui ne trouvent leur emploi dans son cœur, et je doute qu'il puisse y rester une seule vertu. Jusqu'à l'humanité, celle au moins qui paroîtroit devoir le défendre du dernier terme de la dépravation, celle qui au milieu de nos plus grands désordres lutte encore contre le crime, eh bien, l'humanité elle-même est obligée de fuir. Comment pourroit-elle s'allier avec une passion féroce qui, toujours sourde à sa voix, n'aspire qu'au moment de saisir cette palme, unique objet de tant de travaux et de crimes, quelque arrosée qu'elle soit de pleurs et de sang. C'est cette cruelle passion qui, sous les noms retentissants d'héroisme, et de gloire, a si constamment troublé le repos du monde, en suscitant entre des nations paisibles d'éternelles causes de guerre : c'est elle encore qui trop souvent, hélas ! soulève, au sein de ces mêmes nations, de violentes tempêtes, qui dénature les plus généreux sentiments, et brise tous les liens des familles, et qui enfin après avoir changé tout-à-coup les meilleurs citoyens en ennemis prompts à s'entre-déchirer, les rend vain-

queurs et vaincus, également victimes de leurs propres fureurs. Voilà, sans citer les innombrables phalanges de toutes les passions subalternes qu'ils trainent à leur suite, les vices si cruels pour ceux mêmes au cœur desquels ils s'attachent, et si funestes pour les autres, qui tourmentent cette époque de la vie.

L'insouciante enfance en est exempte : jamais ils n'ont pu se mêler aux affections impétueuses, mais toujours franches et pures de la première jeunesse. Celle-ci combat avec furie tout ce qui s'oppose à la seule passion dont elle soit dévorée : mais triomphante ou vaincue, elle est toujours généreuse ; elle pardonne dans tous les cas avec une égale sincérité et délaisse à jamais les importuns souvenirs de l'inimitié.

Tels sont, je le dis encore, les vices qui pour son malheur et celui de ses semblables ne viennent, hélas ! que trop fréquemment dépraver l'homme, dans son plus bel âge, à ce point où la nature lui révèle, dans le sentiment des plus étonnants moyens de grandeur et de puissance, le secret de la destinée qu'elle lui réserve, et lui en remet pour gage l'empire de la terre.

Mais ne quittons pas cet article sans réunir, sous un même aspect, les rapports que les affections de ces âges que nous avons parcourus, ont avec les dispositions physiques particulières à chacun d'eux. Nous avons dit que l'enfance n'étoit occupée que passagèrement d'impressions qui se succédoient avec trop de promptitude pour laisser des traces profondes; ainsi nous avons reconnu dans l'accord parfait d'une organisation si mobile, et d'une sensibilité si peu réfléchie, l'intention évidemment marquée, que montroit la nature, de ne s'occuper alors que de développements : là il n'y a donc, et il ne peut y avoir de vraies passions. La jeunesse n'en a véritablement qu'une à laquelle se rapportent constamment, et dans presque tous les individus, ses autres affections. Elle est le résultat nécessaire de l'action du principe de la vie, entièrement dirigée alors vers une seule fin. Cette action dévorante a physiquement son foyer dans la région de la sensibilité. C'est de-là qu'elle s'élève et porte le trouble à la tête, qui ainsi n'en est que secondairement agitée. Elle peut bien égarer, pour quelque-tems, ce qu'elle y trouve de raison, mais elle n'y dépraye rien : elle fait

bien, dis-je, pour quelques instants, un insensé, mais jamais un méchant. Du moment où le cœur se calme, et dans le sens le plus physique, le désordre de la tête cesse, et il n'en reste au lieu de vices que d'heureux souvenirs. C'est en cela sur-tout que cette passion diffère si essentiellement de celles de l'âge de la maturité. Aucune de ces dernières n'a son siège dans l'organe vrai de la sensibilité. Toutes ont leur principe immédiat dans la tête et dans l'égarement froid de la raison. Elles descendent de-là sur le cœur pour le tourmenter et le dépraver; elles n'y déposent que des vices. Toute cette force de sentiment qu'elles paroissent avoir, n'est due qu'à la fausse chaleur qu'elles viennent y prendre après s'être formées plus haut. Elles ne sont point excusables et n'inspirent aucun intérêt, parce que tout ce qu'elles ont de plus impétueux en apparence n'est qu'emprunté, et peut être facilement contenu, parce qu'elles sont enfin de leur nature toujours froides et réfléchies.

Cette différence est également sentie de tout le monde, et de manière, je crois, à justifier ce que je viens d'avancer. Quelques extravagances

extravagances que puisse faire un jeune homme livré à l'unique passion de son âge, on cherche naturellement à l'excuser, à le plaindre même, s'il se laisse emporter à quelqu'excès blâmable. D'où naît ce premier mouvement d'intérêt qu'il excite en nous, et avant même la plus foible réflexion ? C'est que sans rien raisonner et sans chercher à nous en rendre aucun compte, nous sentons qu'il est alors véritablement peu maître de lui, et qu'au fond la passion qui l'agite n'est guère dangereuse que pour lui, qu'elle n'a rien en elle-même de malveillant pour les autres. On le plaint donc, on s'attendrit sincèrement sur sa situation, on souffre de sa peine, on voudroit le voir heureux.

Mais il n'est personne, que je sache, qui prenne le moindre intérêt à un homme tourmenté par la cupidité ou l'ambition, et qui s'afflige pour lui de le voir devenir victime de quelque catastrophe amenée par ces prétendues passions. Au contraire, quelque grave que soit sa chûte, on se sent très-disposé à lui applaudir, et à rire de ses espérances trompées. Pourquoi cela ? Parce qu'on sent qu'il ne tenoit qu'à lui de s'arrêter et de ne pas s'exposer à tomber, enfin parce que chacun

croit avoir un ennemi de moins à craindre.

Voilà, ce me semble, les caractères qui distinguent les vraies, les brûlantes passions du cœur, des fausses, des froides passions de la tête, et voilà en même-tems la raison des divers sentiments que fait naître dans les autres la vue de leurs agitations et de leurs tourments.

Mais autant l'homme inspire de mépris et d'horreur pour l'abus qu'il fait de ses facultés à cet âge du véritable empire de la raison, autant sans doute il nous inspire de respect et d'admiration, quand il se montre dans tout l'éclat que donnent à ses autres perfections le sentiment et la pratique de la vraie vertu. Considérons-le, enfin, sous cet intéressant aspect.

Egalement dégagé alors et des desirs tumultueux de la jeunesse et des vaines illusions de l'âge qui le remplace, attentif à retenir son imagination toujours si prompte à extravaguer dans les rêves de la cupidité ou de la fausse gloire, il ne recherche que les biens qui sont les doux fruits de la modération et de la paix : il ne veut d'autre gloire que celle qui naît tout naturellement du juste emploi de ses moyens dans l'ordre de ses droits et

de ses devoirs. Sensible aux témoignages si flatteurs de l'estime de ses semblables, il est plus jaloux de les mériter que de les obtenir : il les reçoit avec reconnoissance lorsqu'ils lui sont offerts, mais il ne se tourmente pas quand l'indifférence ou l'oubli les lui refuse. Son occupation la plus importante, s'il est assez heureux pour avoir une famille à soigner, est de remplir avec une égale tendresse toutes les obligations de fils, de frère, de père et d'époux, de reconnoître là les plus pures et les plus abondantes sources de toutes ses jouissances. Bon citoyen, il disserte peu sur les droits de cette qualité, mais il en remplit, et au-delà de ce qu'elle exige, tous les devoirs, il ne parle pas toujours de la patrie, mais toujours il la sert. Il regarde les maux ordinaires de la vie comme des maux inséparables des fatigues et des hasards d'un voyage souvent pénible, et ses plaisirs comme des distractions heureusement éparses sur sa route. Il marche vers son but sans se laisser plus accabler par les uns, qu'égarer par les autres. Il a grand soin, chemin faisant, de ne heurter qui que ce soit, et pour n'en être pas heurté, il se range, avec le même soin, des turbulents et des fols. Il indique

à l'enfant la voie dans laquelle il doit entrer, il avertit le jeune homme des mauvais pas où sa pétulance peut le jetter, et s'empresse de tendre une main secourable au vieillard. Il partage avec l'indigent ses provisions, il n'épargne rien pour soutenir le courage de celui qu'abat le mauvais tems de l'adversité, et lui en rendre la fatigue moins insupportable : c'est ainsi qu'il continue de s'avancer vers l'âge où doit se borner sa course.

LA VIEILLESSE.

Déja depuis long-tems l'homme a commencé de nous échapper : chaque jour vient lui enlever quelque degré de force, et resserrer les bornes de ses facultés. Enfin, la vieillesse s'avance avec son triste cortège d'infirmités et de plaintes : elle menace de pénétrer jusqu'aux sources de la vie. Quelque peu sensibles que parussent être jusqu'à cette époque les changements que le corps éprouvoit, il n'en continuoit pas moins de s'affoiblir. La nouvelle sorte d'accroissement qu'il sembloit prendre, loin de rien ajouter aux parties organiques, loin d'augmenter leur vigueur et leur activité, ne faisoit que les surcharger, ralentir leur action, gêner la liberté de leur fonctions, et rendre leurs mouvements plus pesants.

A la physionomie de l'âge de la force, qui peu-à-peu s'évanouit, on en voit succéder une plus sévère, qui n'a plus la même mobilité, qui retient dans des traces distinctes, profondément marquées, l'expression des affections les plus habituelles. La vue s'affoiblit

et demande des secours, le teint perd sa fraîcheur et son éclat et prend une couleur plus foncée; la tête se dégarnit des cheveux qui en faisoient l'ornement, tous les sens deviennent moins fideles dans leurs rapports, les membres recherchent en vain leur souplesse et leur force. Ces changements continuent de se manifester ainsi peu-à-peu jusqu'à l'époque de l'absolu dépérissement, où prenant une marche plus rapide ils sont plus nombreux et plus raprochés. Les membranes alors deviennent cartilagineuses, les cartilages acquièrent la solidité des os, les fibres des muscles ont plus de roideur et de dureté, le corps s'affaisse sur lui-même et se courbe : le visage a la rigidité d'un masque : l'œil s'enfonce et s'éteint. Enfin, l'incertitude de tous les mouvements, la prostration des forces, tous les signes avant-coureurs de la destruction se pressent de plus en plus jusqu'à ce point, où la carrière de l'homme, vue sous ses seuls rapports terrestres, va se terminer comme celle de tous les être animés (35).

Naître et s'accroître, décroître et mourir, tel est le cercle dans lequel est circonscrite la destinée passagère de tout ce qui respire.

Suivons ce dernier âge, comme nous avons suivi celui de l'accroissement, sans rien négliger de cette union des rapports physiques et moraux que l'auteur de la vie a si soigneusement conservée dans toute l'étendue de notre durée. Si nous sommes bien attentifs à observer comment ce décroissement s'opère d'après les loix de notre existence, nous pourrons bientôt nous convaincre que la terreur dont il paroît environné, que les maux qui trop souvent le précèdent et l'accompagent, ne sont rien moins que des effets nécessaires de ces mêmes loix. Oui, bientôt nous reconnoîtrons qu'il nous a été accordé de pouvoir retrancher de ces maux ce qu'ils ont de plus effrayant et de plus pénible à pressentir. Rassurons-nous, car nous ne serons pas plus abandonnés ici, que nous ne l'avons été dans d'autres situations qui nous auroient paru peut-être plus difficiles à supporter, si nous avions pu les prévoir. La vie et la mort partent de la même main, elles sont co-ordonnées entre elles et ménagées avec la même bonté. Ce n'est dans aucuns des systêmes imaginés par la fausse science et le charlatanisme que nous devons aller chercher les moyens de vieillir et de mourir.

avec courage, encore moins ceux de ralentir la marche du décroissement et de notre fin ; non, puisons-les dans d'autres sources, dans celles mêmes où nous avons trouvé les moyens de seconder l'accroissement et d'user avec sagesse du bienfait de la vie; disons-nous bien enfin, que nous n'avons encore ici qu'à demeurer fidelles aux loix du même ordre.

Ainsi, quoiqu'il en soit de ce premier aspect du dépérissement, gardons-nous de croire que cet âge soit un état continuel d'inquiétudes, de peines, sans aucun mélange de consolation ni de jouissances, et de nous représenter la necessité de vieillir comme le plus grand des maux. Toutes ces craintes que nous semblons nous plaire à exagérer pour nous en composer un si fâcheux avenir, et empoisonner notre durée actuelle, tiennent plus à notre imagination qu'à l'état même qui nous inspire d'avance tant d'effroi.

Notre erreur vient ici, comme dans tant d'autres circonstances, du mauvais choix du point où nous nous plaçons pour juger. Sans doute, lorsque brûlants de tous les feux de la vie, pleins du sentiment de nos forces, maîtres

de disposer d'une organisation qui se prête à tous nos desirs, nous considérons l'état de foiblesse, d'inertie et de privations de ce dernier âge, nous sommes assez portés à penser, d'après ce seul apperçu, que sa situation habituelle doit être insoutenable, et presque voisine du désespoir.

Mais lorsque nous voulions revenir par la plus simple réflexion sur ce premier jugement, nous ne tardons pas d'en découvrir toute la fausseté, et de sentir en même-tems toute l'injustice dont nous nous rendrions coupables envers la nature, pour peu que nous fussions d'assez mauvaise foi pour nous y arrêter.

Si les desirs de la jeunesse devoient renaître avec toute leur vivacité dans un corps accablé d'années, dont l'organisation presque détruite ne pourroit leur répondre par des jouissances, cet état seroit alors une continuité de supplices qui nous donneroit assurément le droit de murmurer contre notre existence; mais il n'en est pas ainsi : les desirs, les goûts de la vieillesse sont dans le rapport le plus juste et l'harmonie la plus parfaite avec ses moyens. Les privations, auxquelles du point où nous sommes, nous

attachons tant de peines, sont absolument nulles pour elle et ne lui causent aucun tourment : desirs, facultés, tout décroît ensemble, et d'une manière presqu'insensible : ainsi, ce qui, tout-à-l'heure, sembloit pouvoir être regardé comme un sujet de plaintes et de murmures, devient au contraire un nouveau motif d'admiration et de reconnoissance. Nos prétentions, je crois, ne vont pas jusqu'à nous faire demander d'être éternellement sur cette terre. Puisque, selon les conditions auxquelles nous avons reçu la vie, il faut décroître et mourir comme nous avons pris naissance et comme nous nous sommes accrus, bénissons cette heureuse proportion si sagement établie entre nos desirs et nos facultés, dans les différentes gradations de la vie, qu'il n'en est aucune qui n'ait des plaisirs pour balancer ses peines.

Le vieillard, tel que je le suppose dans l'ordre de la nature, et non tel qu'il est si communément à la suite de tous les désordres d'une vie antérieure, le vieillard, dis-je, dont la raison et l'organisation n'ont pas été à-la-fois dépravées dans les âges précédents, qui n'a réellement à combattre alors que les maux inévitablement attachés à son état,

non-seulement saura les supporter sans murmures, mais il comptera encore plus d'instants de plaisir que de regrets et de souffrances.

Le besoin du repos est pour lui ce qu'étoit dans un autre âge le besoin du mouvement ; il trouve la même jouissance à le satisfaire ; il ne regrette pas plus les plaisirs bruyants et tumultueux de sa jeunesse, qu'il ne regrettoit à cette époque les jeux de son enfance. Comme il décroît à la fois et sans trouble dans toutes les parties de son organisation, il passe ainsi doucement à un autre mode d'existence qui n'a rien de ces tourments imaginaires que l'on suppose : un exercice léger lui suffit : un rayon de soleil fait son bonheur : la conversation de quelques amis lui tient lieu de ces fêtes, de ces brillantes parties de plaisir qui faisoient ses délices dans d'autres tems. Il ne peut donc être vraiment malheureux qu'autant que les restes d'une imagination égarée lui rappellent encore des souvenirs de cet autre mode d'existence, et assez vivement pour lui faire sentir le dépérissement de ses facultés et l'abandon de ses forces.

Mais qui ne voit que c'est alors une sorte

d'expiation des déréglements de sa vie passée, et que c'est lui seul, non la nature, qu'il doit accuser de ce que ces privations lui font souffrir (36)?

Il en est des infirmités réelles de cet âge comme il en est de ses regrets. Quoi qu'à la première vue on puisse les croire en plus grand nombre, et plus douloureuses que dans aucun autre tems de la vie, cependant elles sont bien loin d'être tout ce qu'elles paroissent.

Si l'état de vigueur, de souplesse, d'activité, de sensibilité exquise du corps se changeoit tout-à-coup en cet état opposé de foiblesse, d'inertie qui caractérise la vieillesse, sans doute on seroit fondé à soupçonner que cela ne pourroit se faire sans de vives secousses, et que le résultat de ce changement subit devroit être la plus déplorable des situations : car il arriveroit alors ce qui arrive dans l'invasion et à la suite des plus violentes maladies. Mais n'oublions pas que la marche du dépérissement est entièrement différente ; ce n'est pas de l'invasion d'une maladie qu'il s'agit, mais d'un passage lent et gradué à une autre manière d'exister : n'oublions pas que la nature retranche ici, avec une admirable sagesse et des précautions infinies, ce qui ne

seroit pas d'accord avec ses fins : observons enfin que dans cette dégradation successive elle continue de maintenir un équilibre parfait entre toutes les parties de l'organisation, d'où suit, pour la vieillesse comme pour tout autre âge, un état de santé qui lui est propre. La plupart des maux auxquels on la voit livrée ne sont donc que les suites d'excès précédents : ils lui tiennent moins qu'à la manière dont on a vécu. C'est à cette époque qu'il faut rendre exactement raison des avances que l'on a reçues, et du peu d'ordre que l'on a mis dans ses dépenses. Les avances qui nous sont généralement faites nous suffiroient pour nous conduire heureusement au dernier terme de ce voyage de la vie, sans nécessité de demander des secours étrangers, et pour nous procurer même jusque-là de véritables jouissances, si, dans la saison des plaisirs, nous étions moins prodigues de nos moyens. Mais cette sagesse nous manque et nous nous engageons ainsi volontairement à un compte terrible envers la nature : elle devient alors un créancier inexorable et nous fait payer en infirmités et en souffrances jusqu'aux plus légères dettes que nous avons si follement contractées.

Non, il n'est point entré dans les plans de son auteur de vouer à la douleur, au désespoir l'âge qu'il a paru au contraire appeler au repos. N'imputons qu'à nous tout ce qu'il traîne avec lui de misères.

On peut citer à l'appui de cette observation, déja suffisamment établie chez nous par l'expérience, les relations que les voyageurs les plus dignes de confiance nous font de cet état de l'homme chez la plupart des nations sauvages : toutes s'accordent à nous dire que les individus qui, chez ces peuples, parviennent à un âge avancé, y arrivent par une dégradation presqu'insensible, exempts de douleurs et d'infirmités : ils semblent même ne s'appercevoir de la diminution de leurs forces, que par comparaison avec ce qu'ils voient faire aux autres ; s'ils éprouvent quelque peine, ce n'est que lorsqu'ils sont descendus au dernier degré de foiblesse. La crainte de devenir importun leur fait alors desirer la mort ; mais jusque-là ils continuent de jouir paisiblement de la vie, en raison de leurs moyens, sans plus murmurer contre la vieillesse qu'ils n'ont murmuré contre l'enfance.

Ici tâchons de les imiter, n'ajoutons pas

à des maux souvent mérités, le tourment de la révolte contre un ordre de choses auquel nous ne pouvons rien changer; commençons par user avec modération de la vie dans l'âge de la force; évitons de semer pour ces derniers tems des germes de maladies, de regrets et de remords : nous n'aurons jamais à nous plaindre de la nature quand nous n'aurons à faire qu'à elle. Il n'est aucun état de tous ceux dans lesquels nous ayons été placés par elle seule, qui ne soit supportable, et qui n'ait ses consolations à côté de ses maux : c'est ce que l'on peut remarquer, et ce qu'il est plus facile de sentir que de bien exprimer dans tout ce qui se mêle de plaisirs et de peines aux diverses époques de notre durée : tout y est combiné dans les plus justes proportions, et se maintient ainsi dans une heureuse harmonie, lorsque nous avons soin de n'y rien déranger. Tant que nous n'y mettons rien du nôtre, tout s'y passe sans trouble; ainsi, lorsque la nature ne peut faire mieux, en détruisant sa cause, elle enchaîne elle-même la douleur par l'insensibilité. Voilà les signes auxquels nous pouvons distinguer les vraies sources de tous nos maux, et assez clairement pour qu'il ne nous soit plus permis

de confondre ceux qui tiennent aux conditions de notre existence avec ceux que nous ne devons qu'à nous : car c'est toujours et à leur violence, et au désespoir qui caractérise ces derniers, que nous pouvons les reconnoître pour notre propre ouvrage.

Ainsi, comme l'irritabilité, cette exquise sensibilité physique, produit de toutes les forces du corps portées à leur point le plus élevé et des rapports parfaits des sens, éprouve dans la vieillesse une diminution qui doit seule nous rassurer contre la plupart de ces souffrances que nous redoutons. Nous pouvons très-raisonnablement croire que la sensation de la douleur y est émoussée dans la même proportion que celle du plaisir. Ainsi, tel accident qui, par exemple, auroit peut-être causé dans un autre âge les plus vives angoisses, n'y produit alors que des effets faciles à supporter : c'est ce que l'observation vient confirmer. En effet, elle démontre constamment que l'insensibilité physique dans tous les cas s'accroît en raison de la diminution des forces du corps, au point même que bientôt elle enfante une égale insensibilité morale, et qu'alors nous pouvons dire avec la même certitude de l'une, ce que nous disons de

de l'autre. Il ne faut que consulter l'expérience la plus commune pour s'assurer de la vérité de ce rapport.

Un des reproches qu'on fait le plus fréquemment aux vieillards est celui d'une froide indifférence pour tous les événements, heureux ou malheureux ; indifférence qui va toujours en augmentant, lors même qu'ils paroissent conserver l'usage parfait de leur raison. Cette sorte d'impassibilité est le plus souvent assez marquée pour étonner et blesser même ceux qui en sont témoins. Sans nous occuper davantage de sa cause qui nous est à présent connue, voyons-en les effets. Nous y trouverons une intention de sagesse et de bonté que nous ne pouvons encore assez admirer.

Quel seroit, hélas ! l'état du vieillard, dont la sensibilité trop exaltée pour ses moyens, ne seroit plus d'accord avec sa foiblesse ? L'émotion qu'alors il éprouveroit à la suite d'un événement heureux ou malheureux, le feroit succomber dans l'instant même de plaisir ou de douleur. Destiné à survivre à tant de pertes qu'il doit faire, que seroit-ce, si, dans la vivacité de ses regrets, sans espoir de retrouver de nouveaux objets d'attachement et d'autres appuis, il

se voyoit tel qu'il est souvent, condamné à continuer de vivre dans un aussi cruel abandon ! Ce seroit alors que vous auriez raison de redouter la même destinée, et de vous plaindre avec justice de cette sensibilité malheureuse, qui ne seroit plus pour vous que la faculté de souffrir.

Un des phénomènes qu'offre encore la vieillesse comme suite de cette même indifférence, et comme effet de cette même sagesse qui a co-ordonné entr'eux, d'une manière si admirable tous les rapports de notre existence, est le peu de crainte qu'elle a de la mort. Il sembleroit que cette crainte qui agite le cœur de l'homme dans l'âge de sa force, et qui si souvent alors empoisonne ses plaisirs, devroit agir avec d'autant plus de vivacité sur lui, qu'il approche plus de sa fin. Cependant nous remarquons le contraire. Non-seulement il n'en est point tourmenté, mais il n'y pense que d'une manière très-foible et très-passagère. Il voit, sans émotion, tomber autour de lui ceux que la mort frappe, aucun retour pénible sur lui-même ne vient porter dans son ame l'inquiétude du coup prochain qui le menace. Il en est de lui comme de ces soldats qui ont pris une telle

habitude du danger qu'ils le voient désormais sans trouble, et croient toujours lui échapper. Il y a plus. On observe que cette époque est celle où souvent il paroît se plaire à former des projets pour un avenir qu'il ne peut cependant espérer d'atteindre. Il plante, il bâtit, comme s'il alloit recommencer une vie nouvelle, avec toute l'ardeur que pourroit inspirer la certitude de jouir. Lorsqu'il lui arrive même de parler du peu de tems qui lui reste, c'est toujours avec une sorte d'indifférence et de calme qui donne à penser qu'il croit réellement aller au-delà. Cette illusion est sans doute un des plus grands bienfaits de la nature, qui ne prolonge pour lui, dans ce faux espoir, le sentiment de sa durée, que pour affoiblir celui des craintes du présent. Plus il s'avance vers la tombe, plus elle semble prendre soin de lui en dérober la vue, et de l'amener ainsi à y descendre sans effroi.

On a observé avec beaucoup de justesse qu'il existe une infinité de rapports sous lesquels la vieillesse extrême paroît se rapprocher de l'enfance, et que ce point où se referme le cercle de la vie a la plus grande analogie avec celui où elle commence. Nous

saisirons cette nouvelle occasion d'admirer comment la nature sait, pour accomplir ses desseins, tirer les mêmes résultats, des moyens en apparence les plus opposés. Par exemple, cette insouciance dont je viens de parler, à très-peu de différence près, est commune à l'enfant et au vieillard. Dans l'un et l'autre elle a certainement pour cause le défaut de tout retour de la pensée sur l'état actuel. Ce défaut de réflexion naît, pour l'enfant, de la mobile facilité avec laquelle il change à chaque instant d'affection, et pour le vieillard, de l'obstacle que son organisation oppose à l'influence de nouvelles impressions. L'effet est le même dans les avantages qui en reviennent à tous les deux, de n'éprouver rien d'assez durable, quant au premier, pour troubler son accroissement; et quant au second, pour l'affliger du sentiment de sa dégradation (37).

Ainsi, peu occupé du présent, l'homme ne vit guère alors que dans le passé et dans l'avenir. C'est encore une chose digne d'être observée, que sa mémoire lui retrace avec une étonnante fidélité jusqu'aux moindres détails des souvenirs agréables des premiers âges; tandis que le plus souvent, ceux qui

ne pourroient que faire renaître des affections fâcheuses, sont presqu'entièrement effacés : de-là le plaisir qu'il éprouve à entretenir les autres du tems passé, à en raconter toutes les merveilles.

Semblable à un voyageur qui, rentré dans ses foyers après avoir parcouru les contrées les plus éloignées, ne trouve plus rien de comparable à ce qu'il y a vu, il n'omet aucun détail, aucune circonstance : son imagination, presqu'éteinte, semble se ranimer, pour renforcer ses souvenirs ; tout s'aggrandit, tout s'exagère dans ses récits : on diroit, à l'entendre, que la nature entière a changé ; il n'y a plus bientôt de jouissance égale à la sienne, s'il remarque quelque signe d'admiration et d'étonnement dans ceux qui l'écoutent.

Ce plaisir de raconter est un des plus vifs que les vieillards puissent goûter. C'est donc leur causer une peine mortelle que de les contrarier dans ce genre. Lorsqu'on ne se sent pas assez de disposition à la complaisance pour les écouter, il faut s'en éloigner et les éviter ; mais il y a de la barbarie à les contredire ou à ridiculiser leurs récits. L'air seul, je ne dis pas du mépris, mais

seulement du plus léger défaut de considération, suffit souvent pour les irriter, et les rendre très-malheureux.

Il convient de porter l'attention jusqu'au soin de s'abstenir de tout ce qui pourroit leur donner le plus foible sujet de s'apercevoir qu'ils mettent peu de suite dans leurs discours; car il ne faut qu'un léger retour de leur raison pour les avertir de leur état, et les attrister.

Mais peut-on recommander, plus que ne le fait la nature elle-même, les ménagemens, les égards, le respect que cet âge appelle? l'instinct de ces devoirs ne paroît-il pas inné dans le cœur de l'homme le plus sauvage et le plus grossier?

Que l'humanité de ceux qui les entourent, d'accord avec elle, les laisse donc jouir en paix de leurs illusions; qu'il leur soit permis de s'égarer librement dans le passé et l'avenir, toujours loin d'un présent avec lequel ils n'auroient plus, s'ils s'y arrêtoient, que des rapports de souffrance. En réveillant leur raison vous ne feriez que réveiller le sentiment de leurs pénibles privations et les plonger peut-être dans un accablant désespoir.

Quel seroit l'homme assez cruel pour se faire un jeu du spectacle d'un tel état?

Les vieillards, privés de l'usage habituel de leur raison, exigent à-peu-près les mêmes soins physiques et moraux que les enfants : il y a, quant à ces derniers soins, cette différence, que l'on peut souvent, comme nous l'avons vu, en considération des suites fâcheuses qu'auroient de fausses complaisances, se refuser aux desirs souvent bisarres des enfants, mais qu'il n'y a jamais de raison pour contrarier dans ce genre les fantaisies des vieillards, à moins qu'il n'y ait impossibilité réelle de les satisfaire. Quant aux soins physiques, il est de la plus grande importance de ne pas changer leurs habitudes sans de puissantes raisons, même dans le cas où elles paroîtroient ne pas s'accorder avec quelque traitement particulier. Il faut leur laisser le choix de leurs aliments : c'est à la qualité qu'ils s'attachent; tandis, comme on le sait, qu'il ne faut pour les enfants que de la quantité. Ainsi leur goût les conduira mieux que tout l'art possible dans l'usage de ceux qui leur conviendront : avec des systêmes de régime, on les contrarie très-inutilement, et souvent même d'une manière nuisible.

En général ils sont d'une extrême impatience et très-faciles à irriter ; mais, comme les enfants, ils se calment promptement si l'on a l'attention de cesser d'opposer de la résistance à leurs volontés. Tels que les enfants encore, ils ont presque toujours la manie de tenter des entreprises au-dessus de leurs forces : il faut aussi, tout en les aidant, paroître les laisser faire, et n'avoir jamais l'air de douter de leurs succès. Ils sont très-jaloux alors de compliments qu'on ne doit point leur épargner.

Passé un certain âge, ils sont fiers du nombre de leurs années ; on se tromperoit si l'on croyoit leur plaire en cherchant à le diminuer ; plus ils avancent et plus ce genre de vanité s'accroît : sans doute que ce sentiment est encore un de ceux qui contribuent à rendre leur état moins fâcheux qu'il ne paroît l'être.

Quelle chose que l'on fasse devant eux, et de quelque manière qu'on s'y prenne, il est très-rare d'obtenir leur approbation. Ils ont toujours mieux fait dans leur tems : c'étoient bien d'autres prodiges : alors il falloit voir leur force, leur agilité, leur souplesse. En convenant de tout cela, ce qui est assu-

rément très-facile, on les comble de joie et en même tems on jouit du plaisir de les dédommager de ce que le sentiment de leur situation présente a quelquefois de difficile à supporter.

Je ne saurois assez le répéter, il n'est rien de plus cruel pour eux que de paroître douter, sur-tout en y joignant l'air de l'ironie, de ce qu'ils racontent et de ce qu'ils se disent avoir été capables de faire : c'est les provoquer à des impatiences, même à des accès de colère qui peuvent avoir pour eux les suites les plus funestes, au moins celles de tourments, de regrets qu'ils n'éprouveroient pas s'ils étoient traités avec plus d'égards et d'humanité.

Quelle que soit souvent l'importune activité des enfants, si fortement opposée à leur inertie, on voit qu'ils les recherchent, et avec d'autant plus d'affection, que les enfants eux-mêmes paroissent aussi prendre plaisir à s'en rapprocher : les uns et les autres sont généralement mieux ensemble, qu'ils ne seroient avec des jeunes gens ou des personnes d'un âge fait.

Où peut être la raison de ces convenances si intéressantes à observer entre deux états que la diversité de leurs inclinations, de leurs

habitudes paroît, au premier aspect, ne devoir pas moins séparer, que ne les sépare l'espace de tems qui est entr'eux ? Je crois que c'est dans leurs oppositions même qu'il faut chercher cette raison.

Rappelons-nous que le vieillard, par exemple, aime beaucoup à raconter, et sans être interrompu ; qu'il aime à exciter de la surprise et de l'admiration : l'enfant, de son côté, aime beaucoup à entendre raconter ; il se garde bien d'interrompre : s'il lui arrive de le faire, ce n'est que pour témoigner tout l'étonnement que lui cause le récit des prodiges qu'il écoute ; car tout est prodige pour lui. L'un et l'autre sont donc dans un égal ravissement, et passeroient ainsi sans fatigue et sans ennui des journées entières. Joignez à cela que de la surabondance du mouvement, d'une part, et de la diminution de ce même mouvement de l'autre, il s'établit entre ces deux âges une sorte d'équilibre qui en maintient la société et l'union.

Le vieillard est toujours plus réjoui qu'importuné de l'agitation continuelle de l'enfant et du bruit qu'il fait : celui-ci jouit ainsi du plaisir de s'en donner tout à son aise. Ils s'entendent donc toujours à merveille, et d'ailleurs

se passent réciproquement leurs petits défauts.

Ils ne trouvent point ces avantages dans leurs relations avec les autres âges, qui ne leur font éprouver souvent que de fatigantes contradictions. La jeunesse, avec laquelle ils s'accorderoient assez sous quelques rapports, est trop occupée d'ailleurs pour descendre avec intérêt à de si petits détails ; il faut à ses agitations un champ plus vaste que celui dans lequel ils sont resserrés.

L'âge mûr les traite avec une dignité trop importante et trop voisine de la morgue pour obtenir leur confiance.

Je ne connois rien de charmant à observer comme leurs attentions entr'eux et leurs égards mutuels. Il est rare qu'une querelle un peu sérieuse vienne jamais les diviser ; leurs prétentions sont trop éloignées pour se rencontrer, et à plus forte raison pour se heurter. Si quelquefois un peu d'impatience trouble, d'une part ou de l'autre leurs rapports, ce n'est que pour quelques instants. Une espiéglerie ou une histoire ont bientôt tout racommodé. Oui, je le répète avec un nouveau plaisir, aux yeux de tout homme sensible, le spectacle de cette union de l'enfant et du

vieillard est un des plus attachants que puisse offrir la nature.

Tous les légers défauts qui tiennent nécessairement au sentiment de la foiblesse et à la crainte du besoin et de l'abandon, doivent être ceux du dernier âge. Ainsi l'humeur, la défiance, l'attachement à ce qu'on posséde, l'avarice même, une extrême impatience et de nombreuses fantaisies : voilà les défauts ordinaires à la vieillesse ; ils varient, ils ont plus ou moins d'intensité selon le caractère particulier de l'individu ; mais ils sont dans tous essentiellement les mêmes (38). Il n'y a rien à faire pour les autres que de se résoudre à les supporter, de regarder cette résignation comme un devoir, et avant tout, de travailler à en diminuer les inconvénients à force de soins et de prévenances. Cela se peut aisément, lorsqu'on a le soin d'éviter les occasions de les mettre en jeu.

C'est un des plus grands crimes, sans doute, et des premiers de lèse-humanité, que de se croire dispensé de cette scrupuleuse et tendre attention dans les soins, envers ceux-mêmes qui semblent avoir perdu l'usage absolu de leur raison, et ne pouvoir plus rien appré-

cier de ce que valent ces soins ; il est rare qu'ils n'en conservent pas toujours assez pour juger du plus ou moins de délicatesse des procédés dont on use envers eux, quoique souvent ils n'en témoignent rien, et qu'ils paroissent les voir avec une égale indifférence.

De tous les reproches qu'on auroit à se faire, le plus cruel, sans doute, seroit celui d'avoir pu leur donner sujet de soupçonner qu'ils sont à charge. Hélas ! ce seroit alors qu'on n'éveilleroit leur raison que pour les accabler de la plus affreuse des peines, et leur rendre bientôt insupportables les restes d'une vie aussi malheureuse.

Il y a plus d'un exemple de ces viellards qui, après un long tems écoulé dans l'état apparent d'un délire absolu, ont su parfaitement distinguer vers le moment de leur fin, et au grand étonnement des spectateurs, ceux dont les soins avoient été toujours les mêmes, de ceux qui s'étoient relâchés à leur égard, en attentions, en complaisances et en respect. On les a vus remercier les premiers, appeler sur eux toutes les faveurs du ciel, tandis que, détournant des autres leurs regards mourants, ils sembloient les

vouer à de cuisants et irréparables regrets.

Dans ce que j'ai dit, et ce que j'ai encore à dire sur ce sujet, on voudra bien distinguer la vieillesse de cet état de décrépitude qui nous inspire d'avance tant d'alarmes. Je me suis attaché d'abord à ce dernier état, parce que j'ai cru devoir commencer par nous rassurer contre les faux jugements que nous en portons si souvent, lorsque nous ne consultons que les seules apparences.

J'ai cru devoir aussi justifier l'ordre de la nature, en démontrant que le décroissement successif des forces du corps et des facultés de l'intelligence ne comportoit pas nécessairement avec lui tous les maux que nous lui attribuons; que les plus redoutables de ces maux remontoient à d'autres causes bien antérieures au tems où ils se faisoient sentir, et que nous avions un moyen certain de nous en garantir d'avance en évitant les excès.

L'âge que l'on doit proprement appeler la vieillesse, est celui qui tient le milieu entre l'âge mûr et la décrépitude et dans lequel l'homme jouit encore d'une grande étendue de facultés. Ce point est celui où tous les avantages d'une longue expérience s'unissent aux lumières pures d'une raison dégagée

de ces passions qui dans le tems même de sa plus grande force en troublent trop fréquemment l'usage. Aussi a-t-on nommé par excellence, cet âge celui de la sagesse. Il commande le respect autant qu'il inspire la confiance. Ses avis, autrefois, étoient des oracles, et l'on révéroit ses opinions comme des jugemens dont il étoit rare d'appeler. C'est de cette vieillesse que l'histoire, de tous les tems et de tous les lieux de la terre, parle avec tant d'éloges et une si profonde vénération. C'étoit des hommes parvenus à ce point de maturité, que les peuples faisoient leurs chefs et leurs prêtres; c'étoit d'eux que ces chefs formoient leurs conseils. Aujourd'hui encore, chez les peuples les plus grossiers, les plus éloignés de l'état de civilisation, les vieillards président toutes les assemblées. On ne se décide sur rien, on n'entreprend rien s'ils ne l'approuvent. S'agit-il d'une chasse ou d'une guerre? C'est à eux que l'on s'adresse. On ne se met en marche, pour aucune expédition importante, qu'ils n'aient prescrit le tems du départ et du retour, et qu'ils n'en aient préparé les moyens. Les jeunes gens, les hommes qui sont dans la force de l'âge obéissent sans murmure, quelque soit l'ordre reçu.

Ce sentiment de déférence, de respect, est tellement dans la nature, je le répète, que je crois possible, d'après l'observation certaine du degré de son influence sur un peuple quelconque, de juger de la bonté ou de la dépravation des mœurs de ce même peuple, conséquemment de ses loix, et de tous les autres principes de sa puissance.

Il faut convenir que cette manière de juger seroit peu favorable à quelques nations modernes, parmi celles même qui se piquent d'avoir fait le plus de progrès dans l'art de la civilisation : mais aussi la vieillesse sera bien obligée d'avouer qu'elle doit commencer par s'imputer à elle-même le malheur d'avoir perdu tant d'avantages. Qu'elle n'accuse que ses vices du peu de considération qu'elle inspire. Pourquoi semble-t-elle se faire honneur de traîner après elle tous les restes des passions des autres âges, et n'avoir honte que de l'impuissance où elle est de les satisfaire ? Quels spectacles de corruption n'offre-t-elle pas de toutes parts ? Pourquoi s'est-elle ainsi vouée elle-même au mépris ? Oui, sans doute, ce seroit en la considérant dans cet état de dégradation qu'elle devroit nous faire horreur : ce seroit en la voyant alors nécessairement

ment livrée aux remords, à l'abandon, aux infirmités du corps, que nous aurions raison de craindre une aussi triste destinée. Mais on sait qu'il est en nous, dès ce moment, de pouvoir prendre les moyens de lui échapper; et que jusqu'au dernier des jours de la vie, même après l'avoir méritée, il sera encore en notre puissance d'en diminuer les maux.

Ici, comme dans tout autre état, nous n'avons à réclamer nos droits, qu'autant que nous sommes fidèles à remplir les devoirs qui leur correspondent. Pour que les vieillards retrouvent et ces honneurs presque divins qu'on leur rendoit autrefois, et ces magnifiques privilèges dont on les avoit comblés, il faut qu'ils s'occupent d'abord du soin de recouvrer leurs antiques vertus. Il faut que leur prudence nous invite à rechercher auprès d'elle des conseils propres à nous diriger, et que leur sagesse sur-tout nous offre en eux des modèles à imiter. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent espérer de faire valoir les droits premiers que la nature attache au nombre de leurs années.

Si dans les beaux jours de la Grèce et de Rome on voyoit la richesse et la puissance

leur céder la première place, et un peuple entier se lever à leur aspect ; si nulle part ce dernier âge n'avoit de plus beau domicile qu'à Sparte, c'étoit qu'à Sparte les vieillards commençoient par s'honorer eux-mêmes, c'étoit que chaque citoyen trouvoit réellement dans chacun d'eux, l'affection, les soins, et les avis éclairés d'un *père*. De-là, sans doute, l'origine de cette dénomination, qui dans presque toutes les langues, confond ainsi leurs droits et leurs devoirs avec les droits et les devoirs de la paternité.

Puisse la vieillesse reprendre cet empire naturel qu'elle n'auroit jamais dû perdre ! puisse-t-elle encore se montrer à nous dans toute sa dignité, honorée comme autrefois des respects et des hommages de tout ce qui l'entoure ! Nous ne redouterons plus ce dernier âge quand nous aurons mérité d'y parvenir, et nous pourrons dire aussi que chez nous il est beau de vieillir.

Rappellons-nous toujours cette consolante vérité que l'auteur de la vie, en ôtant au plaisir sa vivacité, n'a pas fait d'état de désespoir pour l'homme fidèle à ses loix; que la même sagesse qui a donné à l'enfance ses heureuses distractions, à la jeunesse ses ineffables jouissances, tous les avantages réunis

de la force et de la raison à l'âge mûr, ne délaissera pas l'homme dans ces tems de foiblesse. C'est par une pente presqu'insensible et en diminuant peu-à-peu pour lui la brillante clarté du jour, qu'elle le fait descendre par degrés dans la nuit des tombeaux. Non, elle ne l'accable pas tout-à-coup de leurs ténèbres effrayantes, elle l'y plonge peu-à-peu, et semble donner à la mort le besoin d'un doux sommeil (39).

L'homme de bien se retire de la vie comme d'un banquet où il a usé avec modération de tout ce qui lui a été offert, où il a fait la joie de tous les convives, où il a évité de partager le trouble et les querelles de ceux qui s'y sont abandonnés à l'ivresse. Il sait que le lendemain, quel qu'il soit, ne peut rien avoir de funeste pour lui. Le calme dont il jouit dans ces tristes moments tempère jusqu'aux plaintes de sa famille et de ses nombreux amis. Le spectacle imposant de sa fin est le dernier exemple qu'il leur laisse des avantages d'une vie vertueuse; oui, telle est la mort de l'homme de bien, de celui qui n'a jamais abusé, ni contre les autres, ni contre lui-même, de ses moyens d'existence, qui n'a pas appellé sur le dernier

de ses jours les tourments de l'expiation. Jusqu'à l'instant où ses yeux se fermeront à la lumière, il pourra les reporter avec confiance sur chacun des points de la longue carrière qu'il a parcourue : avant que la plus foible inquiétude ait pu approcher de son cœur, dejà il s'est endormi.

Quelque lugubre que paroisse ce sujet, il est d'une trop grande importance, qu'il s'agisse de nous ou des autres, pour ne pas commander à la pensée de s'y arrêter.

A toutes les époques où elle peut nous atteindre, la mort n'a de cruel que ce qu'elle tient du mauvais emploi de la vie. Ce point est celui où toutes les dettes viennent fondre à la fois sur nous. C'est-là qu'enfin arrêtés, après avoir si long-tems échappé à leurs poursuites, il faut se résoudre à satisfaire ces deux inexorables créanciers, la douleur et le remords.

Répétons donc avec ceux qui vivent de manière à n'avoir rien à craindre de ce terrible compte, que la même puissance qui veilloit avec tant de soin sur notre berceau, sera encore près de notre tombeau pour nous en adoucir l'aspect. Rassurons-nous : tant que nous serons assez heureux pour n'avoir à

redouter que ce qui nous vient d'elle, rapportons-nous-en avec confiance à sa prévoyante bonté.

Quels sont en effet les hommes qui meurent avec le moins d'agitation et d'inquiétude ? Ceux généralement qui ont vécu de la manière la plus simple, dont la raison n'a pas été égarée par la fausse science, dont la moralité, quoique grossière n'a pas été volontairement dépravée par les passions et tous les vices qu'elles enfantent. Ce sont encore les sauvages, et chez nous les hommes occupés de travaux, qui dans un présent paisible laissent peu de prise aux sollicitudes de l'avenir, qui se trouvent ainsi tout naturellement au point où l'étude vraie d'eux-mêmes devroit amener des hommes qui se croient beaucoup plus éclairés et plus habiles.

C'est notre imagination toujours égarée dans le trouble de nos folles pensées et de nos vicieuses affections, qui nous tourmente sans cesse de la crainte de maux qui n'existent pas, tandis qu'elle nous aveugle sur ceux dont nous devrions songer à nous garantir.

Travaillons à remettre plus d'ordre en nous-mêmes, et nous verrons mieux ce qui est.

Nous verrons alors s'évanouir cet effroi accablant de la mort, non-seulement pour celle qui termine naturellement une longue vie, mais encore pour celle qui nous surprend et nous arrête au milieu de nos jours les plus brillants ; il nous sera plus facile de reconnoître que tout ce que même cette fin anticipée a d'épouvante, n'est que pour ceux qui en sont les témoins. Toujours trompés par la fausse idée qu'ils se font de la situation du mourant, ils le croient abandonné aux regrets et aux plus pénibles angoisses. Mais rien de tout cela n'existe.

De tous les genres de mort dont nous frappe la nature, en exceptant ce que nous leur ajoutons de nous-mêmes en souffrances méritées, ou ce que les autres, par une sensibilité peu éclairée viennent y mêler de pénible, il n'en est pas un seul qui n'ait avec lui ses moyens de calme et de consolation. Voilà ce dont pourront se convaincre ceux qui consulteront sur ce point l'expérience la plus commune.

Dans les maladies promptes et violentes (je ne parle pas de la douleur qui les accompagne souvent, car ce n'est pas de la douleur mais de la mort elle-même qu'il s'agit) voici ce qu'on pourra observer.

Le malade, arrivé à ce terme fatal où la mort est certaine, jouit souvent d'un calme inaccessible à l'inquiétude : il se croit sauvé, le dit, et meurt dans cette heureuse illusion : d'autres fois, quoi qu'il connoisse fort bien son état, il ne l'envisage pas moins sans crainte : il en parle même de la manière la plus indifférente : il est le premier à consoler ceux qui s'affligent autour de lui, et fait ses dispositions dernières avec une présence d'esprit et un courage qui frappe d'étonnement tous les spectateurs.

Si je croyois pouvoir hasarder ici quelques explications de ces différents états qui, pour être communs, ne nous en causent pas moins de surprise, je dirois que la crainte de mourir, liée si nécessairement au desir de vivre ne peut guère se faire sentir qu'en raison de l'intensité de ce desir. Or, celui-ci s'éteint de lui-même à mesure que les moyens de vivre s'affoiblissent et diminuent. Ainsi, le principe de l'intelligence se détache peu-à-peu de l'organisation par la cessation graduée des rapports qu'il avoit avec elle : ainsi, l'amour de la vie perd de sa vivacité dans la même proportion. La maladie fait en peu de jours, en peu d'heures,

avec plus de violence, sans doute, mais toujours dans le même ordre, ce que le décroissement n'opère que dans une longue suite d'années.

Il est donc vrai de dire que l'on n'arrive naturellement à ce dernier terme, à quelqu'âge et de quelque manière que ce soit, qu'après avoir plus ou moins rapidement passé par la destruction successive des rapports du principe de l'intelligence et de l'organisation, et qu'après avoir conséquemment perdu tout sentiment de crainte et de regret.

Dans mille autres circonstances, la raison est enlevée dès l'instant même de l'invasion de la maladie, avec d'autant plus de promptitude que la maladie est plus violente, avant même d'avoir eu la plus foible présomption du danger. On tombe dans la mort, ou l'on remonte à la vie avec la même insouciance.

Dans tous les cas, la bienfaisante nature, quand nous n'avons à nous reprocher rien de contraire à ses desseins, nous traite toujours dans nos derniers moments avec les mêmes égards pour notre foiblesse ; c'est toujours elle qui se charge pour nous du *mourir*. Aussi la cessation de la vie nous est-

elle généralement représentée sous l'emblême du sommeil : cette image est de la plus grande vérité. Il y a des rapports frappants entre ces deux états, sur-tout dans ce qui se passe en nous avant d'y arriver. On meurt comme on s'endort, avec ce même besoin du repos, et très-probablement encore, sans que l'on puisse s'en appercevoir.

Voilà ce que la réflexion et l'observation attestent également pour rassurer ceux qui ne songent à cet inévitable moment que pour mourir mille fois chaque jour de la peur de mourir. Qu'ils entendent donc bien qu'ils n'auront plus là cette même manière de voir et de sentir, qui fait aujourd'hui leur tourment; qu'ils se rappellent ceux qui, après avoir donné dans le cours de leur vie des exemples continuels de cette même pusillanimité, n'en ont pas moins offert, en touchant au moment de leur fin, des exemples étonnants de calme et de courage.

Ce qu'il faut sur-tout ne pas se lasser de leur répéter, c'est que les moyens les plus puissants à employer contre ce genre de terreur doivent être recherchés dans la conscience d'une vie exempte de remords.

Mais nous nous sommes assez occupés de

nous, voyons plus particulièrement les soins que nous devons aux autres dans ces tristes circonstances. Ce sujet est digne de toute notre attention et de tout notre intérêt; car quel est celui de nous dont l'existence ne soit pas étroitement liée à celle de quelque objet chéri ?

C'est d'abord à fortifier la moralité qu'il faut s'attacher, dans les premiers secours que demande l'état d'une personne qu'une maladie ou un accident menace de quelque danger.

L'expérience des praticiens les plus éclairés démontre que la funeste rapidité, par exemple, avec laquelle les épidémies se propagent, ainsi que les effets désastreux qui les accompagnent, a souvent plus pour cause la dépravation des dispositions morales que celle des dispositions organiques.

Lorsque nous nous abandonnons sans ménagement à notre sensibilité, nous faisons le contraire de ce que nous devrions faire, en raison même de l'intérêt que nous prenons au malade. Ainsi, tantôt nous commençons par nous livrer indiscrètement devant lui à nos inquiétudes, ce qui a pour effet d'accroître celles qui le tourmentent déjà, ou de lui en ins-

pirer. Tantôt nous cherchons à les dissimuler, mais c'est le plus souvent d'un air si gauchement mystérieux, qu'il y auroit moins d'inconvénient peut-être à ne lui rien cacher. Ses regards ne voient bientôt plus dans les nôtres que le danger qui le menace : les soins trop empressés dont on l'accable, les remèdes étranges auxquels on a recours, les larmes furtives, les discours à voix basse, une physionomie qui n'est nullement d'accord avec ce qu'on lui dit pour le rassurer, des signes qu'il ne manque jamais de surprendre dans l'instant où l'on croit n'en être ni vu ni entendu : voilà ce qui, en inspirant au malade une profonde terreur, aggrave souvent le danger de son état, au point de le rendre mortel. On ne peut alors disconvenir qu'une telle conduite, quelqu'intéressant qu'en soit le principe, ne soit plus funeste pour lui que ne le seroit celle de la plus froide indifférence.

Que de reproches encore ne sommes-nous pas en droit de faire à cette fausse sensibilité, quand pour nous épargner le douloureux spectacle d'une situation où nous ne voyons plus d'espoir, nous abandonnons et traitons les mourants comme si déjà ils étoient morts ? Eh ! dans quel moment ayons-nous

donc ainsi la cruauté de les délaisser ? Lorsqu'ils ont le plus pressant besoin des derniers témoignages de notre intérêt ; lorsque leurs yeux presqu'éteints demandent encore à rencontrer les nôtres ; lorsque leur main défaillante cherche une main amie qu'elle puisse saisir et à laquelle un instinct secret la force de s'attacher. Qui vous a dit qu'il ne restoit plus d'espoir ? Cet instant est celui où ils doivent être le plus tendrement soignés, où il faudroit réunir autour d'eux tous les objets de leurs plus douces affections, ranimer tous les sentiments qui peuvent les retenir et les rattacher encore à la vie. Qui calculera jamais la force des liens tissus de ces rapports, et resserrés par de longues habitudes ? Qui donc méconnoîtroit assez les ressources de l'organisation, pour douter des prodiges qu'elle peut opérer lorsqu'on l'aide par de tels moyens ? Laissons-nous aller sans contrainte dans ce moment à tout ce que nos peines demandent d'épanchement. C'est alors, et j'aime à le croire, que les plaintes, les vœux, les larmes sont quelque chose de plus peut-être que de simples expressions de la douleur. Hélas ? le dernier soupir du mourant n'attend peut-

être qu'un seul soupir de l'objet aimé, pour redevenir l'inspiration d'une vie nouvelle.

A cette barbarie avec laquelle nous délaissons les mourants, se joint encore celle qui nous fait si subitement abandonner les morts. Aussi prompts à déclarer la mort certaine, que nous l'avons été à la déclarer inévitable, nous fuyons avec horreur loin d'eux, loin du lieu même où ils sont déposés : nous les remettons à la garde d'étrangers que l'habitude de ce triste métier a rendus tellement incapables de soins et de précautions, qu'ils enseveliroient avec la même indifférence le vivant et le mort. Nous paroissons ainsi oublier qu'il n'y a rien de moins assuré que les signes premiers sur lesquels nous avons prononcé notre fatal arrêt, que l'on peut citer journellement un grand nombre de personnes qui, après avoir été aussi légèrement jugées, sont revenues à la vie, et pour en jouir encore pendant une longue suite d'années. Comment pouvons-nous donc nous reposer sur d'autres d'un tel soin, d'une aussi importante surveillance, lorsqu'il s'agit des personnes mêmes que nous disons nous être les plus chères ? Qui pensera, sans frémir, à l'horrible destinée de ceux qui peuvent

avoir été victimes dans ce genre d'une barbare précipitation.

Si ce devoir de veiller avec la plus grande attention près des morts se retrouve partout recommandé comme un devoir religieux et sacré chez les nations même les moins civilisées, c'est que par-tout il a sa source dans cet instinct d'humanité, qui ne manque jamais de nous dire ce qu'il y a de mieux à faire lorsque nous voulons l'écouter; c'est que par-tout il naît de cet attachement qui nous retient le plus long-tems que nous le pouvons près de ceux que nous nous voyons condamnés à perdre pour toujours ; c'est qu'enfin ces nombreux exemples de retour à la vie dans des circonstances où l'on paroissoit ne devoir pas douter de la mort, l'ont par-tout justifié et consacré (40).

En examinant avec attention les cérémonies funèbres qui sont en usage chez presque tous les peuples, on peut remarquer que le but de ces institutions n'a pas été seulement d'honorer les morts, mais encore de s'assurer du moment où l'on pouvoit sans inquiétude les rendre à la terre. Quelque ridicules que plusieurs d'elles paroissent être au premier aspect, cette intention seule suffiroit pour leur

concilier le respect et l'intérêt des hommes sensibles qui savent observer. Elle est si prononcée dans tout ce que pratiquent à cette occasion presque toutes les hordes sauvages, qu'il est impossible de ne pas la reconnoître.

Les parents, les amis forment un cercle au milieu duquel ils exposent leurs morts : après les avoir parés de leurs plus riches ornements, ils placent autour d'eux leurs armes, des présents, des vivres ; ils ne les perdent pas de vue un seul instant, ils ne cessent pas de leur parler, de les interroger sur les causes qui ont pu les déterminer à quitter la terre : on leur adresse de fréquentes plaintes sur la dureté avec laquelle ils ont abandonné leurs familles sans en avoir reçu aucun mauvais traitement ; sur l'insensibilité qu'ils montrent en dépit de tant de regrets, de prières, par lesquelles on les presse d'oublier tout sujet de mécontentement s'ils en ont, et de revenir à la vie. Ces longs discours sont interrompus, tantôt par des sanglots et des gémissements profonds, tantôt par des cris perçants. A ces lamentations ils joignent, dans un vacarme épouvantable, le bruit de leurs instruments, du choc de leurs armes : tous moyens propres à produire,

comme on le voit, l'effet seul possible à espérer. Ce n'est qu'après avoir ainsi constamment employé auprès d'eux tout le tems écoulé depuis les premiers signes de la mort jusqu'aux signes les moins équivoques, qu'ils se retirent enfin et les abandonnent à la sépulture.

Cette leçon, comme le remarque avec raison M. de Buffon, fait honte à beaucoup de peuples plus éclairés qui, sur cet article comme sur tant d'autres, méritent les plus justes reproches.

Mais l'homme a disparu, sa tombe s'est refermée. La raison s'arrête sur cette limite éternelle que l'imagination elle-même n'ose essayer de franchir. Que trouveroit-elle au-delà ? Un abîme sans fond et des ténèbres impénétrables.

Fin de l'homme physique et moral.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

PARTICULIÈREMENT

RELATIVES AUX FEMMES.

UNE stature généralement moins élevée que celle de l'homme, mais plus de légèreté et d'élégance dans la taille, des formes moins tranchées et plus arrondies, des traits plus délicats, la peau d'un tissu plus fin, plus de souplesse, de lenteur et de grâce dans les mouvements, la douce expression du regard, l'accent enchanteur d'une voix moins grave et plus sonore : dans tout cet ensemble, je ne sais quel irrésistible attrait d'abandon et de foiblesse qui demande un appui : tels sont les caractères auxquels l'homme, dès le premier aspect, reconnoît la céleste compagne qui doit partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie.

Dans le cours des premières années les deux sexes paroissent se confondre sous quelques-uns de ces rapports extérieurs (41) ; mais cette trompeuse ressemblance s'évanouit

à l'instant même où la nature révèle à chacun le secret de sa destination. Les deux individus se séparent et se distinguent par des oppositions frappantes, par des contrastes aussi prononcés que le sont ceux de leurs goûts et de leurs penchants. Ainsi l'homme achève de perdre en peu de tems ces formes primitives qui paroissoient lui être communes avec la femme ; tandis que pour celle-ci on les voit, en continuant de se développer, se co-ordonner entr'elles d'une manière ravissante. Toutes semblent ne tendre qu'à ce but unique d'attraits, de beauté dont elle est essentiellement douée, et qui, selon le vœu de la nature, est un de ses premiers attributs. Mais laissons à la physiologie le soin de donner sur ce sujet une instruction plus détaillée, et bornons-nous aux résultats qui s'accordent avec notre plan.

La femme tient évidemment de son organisation une constitution plus délicate en tout que la nôtre. Quelque modification que d'ailleurs elle puisse recevoir du climat, de l'éducation, de la manière de vivre, de l'exercice, elle porte toujours essentiellement avec elle le caractère d'un degré de force inférieur à celui de l'homme. Nous pouvons donc con-

clure de ce premier apperçu, abstraction faite de toutes les autres raisons que nous avons pour le juger ainsi, qu'elle n'est destinée qu'à des travaux faciles, qu'elle va contre l'intention de la nature, qu'elle attente même à sa conservation, lorsqu'elle se livre à des exercices violents qui exigent un emploi de forces qu'elle n'a pas et qu'elle ne sauroit jamais acquérir.

C'est-là un de ces traits distinctifs, qui, dans l'ordre moral même, doivent nous servir à caractériser les différences les plus importantes à remarquer entr'elle et nous.

On doit donc regarder, je le répète, comme autant d'attentats contre la nature, les usages de ces peuples chez lesquels les femmes sont condamnées, par l'indolence et la barbarie des hommes, à des travaux pénibles et continuels. Bientôt ces infortunées créatures ne conservent plus rien des formes premières de leur sexe; elles en ont entièrement perdu tous les avantages et sans aucun dédommagement; car elles n'ont acquis aucun de ceux qui tiennent à la constitution de l'homme. Ce n'est pas chez les seules nations barbares que l'on peut faire cette affligeante observation: elle ne s'offre que trop souvent encore

chez les peuples civilisés, dans les classes délaissées sans instruction, et vouées à l'état le plus misérable (42).

En portant un peu plus loin cette première vue de l'organisation de la femme, nous saurons bientôt pourquoi toutes les occupations qui demandent une continuité d'efforts pénibles, dans le cas même où elle auroit jusqu'à un certain degré la force de les supporter, sont absolument contraires à sa destination. Les mouvements qu'elles nécessitent, ne peuvent s'opérer sans provoquer la plus violente résistance dans certaines parties, sans trop distendre les autres; enfin, sans porter ainsi dans toutes, les causes des plus grands désordres, particulièrement à l'époque de l'état de mère et long-temps après.

Ainsi nous trouverons dans ces premières données physiques les loix de l'ordre moral qui lui convient, la raison de ses droits et de ses devoirs; enfin, la connoissance certaine de ses qualités et de ses défauts. Là nous verrons encore pourquoi elle est susceptible d'impressions dont l'homme n'a pas même le plus léger apperçu, comment son caractère et son tempérament se correspon-

dent dans tous les phénomènes de la plus extrême sensibilité ; nous découvrirons le secret de cette exaltation subite, de cette sorte d'engouement, de passion qui ne lui laisse souvent ni les moyens, ni le tems d'apprécier les impressions qu'elle reçoit, et de réfléchir sur leurs suites : de cette mobilité, enfin, qui la fait si rapidement passer de tel état à l'état le plus opposé.

La nature a sans doute ses intentions dans la fréquence et la facilité de ces changements, que nous appelons si gravement des fantaisies et des caprices. S'il étoit permis de tenter de les pénétrer, je dirois qu'il falloit peut-être que l'homme fût sans cesse stimulé par cette piquante légèreté, qui, tantôt lui promet le bonheur, et tantôt lui en ravit jusqu'au plus foible espoir. De-là, pour lui, la nécessité de travailler à mériter ce qu'il desire obtenir, et à conserver ce qu'il a obtenu. Cette continuelle occupation tempère sa brusquerie naturelle, et tout ce que sa constitution comporte de dur et de sauvage. Loin donc de nous plaindre de ces prétendus défauts, rendons-en graces à la nature, qui les fait servir si puissamment à nous corriger des nôtres.

La sûreté, la finesse de cette faculté de l'esprit à laquelle nous donnons, par excellence, le nom de tact ; cette excessive sensibilité dont la femme est douée, n'est due, comme il est toujours important de se le rappeller, qu'à la foiblesse même de son organisation. Il est rare que cette faculté la trompe jamais, dans l'application même qu'elle sait en faire aux objets qui paroissent d'abord lui être le plus étrangers : elle possède au plus éminent degré tout ce qui tient au goût et au sentiment des convenances. Nous sommes obligés d'étudier long-tems dans ce genre ce qu'elle saisit sûrement au premier aspect. C'est à elle seule qu'il appartient de soigner cette partie de notre éducation. Ainsi, dans les relations les plus ordinaires de la société, un mot, un regard, qui nous auront presque toujours échappé, ou dont nous n'aurons pas compris l'expression, lui ont déjà fait connoître avec certitude ce que nous chercherons avec beaucoup de peine à entendre par nos seuls moyens, et le plus souvent, je le répète, sans aucun succès. Ne doutons point que ce ne soit à l'influence habituelle de ce goût si sûr, que les hommes qui ont le bon esprit d'en profiter, et qui passent pour les mieux élevés, doivent toute leur réputation.

Les femmes ne tolèrent rien en grossièreté, ni en ridicules. Pour peu qu'un homme soit essentiellement quelque chose de ce qu'il doit être, on peut assurer que le coup qu'elles portent est toujours frappé de manière à faire impression. Il ne faut qu'un léger sourire du dédain ou de la mocquerie pour en dire beaucoup plus sur une gaucherie de maintien, ou sur une légèreté qui échappe, que n'en diroient tous les maîtres possibles d'arts d'agrément et tous les moralistes ensemble. Ces petites corrections ne s'oublient jamais.

Aussi dans les siècles où nos nations modernes commençoient à sortir de leur stupide barbarie, étoit-ce à cette école que les pères envoyoient, le plutôt possible, leurs enfants. Le respect le plus absolu pour les femmes, voilà tout ce qu'ils leur recommandoient, bien assurés qu'avec cela seul elles feroient le reste.

On se rappelle le caractère religieux que ce même sentiment avoit pris chez les peuples les plus anciens.

C'étoit dans les traits d'une jeune vierge que les féroces Druïdes voyoient la divinité : ils n'avoient pas trouvé d'objet sur la terre qui pût leur en offrir une plus pure et plus intéres-

sante image. Par-tout, à cette même époque, le culte des femmes, si j'ose ainsi m'exprimer, s'associoit à celui de la religion : par-tout on les révéroit comme des êtres d'une nature presqu'égale à celle des dieux, chargés de nous transmettre leurs ordres, de nous révéler les secrets de nos destinées, d'entretenir enfin la correspondance de la terre et des cieux. Ce respect qui a été plus constamment senti chez nous, peut-être, que chez les autres peuples, est, je n'en doute pas, une des premières causes auxquelles nous avons autrefois dû notre supériorité, et dans d'autres genres même que celui de l'esprit, de la grâce, de l'art de jouir de tous les agréments de la vie, art dans lequel nous n'avons eu si long-tems, soit dit sans orgueil, que des imitateurs, et peu de rivaux. Ce qu'il y a de sûr au moins, et il ne faut qu'ouvrir notre histoire pour s'en convaincre, c'est que, plus nous avons su entretenir le sentiment de ce respect, comme principe d'éducation, plus nous avons conservé d'avantages, plus nous avons été aimables et heureux. Puissent les femmes reprendre toute leur influence, et puissions-nous être assez éclairés sur nos vrais intérêts pour nous rendre dociles

à leurs leçons. Elles ont peu à faire pour se montrer toujours dignes de nous les donner, il leur suffit d'éviter ce qui pourroit altérer les qualités qu'elles ne doivent qu'à la nature.

Cet esprit naturel qui fait les délices de leur société, qui remplace quelquefois ce qu'elles ignorent, et qui ajoute un nouveau prix à ce qu'elles savent, qui devine si juste tout ce qui ne se dit pas, et qui donne le sens qui lui plaît à ce qui se dit le mieux; cet esprit naturel est pour elles au moral, ce que leur grâce en tout est au physique: l'un et l'autre sont de la même légèreté, ils exigent, dans les soins propres à les faire valoir, les mêmes ménagements. Cette observation nous conduit à l'examen d'une question, qui, depuis long-tems, est entre elles et quelques-uns de nos savants, le sujet d'une querelle très-sérieuse. Il s'agit de savoir si elles ont les moyens d'entreprendre nos mêmes études, et d'arriver dans ce genre à nos mêmes succès, conséquemment si elles sont susceptibles du même genre d'instruction que le nôtre. Ceux qui leur disputent cet avantage, quoi qu'il en soit cependant des succès qu'ils

ne peuvent souvent leur contester, prétendent que ce que nous avons dit dans l'instant, du danger et de l'inconvenance qu'il y a pour elles dans certaines sortes de travaux et d'exercices des facultés physiques, doit encore s'appliquer à ces travaux et à ces exercices des facultés morales, qui dans leur opinion ne conviennent qu'aux hommes. Ecoutons leur objections :

« Les femmes ne sont pas plus disposées, » disent-ils, pour les études qui demandent, » dans quelque genre que ce soit, beaucoup » de tems et une grande application, qu'elles » ne sont faites pour manier les armes et » conduire des chars. Rien de tout cela ne » s'accorde ni avec leurs moyens, ni avec » l'usage que la nature leur prescrit d'en faire : » aussi voyez ce que celles qui ont négligé » cet avis ont pour la plupart recueilli de » leurs peines : une très-médiocre rétribution » de la fausse gloire qu'elles poursuivoient si » follement, et beaucoup de regrets d'avoir » ainsi perdu tant de belles années, dont pour » elles et pour nous, elles auroient dû faire » un meilleur usage. L'expérience, ajoutent-» ils, a démontré qu'en dépit de l'obstination

» d'un pénible travail, les plus habiles ne
» peuvent parvenir qu'à un degré de connois-
» sances très-inférieur même à celui des
» hommes qui dans ce même genre n'ont
» aucune prétention à la réputation de sa-
» vants. Les exemples qu'on pourroit citer
» du contraire sont en si petit nombre,
» qu'ils ne méritent pas de faire exception,
» en admettant même ici tout ce que l'on
» voudra de leurs succès. L'étonnement, qu'il
» ne faut pas confondre avec l'admiration,
» sera toujours le seul sentiment qu'elles ins-
» pireront : on est surpris de leur science,
» comme on le seroit de tours de force dont
» la vue fatigue, parce qu'elle fait naître l'idée
» de la peine et du tems qu'ils ont dû coûter.
» Quoi qu'il en soit des petites louanges qu'on
» leur prodigue sur cette espèce de mérite, il
» faut leur répéter ce qui déjà leur a été dit
» d'un autre genre d'habileté, qu'elles n'ont
» rien à gagner et tout à perdre hors de la
» route que la nature a pris soin de leur
» tracer, et sur laquelle seule elles peuvent
» trouver de véritables succès. Par quel sin-
» gulier aveuglement se laisseroient-elles
» donc égarer au point d'aller sacrifier tout

» ce qu'elles sont à ce qu'elles ne seront
» jamais, et à ce qu'heureusement pour nous
» malgré tous leurs efforts, elles ne pourront
» jamais être? Comment pourroient-elles ou-
» blier que la plus légère contrainte met en
» fuite toutes leurs grâces, et qu'elles ne font
» jamais mieux que lorsqu'elles ont l'air de
» ne rien tâcher. Ignorent-elles que la plus
» foible application à de telles études, pour
» ceux même de nous qui ont le plus de faci-
» lité, entraîne toujours avec elle une sorte
» de morosité aussi fatigante pour eux que
» pour les autres : qu'il en naît au moins un
» état presqu'habituel de distraction, ou le
» plus souvent encore de pédanterie, qui
» achève de rendre leur société insoutenable ;
» enfin, que si la science a de tels inconvé-
» nients, même pour les hommes, c'est bien
» pis pour les femmes ».

« On nous dira (reprennent encore ces
» terribles adversaires) que Minerve et Pallas
» étoient des déesses tout aussi bien que
» Vénus, mais nous répondrons que Vénus
» seule étoit femme, et qu'il n'est point
» d'homme qui ne préfère, avec sa charmante
» ignorance et sa douce timidité, les avan-
» tages de la dernière à la profonde science

» et à l'effrayante bravoure des deux autres.
» Ce n'est pas que les femmes n'aient autant
» d'avantages que nous ; mais ils sont d'une
» espèce toute contraire, et ne doivent jamais
» être confondus avec les nôtres : nous nous
» rendrions donc également ridicules, si, sans
» changer de moyens et de facultés, nous
» prétendions, sous quelques rapports que
» ce fût, pouvoir, avec succès, changer de
» rôles. Faut-il les condamner à une igno-
» rance absolue ? Non, mais il faut qu'elles
» n'étudient et ne sachent bien que ce qu'elles
» doivent savoir pour faire ressortir avec plus
» d'éclat leurs qualités et leurs vertus. Cette
» carrière a bien assez d'étendue : la nature,
» elle-même, leur en ouvrira la barrière :
» nous les y verrons entrer avec joie, et la
» parcourir toute entière sans pénibles efforts.
» Loin d'y avoir rien perdu de tous leurs
» avantages, plus belles encore de tous les
» charmes que viendra leur ajouter une course
» facile, elles arriveront au but où les attendent
» nos hommages et notre reconnoissance.
» Qu'elles s'élancent au contraire dans la
» pénible carrière de nos études et de nos
» prétentions, comme savants et comme au-
» auteurs, vous les y verrez bientôt déparées

» et flétries, succomber de fatigue, sans y
» être soutenues ou relevées par l'espoir de
» nous trouver jamais au but pour les y cou-
» ronner. Nous serons loin de-là, aux genoux
» d'aimables ignorantes, entièrement livrés
» au plaisir d'admirer tout ce que la nature
» leur donne de grâces et d'attraits, unique-
» ment occupés du soin de recueillir tout
» ce qu'elle leur inspire à la fois de juste et
» de piquant. Mais, (disent encore ces
» cruels raisonneurs) les devoirs des femmes
» ne s'accordent pas plus que leurs facultés
» avec ces étranges occupations. Elles ont
» bien autre chose à faire que des livres. Que
» deviendront les soins qu'elles doivent dans
» l'intérieur à leurs époux, à leurs enfants,
» quand toutes leurs pensées que ces soins
» si importants appelleront en vain, s'éga-
» reront sur d'autres objets? Qui de nous,
» enfin, ne préféreroit le bonheur très-réel
» dont le combleroit une femme attentive
» à tous ses devoirs comme épouse et comme
» mère, à la description qu'elle lui en feroit,
» fût-ce dans les plus beaux vers possibles »?

Tels sont à-peu-près les plus forts argu-
ments que j'aie entendu répéter par ceux qui
se sont ouvertement déclarés les ennemis de

l'instruction, que d'autres croient ne pas devoir refuser aux femmes. Quoi qu'il en soit de la difficulté que l'on trouve à en démêler les sophismes qui s'y sont confondus, il faut l'avouer, avec quelque vérité, nous pensons que cela n'est pas impossible, et qu'en mettant sur-tout un peu moins d'humeur dans la querelle, on la termineroit à la satisfaction des deux partis. D'abord on sera obligé de convenir qu'il y a de la mauvaise foi à établir en principe, que la différence dans l'ordre moral, de l'intelligence des femmes à la nôtre, soit aussi sensible, aussi marquée que toutes celles qui nous distinguent dans l'ordre physique : on ne peut conséquemment, sans continuer d'être toujours de la même mauvaise foi, appliquer entièrement à l'exercice de l'intelligence, ce que nous avons observé de relatif aux exercices du corps : c'est-à-dire, qu'on auroit tort de nier que les femmes aient la faculté d'entendre ce que nous entendons, parce qu'elles n'ont pas la force physique que nous avons, ni le courage du même ordre, qui en est la suite. Rien de ce qui tient à l'esprit ne doit se juger ainsi. Elles peuvent, sans aucun doute, partager avec nous les travaux et les

succès d'un grand nombre de nos études. Les exemples à citer en faveur de cette assertion, sont trop multipliés, et sous nos yeux mêmes, pour être traités comme de simples exceptions, quoi que puisse en dire le parti que nous combattons. Reste à savoir, ce premier point établi, dans quel genre il doit plus leur convenir, sous d'autres rapports, de s'instruire, et jusqu'à quel degré; ce qui, comme on le voit, est déjà une autre question. Certes, ce seroit trop imiter ces tyrans qui croient n'être assurés de la soumission de leurs esclaves qu'autant qu'ils les tiennent plongés dans une profonde ignorance; ce seroit étrangement abuser de notre supériorité, que de leur refuser, après avoir reconnu ce qu'elles ont de commun avec nous en facultés, le droit de le faire valoir.

Comment serions-nous assez déraisonnables et assez ennemis de nos plaisirs pour ne pas leur permettre de nous exprimer elles-mêmes leurs pensées et leurs affections, de nous enrichir aussi à leur tour des productions de leur esprit, dans les différents genres où l'expérience prouve qu'elles peuvent se montrer au moins nos rivales? Il faudroit avoir bien de l'humeur, en vérité, pour leur défendre

défendre d'écrire comme madame Deshoulieres, madame de Sévigné ou madame de Riccoboni.

Quant aux prétentions qu'elles doivent éviter, leur goût leur en dira sûrement plus sur ce point que nos leçons, et le leur dira beaucoup mieux. Le ridicule et la morgue de la pédanterie ne sont pas si essentiellement attachés à l'étude, qu'elles ne puissent s'en garantir.

On essaiera donc en vain de nous persuader que l'ignorance est un bien qu'elles aient tant d'intérêt à conserver: de ce que quelques-unes d'elles, qui ne doivent qu'à la seule nature, tout ce qu'elles ont d'agréments, soient plus recherchées, et méritent plus de l'être que quelques autres qui ne doivent rien de ce qu'elles sont, qu'au travail de l'art, on ne peut tirer de-là aucune conséquence raisonnable en faveur de l'ignorance contre l'instruction. Tout ce que l'on doit seulement en conclure, c'est que les premières plairoient davantage si elles avoient plus cultivé les dons qu'elles tenoient de la nature, et que les autres ont eu très-grand tort de les déparer en les cultivant mal.

L'erreur ici, pour ceux qui sont de bonne foi, vient de ce que l'on attribue la supériorité des unes à leur seul défaut d'instruction, ce qui n'est pas; et la disgrâce des autres à l'étude, ce qui n'est pas davantage. J'accorderai cependant, si l'on veut, et sans crainte de trop m'engager, qu'à cette époque brillante où la puissance de leurs charmes nous fait trop éprouver en sentiment, pour nous laisser la faculté de raisonner, cet enfantillage de l'ignorance confondu avec celui de la naïveté peut n'être pas sans attrait : oui, j'en conviendrai ; mais ce moment n'a que la durée de l'éclair. Malheur à la femme qui croiroit pouvoir le fixer ! Le ridicule de ses vains efforts l'auroit promptement désabusée ; car bientôt arrive l'âge où ce jeu de la naïveté, quelqu'adresse qu'on y mette, est loin de produire l'effet qu'on auroit la puérile folie d'en attendre.

Ce que j'ai dit de cette faculté de l'esprit qu'elles partagent avec nous, et du droit qu'elles ont comme nous de l'exercer sans nuire à leurs autres avantages, doit s'entendre aussi de toutes les facultés du même genre. La mobilité, relative à leurs affections, n'influe pas aussi vivement qu'on pourroit

le croire, sur tout ce qui est du ressort de l'intelligence : rien n'empêche qu'elles ne joignent à une pénétration rapide, la sagesse des vues, et la prudence des conseils. Qui de nous, dans les affaires les plus sérieuses, n'a eu occasion de les consulter avec succès ? Que d'embarras dans l'intérieur de nos familles, dont il nous seroit impossible de nous tirer sans leur secours ? Il n'est pas de question difficile où elles ne saisissent le vrai point qu'il faille saisir, et dont elles n'écartent avec la même facilité tout ce qui lui est étranger. En général, les affaires peuvent bien ne pas leur convenir ; mais il seroit très-faux de dire que leur esprit ne convient pas aux affaires, à celles même de la plus haute importance, et qui paroissent demander la plus grande étendue de moyens. L'objection tirée de la prétendue incompatibilité de leurs devoirs avec leur instruction, me paroît trop foible pour que je croie nécessaire de la relever. Qui pourra imaginer, en effet, que la femme qui connoîtra le mieux ses devoirs, sera celle qui les négligera le plus, ou que ce qu'elle aura donné de soins à des occupations qui doivent rendre son intérieur plus agréable, puisse en

diminuer le bonheur ? En un mot, pour ne plus revenir sur cette question, qui pourra sérieusement établir en principe que toutes les femmes, pour nous plaire, doivent être ignorantes et folles, parce que quelques-unes d'elles plaisent malgré leur étourderie et leur défaut d'instruction.

Mais continuons de les considérer sous le rapport de celles de leurs qualités destinées à être dans un éternel contraste avec les nôtres. Il est pour la femme une sorte de courage qui lui est particulièrement propre, qui doit s'allier avec sa timidité et sa foiblesse, jamais avec l'audace, qui fait le premier trait du courage de l'homme. Elle a donc ce courage qui la rend capable, non de prévenir par l'attaque, mais de souffrir avec une longue patience et une fermeté bien supérieure au degré de celle où l'homme peut s'élever. Celui-ci tombe le plus souvent de fatigue et de désespoir près de l'obstacle qu'il n'a pu vaincre : la femme s'y range avec tranquillité, sans se tourmenter d'efforts inutiles, et sur-tout sans désespérer.

C'est dans cette qualité si précieuse que l'homme vient puiser les consolations qu'il ne peut plus trouver en lui-même. Que

d'exemples de l'emploi de cette qualité bienfaisante les femmes ne nous ont-elles pas donnés dans ces tems affreux dont le plus foible souvenir nous glace encore d'horreur ? Avec quel incroyable mêlange de douceur et de constante fermeté n'ont-elles pas souffert et appris aux hommes à souffrir ? Tendres et fidelles compagnes, jamais elles ne les ont délaissés. Par-tout, dans les fers, et jusque sur les échafauds, elles ont appelé du ciel et fait descendre dans leurs ames, avec le doux calme de la patience, la puissante résignation de la vertu. Cette étonnante modération dont nous sommes si rarement capables quand nous sommes abandonnés à nous seuls, se lie sans doute pour elles, dans ses rapports physiques, à la flexibilité, à la souplesse de leur organisation ? Elle est, de plus, continuellement tenue en exercice par les fonctions qu'elles ont à remplir et par les souffrances habituelles auxquelles la nature les assujettit. Nous ne citerons que celles des tems où les devoirs de la maternité leur en font éprouver de tant de sortes diverses, et qui, en vives douleurs et en pénibles fatigues remplissent une si grande partie de la durée de leur existence. Oui, elles ont ex-

clusivement reçu dans une mesure très-étendue, et beaucoup plus encore pour nous peut-être que pour elles, le don exclusif de ce courage, de cette patience qui s'accorde d'une manière si parfaite avec toutes leurs autres vertus. Que l'on ne croie pas cependant que ce soit là que se borne entièrement celui dont elles sont susceptibles. Malgré la timidité et la foiblesse, si essentiellement attachées à leur nature, qu'elles semblent ne pouvoir jamais en être séparées, il est des moments où l'extrême sensibilité, qui est leur faculté dominante peut recevoir des impressions assez vives pour leur inspirer tout-à-coup la plus étonnante témérité, et leur faire braver les plus effrayants périls.

Que de mères, hélas! n'a-t-on pas vu se précipiter à travers les flammes, les eaux, pour sauver leurs enfants? Que d'amantes et d'épouses n'a-t-on pas vu encore se jetter au-devant d'une mort certaine, pour en garantir les objets de leur amour? Mais ce qui est à remarquer dans les différents traits que l'on pourroit citer des actes de ce surprenant courage, c'est qu'il doit leur être toujours inspiré par un intérêt étranger à celui de leur propre conservation : elles en

seroient peu capables s'il ne s'agissoit que d'elles seules. Il faut que leur sensibilité, pour les exalter à ce point, soit profondément émue par la vue d'un danger qui menace les personnes qui leur sont chères. Ce n'est qu'alors, qu'inaccessibles à toute espèce de crainte, elles tombent dans l'oubli le plus profond d'elles-mêmes.

Mais hors de ces cas particuliers, heureusement très-rares, où elles se montrent si dignes à la fois de notre admiration et de notre reconnoissance, par leur sublime dévouement, on doit leur dire qu'elles ne sont que ridicules, lorsqu'elles annoncent, dans leur état habituel, des prétentions au courage de l'homme; lorsqu'elles cherchent à en affecter l'audace, et à en prendre le maintien.

Quoi qu'il en soit de la beauté des exploits des plus célèbres héroïnes, j'avoue pour moi, que tout ce que je puis faire c'est de les honorer de très-loin, comme d'effrayants prodiges qui n'appartiennent plus à aucun ordre. Convenons donc que les femmes qui courent après ce singulier genre de mérite, et les hommes qui les y excitent par leurs fausses adulations, rendroient à la fois aux

deux sexes un très-mauvais service, s'ils parvenoient jamais à faire prévaloir, contre le vœu si prononcé de la nature, les extravagants systêmes d'un tel changement de destination. Que deviendroit pour les femmes et pour nous ce charme secret, qui, comme nous l'avons déjà tant de fois remarqué, ne nous rapproche que par les contrastes? Oh! non : entendons mieux nos intérêts communs. Laissons-leur, sans tenter jamais de les en corriger, cette timidité, et jusqu'à ces petites frayeurs qu'il est si doux pour nous de calmer. Qu'un léger effroi les précipite toujours dans nos bras, comme une longue peine nous fait réfugier dans leur sein. Non, elles ne sont pas faites pour avoir notre courage, mais pour nous l'inspirer : il s'élève pour nous du sentiment de leur foiblesse, et de ce noble instinct qui nous porte sans cesse à nous rendre dignes d'être leur appui. C'est à elles qu'il appartient après l'avoir fait naître, d'en couronner les généreux efforts. De toutes leurs qualités, je le redis encore, celle qui s'allie le mieux à tous leurs charmes, est cette timidité, compagne naturelle de la modestie, et de cette ravissante foiblesse, dans laquelle seule elles

prennent toute leur puissance. Jamais elles n'ont tant de force que lorsqu'elles savent y recourir. Quel seroit l'homme assez barbare pour les repousser, soit qu'elles en implorent le secours, soit qu'elles veuillent en fléchir la colère, ou pour demeurer insensible à la touchante expression de leurs regards, voilés de pleurs, au doux accent de leurs plaintes ? Ah ! c'est alors qu'il devient impossible de leur résister, et de ne pas partager tous les sentiments qui les agitent.

Substituez à cet intéressant spectacle celui de l'audace, de la violence et de tout ce qui pourroit concourir à former pour elles le ridicule cortège de la bravoure, vous reculerez par le seul effet d'un sentiment très-voisin de l'horreur.

Rien ne les dépare en tout comme l'expression de la force dans leur maintien, ou dans leur langage : celle de la plus légère des affections contraires à leurs habitudes naturelles, suffit pour leur donner une disgrâce repoussante. Il ne faut qu'un moment d'abandon du plus foible accès de colère, pour les enlaidir au point de les rendre affreuses ; la mobilité de leurs traits est

telle, qu'alors ils semblent se déplacer et leur faire perdre pour toujours leur première physionomie. Leurs regards si doux, le son ravissant de leur voix, rien de tout cela ne leur a été donné pour exprimer la menace ou l'injure, non pas même dans le genre de l'héroïsme.

C'est en nous inspirant, je le répète, tous les desirs de cette gloire, dont le travail n'est réservé qu'à nous, que les femmes en reçoivent aussi l'éclat : voilà comme elles peuvent s'associer à nos succès, c'est ainsi que nous jouissons en commun de nos avantages. Jamais elles ne feront plus valoir les nôtres, qu'en conservant ceux qui leur sont propres. Un de leurs regards, jetté sur l'homme digne de l'appeler, en aura bientôt fait un héros : il franchira tous les obstacles, bravera tous les dangers pour en mériter un second. L'idée seule de la timide beauté de laquelle il attend cette récompense, suffira, et bien au-delà, pour enflammer son courage. *Ah, si ma dame me voyoit !* s'écrie Lahire s'élançant sur les remparts ennemis : ce seul penser lui fait affronter la mort, et il est vainqueur. On citeroit peu de traits de cette vraie valeur, qui fait les héros et qui anime

tant d'autres vertus sublimes, dans lesquels on ne retrouvât toujours les femmes comme principe et comme fin. Les contrées dont l'histoire nous offre le plus de ces exemples, sont celles généralement où elles ont le plus exercé ce glorieux empire. Ce sont elles qui ont fait naître parmi nous, ce sentiment, inconnu chez tous les peuples anciens, auquel, malgré quelques excès qu'on s'est cru en droit de lui reprocher, la nation ne doit pas moins tout l'ancien éclat de son nom. Ce sont elles, dis-je, qui ont créé pour nous cet honneur, qui ne compose avec aucun genre de lâcheté, qui les poursuit tous jusques dans les replis du cœur les plus profonds, qui donne à la parole la vérité de la pensée, et la solidité de l'acte le plus authentique : qui est le seul garant de notre fidélité dans ces rapports délicats que les loix ne peuvent ni maintenir, ni même saisir ; cet honneur qui rassemble en un seul point tant d'autres sentiments, qui étend son lien sur tous nos devoirs, qui prête un charme nouveau à la jouissance de tous nos droits, qui porte avec lui sa récompense, mais que blesse le plus léger soupçon, et qu'un souffle détruit : cet honneur enfin, qu'un instinct secret attache

pour chaque sexe, aux qualités qui le distinguent le plus éminemment, c'est-à-dire, pour l'un, à la valeur; pour l'autre, à la pureté.

L'influence des femmes se porte sur tout ce qui tient pour nous à la gloire, de quelque genre qu'elle soit. Quoi que nous ne nous en rendions pas compte dans chacun des instants où elle se fait sentir, pour peu que nous voulions réfléchir sur ce qui se passe en nous, il nous sera facile de reconnoître que le desir d'obtenir leurs suffrages se mêle toujours à nos desirs de succès. Quelque carrière que nous parcourrions, c'est ce desir qui, à notre insu même nous anime et nous soutient: et notre joie n'est parfaite qu'autant qu'elles applaudissent à nos succès. Soyons tous de bonne foi, savants, poètes, artistes, moralistes même, aux théâtres, aux lycées, il n'en est pas un de nous qui n'ait ce desir de mériter leur approbation, et d'y trouver le premier dédommagement de ses veilles. Ne nous en défendons pas, l'ordre de choses le veut ainsi, pour l'intérêt commun de la société, dans laquelle nous devons être unis. C'est à nous de mériter la gloire, c'est à elles de nous en inspirer et d'en combler le desir.

Mais ces avantages de grâces, de goût qu'elles nous apportent en dot, ne sont pas les seuls dont nous devions, pour elles et pour nous, remercier la nature. Elle ne s'est pas uniquement occupée de nos plaisirs, elle leur en a donnés qui sont d'un plus grand prix encore, et qui doivent assurer notre bonheur. Sous ces charmes dont elle les a revêtues, elle a caché des qualités solides qui souvent nous manquent : elle a en même-tems ajouté quelques degrés de plus, en perfection, à quelques-unes de celles qu'elles partagent avec nous. Telles sont, cette sensibilité aux plus légères peines des autres, cette douce bienfaisance qui semble être en elles un instinct nécessaire, cette grâce dans la manière d'obliger, cette attention à ne charger le bienfait de rien qui puisse en diminuer le plaisir pour celui qui le reçoit, enfin, ce sentiment exquis des égards les plus scrupuleux, même dans les plus petites choses. Non la nature ne nous a trompés en rien de ce que nous pouvions attendre du soin qu'elle a mis à les former. Aux charmes de ces images, que nous nous faisons des êtres célestes, elle a uni en elles toutes les douces vertus dont nous pouvons avoir l'idée. Elle leur a pro-

digué tous les moyens de calmer, d'adoucir le sentiment de nos maux. Elle leur a confié, et à elles seules, le soin de nous diriger dans les premiers sentiers de la vie, de nous en alléger le travail et la fatigue au milieu de notre course, et d'en rendre encore pour nous la sortie moins douloureuse. Arrêtons-nous un instant à les contempler dans l'exercice de ces augustes et si intéressantes fonctions : nous ne pouvons, tous, qu'y gagner : nous, en nous rappellant les droits qu'elles ont à notre reconnoissance ; elles, en se pénétrant de l'importance des devoirs sur la satisfaction desquels leurs titres sont fondés.

Considérons la femme comme mère ; ce n'est pas à notre seule conservation que se réduisent pour nous les avantages que nous tirons des soins de sa tendresse active, dès notre entrée à la vie. Non, c'est-elle encore qui développe, qui éclaire les premiers essais de notre intelligence, qui fait germer dans nos cœurs les semences de ces généreux sentiments d'où s'élèveront un jour toutes nos vertus. Ses douces leçons, toujours données par l'amour, plus puissantes mille fois que celles d'une austère philosophie, nous pénètrent avec tous leurs charmes et répriment

nos défauts naissants avant même que nous ayons pu avoir l'intention de nous en corriger. C'est au sein de ces rapports continuels de tendresse et de reconnoissance que nous nous formons sans efforts aux habitudes de nos devoirs, que nous apprenons à modérer, à contenir dès l'enfance les accès de cette impétuosité qui tient à la force de notre constitution. La crainte de lui déplaire est le seul moyen qu'elle emploie pour nous conduire, et jamais ce moyen n'a trompé son attente. Il agira encore avec une égale vivacité sur les tems les plus éloignés. Ah ! quel est l'homme qui dans l'âge même de sa force puisse soutenir sans éprouver la plus vive des peines, un regard mécontent de sa mère, et dont le cœur ne se brise à la vue d'une seule de ses larmes !

Nous avons déjà vu ce que les femmes étoient pour nous, dans cet âge brûlant de la vie où nous semblons n'avoir plus d'existence que celle qu'il leur plaît de nous donner. Nous avons été frappés de cet éclat que les désirs même, qu'elles savoient nous inspirer, ajoutoient à nos plus belles qualités., et de cet essor si rapide qu'elles donnoient à nos talents : nous avons admiré comment, à leur voix, dans un cœur agité de la plus tumultueuse des pas-

sions, s'élevoient l'amour de la vraie gloire et le sentiment épuré de la vertu. Mais c'est après avoir ainsi ennobli toutes nos affections, comme amantes, qu'elles doivent, comme épouses, les fixer à jamais. Quel homme se sentira digne de peindre la femme, mère de famille, uniquement occupée de ses devoirs, et reversant sur tout ce qui l'approche les jouissances que lui fait éprouver sa fidélité à les remplir ? Voyez-là au milieu de ses nombreux enfants : elle cherche, dans chacun d'eux, pour s'en recomposer l'image, les traits épars d'un époux adoré dont elle attend le retour : elle lui prépare le récit de leurs jeux et de leurs progrès. Elle va l'accueillir avec l'annonce ravissante d'un nouveau rayon d'intelligence qui a brillé dans l'un, de quelque nouveau germe de vertu qu'elle a saisi dans l'autre au moment où il venoit d'éclorre. Tout ce que l'homme apporte du déhors en agitations, en inquiétudes, en fatigues, se calme à son approche. Le sentiment de la peine la plus vive cède à son seul aspect. Avec quelle charmante prévoyance, elle sait aller au-devant de tout ce qui peut lui plaire ! Quelle attention à éloigner de lui l'occasion de la plus foible contrariété

contrariété ! Que de délicatesse dans tous ses soins ! Que de douceur dans tous ses avis ! C'est toujours dans ses pensées, dans son langage, la pureté de l'ange unie à tous les charmes de la femme.

Ah ! c'est de-là, c'est de cette source de vertus et de bonheur, dont les femmes fidelles à leur destination comblent l'intérieur de nos familles, que naissent toutes les vertus sociales, sans lesquelles il ne peut exister de prospérité publique. C'est sous ce rapport qu'elles influent encore avec tant de puissance sur la durée même des empires. Là où elles n'ont pas les vertus d'épouses et de mères, là il n'y a plus de familles, là il n'y a plus de nations. Quelle sera la destinée et des parents et des enfants, si ce lien d'amour, que la femme seule peut former et resserrer, vient à se rompre ? Livrés à de coupables excès, les premiers traîneront de désordres en désordres, dans de continuels regrets, la vie misérable à laquelle ils se seront condamnés. Hélas ! abandonnés, délaissés, au lieu des secours de cette tendresse que réclame dans leur sein la nature trompée, les autres iront mendier ceux d'une pitié étrangère, et chercher au-dehors les exemples de vertu que

leur refuse la maison paternelle : leurs parents vivent encore, et ils sont orphelins. C'est, et on ne peut trop le redire, de cette conduite intérieure des femmes comme mères et comme épouses, que dépend le sort des familles, et par suite nécessaire, celui de la société entière. Cette influence qu'elles doivent et peuvent ainsi exercer par leurs vertus, est bien autrement importante encore pour nous que celle de leur goût et de leurs charmes sur les progrès de nos arts d'agrément, et le développement de nos talents.

Ce n'est donc pas seulement dans cet art de multiplier nos plaisirs qu'elles doivent contribuer à nous perfectionner, c'est encore dans celui de bien vivre ; c'est à cela qu'elles sont particulièrement destinées. Voilà l'emploi que nous avons à leur demander de tous leurs moyens · ce n'est qu'en le remplissant exactement qu'elles peuvent s'acquérir de justes droits à nos hommages.

Aussi est-ce vers ce but que leur instruction et leurs habitudes doivent être constamment dirigées. Mais, peut-être devrois-je dire ici un mot de leur éducation. Quelques académies, autant que je puis me le rappeler, avoient autrefois proposé ce sujet, qui,

comme beaucoup d'autres, ne parut pas traité d'une manière convenable. Heureusement que la nature n'avoit pas attendu leur avis sur cette importante question, et qu'elle avoit bien voulu s'en occuper avant que ces sociétés savantes eussent songé à faire leurs programmes. Si l'on daigne ajouter à ce que nous venons d'établir, les observations que nous avons déjà faites ailleurs sur ces goûts, ces penchants divers qui distinguent d'une manière si prononcée les deux sexes dès l'âge le plus tendre, on reconnoîtra facilement que la nature a pris soin, comme elle l'a fait pour nous, de tracer le plan d'éducation des femmes, et qu'à dater de cette époque de la première enfance elle nous fournit déjà tous les moyens de l'exécuter. Nous verrons qu'ici encore elle nous demande seulement de n'y rien déranger, et que notre travail consiste à bien éviter de confondre ce qu'elle a si clairement distingué. Ainsi, tant que nous respecterons ce contraste heureux qu'elle a fait naître entre les sexes de la différence de leurs qualités et des habitudes qui en dérivent, nous serons de part et d'autre bien élevés, car chacun sera ce qu'il doit être.

Mais après avoir offert cette foible esquisse de leurs charmes et de leurs vertus, je ne veux pas que les femmes aient à me reprocher de n'avoir rien dit des foibles défauts qui, comme leurs avantages, sont liés si étroitement aussi pour la plupart à leur organisation; car ce seroit les outrager que de paroître craindre d'en parler. Toujours fidelle à ce que je crois être la vérité, j'aurai d'abord le plus grand soin de distinguer parmi ces défauts ceux qu'elles tiennent moins d'elles que de nous, non sans doute pour les en justifier entièrement, mais pour rendre à chacun ce qui lui appartient.

Par exemple, on reproche assez généralement aux femmes une sorte d'esprit de ruse, d'intrigue, de finesse même très-voisine de la fausseté. Voyons sous quels rapports ce reproche peut être fondé, et jusqu'à quel point on peut l'étendre. Il est évident que le défaut qui en est l'objet, a sa source dans l'abus qu'elles font d'une des premières qualités que nous leur avons reconnues. Je veux parler de cette *sensibilité*, de *cette sûreté de goût*, de *cette finesse de tact* qui leur fait saisir des rapports qui le plus souvent nous échappent, et dans lesquels

elles trouvent tous les moyens d'arriver à leur but, quel qu'il soit. Mais c'est la nature du but qui en fait une qualité ou un défaut. Nous remarquerons encore que cet avantage leur a été donné par la nature comme moyen de défense contre la force : c'est cette dernière, qui, si souvent provoque, par ses attentats et son oppression, les ruses de la foiblesse, et qui commence ainsi par la dépraver. Les feintes larmes, l'accent trompeur de la voix, l'arrangement du maintien, l'expression de la physionomie la plus contraire à ce qu'elles éprouvent, le calme perfide dans lequel on les voit inaccessibles à la plus foible émotion ; les faux transports dont elles s'agitent, le jeu d'une raison égarée, alors qu'elles combinent leurs plans avec le plus de justesse ; l'affaissement apparent de tous les sens dans l'instant où il n'y a pas une seule de leurs fibres qui ne voie et n'entende : voilà les armes que la nature a données, je le répète, à leur foiblesse ; armes qu'elles manient avec la plus dangereuse habileté, que la force ne sauroit jamais leur arracher, mais dont il est probable qu'elles abuseroient peu, si nous ne les contraignions pas si fréquemment d'y recourir.

Il est vrai qu'on peut leur reprocher de les employer quelquefois dans une sorte de combat où nous ne paroissons pas avoir le premier tort de l'attaque, et que cette provocation leur laisse peu d'excuse ; mais ce défaut encore, comme tous les défauts possibles, prend son origine dans l'abus d'une qualité dont le bon emploi anime d'ailleurs tous leurs charmes et développe toutes leurs vertus, dans l'excessive vivacité du desir de plaire. Il falloit, conformément au but de leur destination, qu'elles en fussent beaucoup plus agitées que nous : c'est ce que demande l'ordre de tous nos rapports en plaisirs et en bonheur commun. C'est de ce desir que se forme en elles le plus ravissant des contrastes, et presque dans le même regard, entre cette coquetterie qui appelle, et cette pudeur qui frémit, et repousse si l'on approche. Tant que ces deux sentiments conservent ce qu'ils ont de vrai, nous n'avons qu'à remercier le ciel de leur avoir donné, en les réunisssant par leur opposition même, un aussi puissant attrait. Ce n'est pas là, sans doute, ce genre de coquetterie dont nous voulons parler, et dont nous croyons être en droit de nous plaindre. Non, celle que nous

accusons comme défaut, n'a rien de commun avec la première : elle n'est que l'effet d'une excessive vanité, et d'un faux desir de plaire, qui, après avoir fait notre tourment, ne manque pas, à son tour, d'expier tous ses délits dans un vide affreux ; c'est-à-dire, en un seul mot, que les femmes, qui pour plaire en tout, et à tous, jouent ainsi le sentiment qu'elles n'éprouvent pas, en feignant d'ailleurs les qualités qu'elles n'ont pas davantage, finissent par déplaire en tout et à tous. Elles doivent donc, et pour leur propre intérêt, user de la plus grande circonspection dans l'emploi qu'elles font de tant de moyens, qui, sans doute, leur ont été accordés pour une autre fin, et bien se persuader qu'en nous trompant, elles se trompent plus cruellement encore. Il n'y a point de vrai bonheur pour elles aux dépens du nôtre : elles pourront bien trouver quelques passagères satisfactions de vanité dans nos nombreuses défaites ; mais rien ne peut aller à leur cœur que les vraies et pures jouissances d'un seul triomphe.

Quoique les tourments et les funestes excès de la jalousie et de la vengeance semblent nous être communs avec elles, je ne

serois pas éloigné de croire que les femmes en sont plus cruellement agitées que nous ; car elles éprouvent avec plus de vivacité la sorte de sentiment qui éveille ces deux passions. En effet, lors même qu'elles ne partagent rien de ce qu'elles cherchent à inspirer, toute rivalité les offense et les blesse, par cela seul qu'elle contrarie ce desir excessif de plaire, dont nous venons de reconnoître la continuelle activité. Si cela seul suffit pour les rendre alors susceptibles de s'exalter à un degré dangereux, que ne doit-il pas arriver lorsque leur cœur est déchiré par de véritables souffrances ? C'est alors que leur imagination s'égare, déprave leurs douces vertus, détruit jusqu'au sentiment de leur foiblesse, les aveugle sur toutes les suites funestes de cet affreux abandon, enfin, leur donne à la fois, et le courage et la force d'exécuter les sinistres projets qu'elle leur inspire. Des exemples multipliés à l'infini ne prouvent que trop la violence avec laquelle cette terrible passion agit sur elles. Aussi est-ce la seule qu'elles aient à redouter ; la seule qui tienne continuellement pour elles à ce besoin d'aimer et d'être aimées, unique mobile et fin tout-à-la-fois de toutes leurs autres

affections. Quant à la jalousie qui naît de cette sorte d'ambition que nous éprouvons, elle leur est généralement inconnue comme la cause qui la produit. Je répéterai des femmes *ambitieuses* à notre manière, ce que j'ai dit des femmes horriblement braves et grossièrement exercées, ou ridiculement savantes; ce sont-là de ces prodiges qui font exception, et qui n'altèrent en rien la vérité des principes qui conviennent à toutes. Les desirs de cette passion tiennent toujours dans leur cœur le second rang, ils n'ont peut-être même réellement d'autre activité que celle qu'ils reçoivent du seul qui occupe le premier, du desir de rapporter tout ce qu'elles pourroient acquérir en fortune, en dignités, à l'objet qui a fixé leurs vœux : ce n'est que sous ce rapport qu'elles peuvent être tourmentées du défaut de succès. Encore une fois, lorsqu'elles restent telles que la nature les a faites, elles ne veulent de gloire que la nôtre, ni de biens que ceux qu'elles peuvent partager avec nous.

On a remarqué, et l'expérience n'a que trop justifié cette observation, que la femme qui a une fois passé les bornes où les premières vertus de son sexe lui disent de s'ar-

rêter, y rentre rarement, et que l'entraînement d'une faute à des crimes est pour elle beaucoup plus rapide qu'il ne l'est pour l'homme. Il semble que l'homme peut s'engager, jusqu'à un certain point, dans la route du crime par une suite d'excès presqu'insensibles pour lui ; car les passions fortes tiennent à sa constitution avec tous les moyens qu'il a de les satisfaire. Pour se rendre coupable, il lui suffit de se laisser aller un peu au-delà de l'emploi juste de ses facultés ; il ne trouve point en lui-même d'obstacles qu'il ne puisse vaincre aisément, et qui, dès les premiers pas, l'avertissent assez vivement par la peine qu'il auroit à les surmonter, du danger d'aller plus loin ; ainsi, ce n'est plus très-souvent, que lorsqu'il est déjà dans le danger, qu'il le voit, et que sa réflexion l'arrête. Quelquefois il est encore à tems pour s'en tirer et rentrer dans l'ordre, parce qu'il n'a pas encore, en cela seul, dépravé avec dessein sa moralité ; parce qu'il n'est encore coupable que de l'imprudence avec laquelle il s'est avancé, ou de l'insouciance avec laquelle il a négligé de se contenir. Mais il n'en est pas ainsi de la femme. Non contente de tracer autour d'elle

les limites de l'ordre dans lequel elle doit rester, la nature y a élevé des barrières presqu'insurmontables à sa foiblesse. Si elle parvient à s'élancer au-delà, elle tombe et roule ainsi de chûte en chûte sans pouvoir retrouver jamais assez de force, je ne dis pas pour les repasser de nouveau et revenir au point d'où elle est partie, mais même pour se relever. Ces barrières sont les loix de sa constitution et les vertus qui leur sont si étroitement unies. Il faut, pour qu'elle arrive à ce point d'une faute grave, premier degré du crime, qu'elle perde ses qualités de pudeur, de timidité, de commisération, de douceur; il faut que dès cet instant même elle change absolument de nature, pour en prendre une dont il est impossible désormais de fixer le caractère : bientôt ce n'est plus ni une femme, ni un homme, c'est un être effrayant, capable de tous les excès, sur lequel la moralité n'a plus de prise. L'homme le plus dépravé lui est inférieur alors en férocité, il recule à son aspect, et devient sensible, pour la première fois, peut-être, à l'horreur qu'inspire le crime. Telles sont, hélas! pour les femmes, les suites épouvantables de tout oubli volontaire de leurs premiers devoirs.

Si l'on excepte les maladies et les infirmités qui tiennent particulièrement à leur organisation comme femmes, et celles de ce même genre qui ont le plus fréquemment pour causes les vices de leur conduite, elles jouissent généralement d'une santé plus assurée que la nôtre. Ici, comme dans tout le reste, c'est leur foiblesse qui devient le principe de leur force : la souplesse de leurs organes fait qu'elles échappent à l'action de ces maladies qui ne causent tant de ravages dans la constitution de l'homme que par la résistance même qu'elle leur oppose : elles en sont donc moins violemment et moins fréquemment frappées que nous. Lorsqu'elles ont une fois passé le terme où leur destination, comme mères, est remplie, elles sont exposées à peu d'accidents, et parviennent, souvent même sans de graves incommodités, à la dernière vieillesse. Il semble que la nature veuille les dédommager par de longs jours de repos, des fatigues inséparables de l'acquit de leurs premiers devoirs. Ici encore nous retrouverons la durée et les pures jouissances de la vie s'unir à l'ordre de nos obligations.

Ainsi, cette époque que je ne sais quel

auteur a si durement appellé *l'enfer des femmes*, ne peut recevoir une aussi fâcheuse dénomination que pour celles qui ont cru que la saison des fleurs seroit éternelle, et qui n'ont pas songé qu'elle n'étoit destinée qu'à préparer la saison des fruits ; qui ont épuisé le printems de leur vie en faux plaisirs, et qui n'ont rien fait pour le bonheur. Celles-là, sans doute, sont fort à plaindre : au tourment des infirmités qui les obsèdent, vient se joindre celui des regrets le plus profondément sentis. Le tems a emporté avec leurs charmes toutes leurs illusions ; leur beauté détrônée n'a plus d'adorateurs ; c'est en vain qu'elles cherchent à en rajeunir quelques traits : ces tristes efforts ne servent qu'à ranimer le cruel sentiment de toutes les pertes qu'elles ont faites. Plus, hélas ! on met d'art à réparer et à faire valoir des ruines, plus on rend de vivacité aux souvenirs d'un empire qui n'est plus, lorsque rien ne peut le remplacer. Ce n'est pas que le tems ne traite aussi sous ce rapport, avec la même rigueur, celles qui ont le plus fidellement respecté les loix de l'ordre dans lequel la nature les avoit placées. Sans doute leur beauté a cédé à cette terrible puissance. Mais

comme elles s'étoient occupées du soin d'acquérir d'autres avantages qui pouvoient lui résister et s'allier à jamais avec les souvenirs de leurs jours les plus brillants, elles n'ont fait que changer d'empire : à celui de leurs premiers charmes succède celui de nouvelles vertus, toujours accompagnées des grâces de cet esprit facile que rien ne flétrit, si ce n'est son mauvais emploi. Oui, c'est dans ce genre sur-tout que les femmes se conservent beaucoup plus long-tems que nous. La physionomie de leur esprit, si j'ose ainsi m'exprimer, ne vieillit pas, on la retrouve toujours la même. Il en est ainsi encore de la gaîté, de la fraîcheur de leur imagination, qui, chez elles, ne s'éteint guère qu'avec la vie. Nous sommes, au contraire, plus difficiles à reconnoître à mesure que nous nous courbons sous le poids des années : on nous retrouve moins les traits de notre premier caractère : nous devenons plus moroses, plus inquiets, il semble que tout ce que nous avions en force se soit changé en dureté ; nous sommes moins sensibles aux doux souvenirs de la jeunesse ; elles leur font toujours le même accueil : un conte malin éveille encore leur gaîté ; elles retrou-

vent encore quelques larmes pour un récit touchant : aussi le goût viendra-t-il toujours les consulter comme ses oracles ; les arts s'empresseront autour d'elles, et ne croiront à la durée de leurs succès qu'autant qu'ils les auront vues leur applaudir : la beauté elle-même s'efforcera de mériter leurs suffrages, et n'aura de vraie confiance que dans ceux qu'elle aura pu en obtenir. Elles seront toujours également sensibles au plus léger défaut d'égards, non en raison seulement de leur âge, mais ce sera comme femmes qu'elles s'en trouveront offensées. Le respect dû à ce titre sacré est toujours celui qu'elles exigent et qu'elles ont droit d'exiger : elles en pardonnent difficilement l'oubli. Dans quelque tems que ce soit, les moindres fautes de ce genre blessent profondément en elles un secret sentiment de dignité qui ne les abandonne qu'à leur dernier soupir.

Heureuse celle qui, en regardant cet âge comme le terme de toutes les illusions, l'a toujours vu aussi comme le but où elle devoit recevoir le prix de sa longue course. Son espoir ne sera pas trompé. Elle y trouvera l'acquit de toutes les promesses faites à la vertu. Les douces images des jours si rapides

et si purs de son premier règne, reviendront encore planer sur sa pensée, pour enchanter ses derniers souvenirs. Elle verra ses charmes se retracer dans les traits de ses filles ; on diroit qu'elle n'a fait que les leur céder pour un jour de fête, comme ces voiles et tous ces ornements dont elle formoit autrefois sa parure ! Qu'auroit-elle donc à regretter ? Rien de ce qui est perdu pour tant d'autres ne l'est pour elle. Oui, beauté, grâces, talents, le tems lui a fidellement rapporté dans ses enfants tout ce qu'il avoit paru lui enlever ; elle va renaître en eux, à jamais, heureuse de sentir que c'est le fidelle accomplissement de tous ses devoirs qui leur assure ce brillant héritage.

FIN.